This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MATHIAS CORVINUS KÖNIG VON UNGARN
. VATER .
. SOHN .
MATHIAS CORVINUS KÖNIG VON UNGARN

EX LIBRIS
GIORGIO
FANAN

MARCUS TULLIUS CICERO
Geboren 106 Jahre vor Christus.
Gestorben 43 Jahre vor Christus.

EX LIBRIS
GIORGIO
FANAN

3040/D 85

D - II° - 2

+ ۱۲۵

# ÉTUDES

SUR

# LA LANGUE ITALIENNE

PRÉCÉDÉES D'UN PARALLÈLE

## ENTRE DANTE ET KLOPSTOCK

PAR


## HIPPOLYTE TOPIN

Ancien Professeur de l'Université de France; Correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres d'Aix; de la Société de Statistique, d'Agriculture de Marseille; ex-Secretaire de la Société d'Horticulture de la même ville; de l'Académie Labronica de Livourne; Membre de l'Académie impériale Agricole et Industrielle de Paris; du Congrès Scientifique de Marseille, Rennes etc.; Professeur de Littérature française à Pise.



FLORENCE.
TYPOGRAPHIE GALILÉIENNE
*de M. Cellini et C.*

PARIS.
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Mars. 1855.

À MADEMOISELLE

# ELISA CARDOSI MAZZOLINI

HOMMAGE

DE SON PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

HIPPOLYTE TOPIN

# DISCOURS PRELIMINAIRE

---

C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule : c'est La Bruyère qui a parlé. J'entre en matière. Si ce métier est rude quand on pense son livre et qu'on l'écrit, qu'en sera-t-il si des livres d'autrui on veut faire un livre original, un livre à soi ? Tous ne sont pas nés pour être des Dumarsais ou des Lemare, Des Boiste ou des Nodier, et le fussent-ils, vocabulistes et grammairiens, et je dirai même traducteurs, travaux forcés de l'intelligence humaine ! Je ne sais quel poète l'a constaté, mais il a pour lui la rime et la raison :

Il me faut en plusieurs endroits
Aplanir des sens difficiles,
Tourner et retourner cent fois
Des périodes indociles ;
Que je plains l'homme infortuné
Que le sort condamne à traduire,
L'astre sous le quel il est né
Préside sans doute au martyre.

gaire que de traduire, c'en est un bien grand que d'avoir traduit comme ces modèles ; et quand, plus d'une fois, l'Institut a couronné des traductions, il a non seulement reconnu et recompensé le talent, mais encore le service rendu aux langues et à la litterature comparée.

Il n'entre point en notre pensée, ni dans notre cadre de rien statuer sur la prééminence des principales langues de l'Europe, ni sur leur génie a reproduire plus ou moins fidèlement les créations extra-nationales, ni même de les caractériser à fond : nous le laissons à de plus experts. Charles-quint s'amusa jadis à les qualifier dans un de ses moments de belle humeur. Inutile de le rapporter ici ; pas de collégien qui ne le sache. Les grammairiens nous le donnent à la suite de la classification du langage des animaux. Nul, certes, n'était plus capable de juger des idiomes que l'Empereur-Roi. Il l'a fait, il est vrai, d'une manière très et trop synoptique, mais il ne pouvait en dire plus ne les ayant considérés que sous le point de vue euphonique ou musical. Si nous les effleurons ici c'est seulement pour transition. Prenons garde toute fois, en cherchant à les apprécier, de ne pas tomber dans l'erreur de ces princes latins, qui devisant de leurs épouses, voyaient, chacun dans la leur, la plus belle, la plus vertueuse, la plus fidèle, la plus..... enfin tout ce qu'on voît de plus superlatif dans un superlativement aimé et admiré.

L'anglais avec sa vocabulation anglo-saxonico-normande, sœur hémisphérique du Français, et avec lui souverain du monde, marche, comme lui, dans sa force et dans sa liberté. L'Allemand, oh, l'Allemand ! Depuis que le Roi-mécanicien l'a stygmatisé, il est resté dans l'opinion publique la langue des chevaux. Il l'est en effet,

car jamais nos seigneurs les chevaux n'ont parlé plus diplomatiquement que dans l'assemblée de leurs états du tems du poète Gleim. Mais depuis que Voltaire en eut ricané avec la baronne de Thundertentrunck il asphyxia dans le gosier de ses Francs cette langue à la quelle Charlemagne avait ajouté de nouveaux mots. Aucuns, après lui, malicieux penseurs, oreilles sybaritiques, palais à luette délicate, prétendent, par une comparaison toute moderne, que l'Allemand produit sur eux l'effet de la plume métallique entre les mains d'un écrivassier qui, callygraphe avorté, ne sait, ni ne peut la faire articuler, ils disent qu'elle rape, râle, gratte, bronche, racle, froufroute, crache, s'ébrèche, craque.... Rien de tout cela; et même bien plus que tout cela si l'on veut. L'Allemand, plein, viril, abondant, thyrtéen, pindarique, gronde l'hymne guerrier, ou le cantique saint, tel l'airain des batailles, ou l'ouragan des mers. Doux, limpide, suave, tel il fait soupirer la romance, et gémir l'élégie, et resonner l'idylle. Superbe suzerain des idiomes du nord, noble, profond, philosophique, il leur impose son calme, sa gravité, sa raison: Kant et Klopstock en ont fait, l'un la prose, l'autre les vers, et Körner en créa l'harmonie.

Le Castillan, descendance de l'Arabe, vit de figures d'éclat, de métaphores hyperboliques, de comparaisons géantes; fier, ambitieux, sonore, il fut dans sa destinée d'imprimer le caractère de sa grandeur sur le nouveau monde, quand, plusieurs siècles auparavant, fourvoyé dans le dialecte romane et dans le provençal il avait préparé la renaissance des lettres en Italie et l'avènement de la langue du *bel sì*.

Dante parut, et à sa suite manuscrits, commentaires, scoliastes, éditeurs, traducteurs. Batines, dans sa

*Bibliografia dantesca*, a donné l'énumération de toutes les éditions du Dante publiées jusqu'à son époque: il y en a vingt-et une du 15.me siècle, quarante-deux du 16.me, quatre du 17.me, trente-quatre du 18.me, cent-cinquante du 19.me ; aujourd'hui elles vont à l'infini ; preuve incontestable de la popularité du poète. On doit distinguer parmi les éditions modernes du Dante, celle qui a été publiée en Angleterre par Foscolo, dont les premières épreuves corrigées et annotées de la main de l'auteur, ont été données à la bibliothèque de l'Académie *Labronica* de Livourne.

La traduction de Matteo Ronto, en vers latins, dont le manuscrit est de 1380, mentionné dans Batines, comme étant à la bibliothèque de Lucques, se trouve depuis cinq ans cédé à celle de Parme.

La Revue d'Europe de Milan 1839, avance qu'à la bibliothèque de l'Université de Turin, on conserve deux traductions de la Divine Comédie en langue provençale. Comme la langue italienne du Dante avait de grandes affinités avec le provençal, ainsi que l'a fort bien fait observer M. Villemain dans son cours, cette vieille littérature provençale, à la quelle se rattachent aujourd'hui des illustrations littéraires, telle que M. Rainouard et son successeur à l'Institut et autres encore, pouvait présenter un nouvel intérêt par la publication de ces traductions. Ayant pris des renseignemens auprès du directeur de la bibliothèque de Turin, l'honorable M. Gazzera nous a assuré qu'il n'existait en réalité aucune traduction provençale manuscrite du Dante, et que c'était une erreur de la Revue Européenne de Milan.

L'Angleterre a publié deux traductions récentes de la Divine Comédie. Après le Voyage dantesque de

mais pour payer notre tribut d'admiration à un poète qui fit toujours nos plus chères délices (1).

*Sit mihi divini tantum vestigia vatis*
*Posse sequi, summoque volans dum tendit olympo*
*Sublimem aspicere et longe observare tuendo.*

Van. prœd. rust.

(1) En 1827 Eymery, libraire à Paris, a publié un essai de traduction de la Messiade, avec les imitations de Virgile, de Dante, de Milton, par H. T. - Le Globe, journal littéraire de l'époque, a donné sur cet essai dans le n.° de Novembre de la même année un article dû à M. Vitet.

# DANTE ET KLOPSTOCK

---

Météores intellectuels apparus à cinq-cents ans de distance l'un de l'autre, Dante et Klopstock forment les deux extrêmes de la pléiade des grands poètes de 1265 à 1804. Malgré sa vétusté réelle Dante n'a pas de décadence commencée, ni prochaine, ni possible ; il est pour notre âge bien au dessus de ce qu'il fut pour ses contemporains; colosse, prodige, miracle de l'intelligence humaine, il rayonne au milieu de nous, *toujours jeune de gloire et d'immortalité.* Son triple poème nous semble un défi jeté aux siècles à venir, un monde abandonné aux investigations, aux disputes de la science.

Klopstock nouveau-né du siècle d'hier a revêtu tout-à-coup la simplicité, la grandeur, la magnificence orientale, et la Messiade, comme la Divine Comédie, a manifesté une œuvre de géant à une génération étonnée, vuide de haute poésie.

Cependant point de comparaison possible entre ces deux poèmes. L'invention, le plan, les acteurs, l'exécution, rien de l'un ne ressemble à l'autre : et d'ailleurs, la suprématie du Dante est, aujourd'hui, si bien établie que nul ne peut la lui contester, et comme il n'a imité per-

sonne, il n'a point eu et n'aura probablement jamais d'imitateur. On ne saurait en dire autant de Klopstock: le génie de Milton l'a précedé, et a guidé ses pas; en outre, ces deux poètes, tous deux le juste orgueil de leur nation, ont vécu, pensé, écrit, dans des milieux tout différens, tout opposés. Les biographes, les critiques ayant épuisé la matière sur ces deux poètes, nous ne ferons que glaner après eux, et nous nous bornerons à quelques rapprochemens saisissables de prime abord dans deux vies si pleines, dans deux oeuvres de vingt ans d'élaboration.

Dante, génie mystérieux, improvisé, Guelfe de coeur, et que l'indignation transforma plus tard en Gibelin, subit toutes les vicissitudes de la vie la plus agitée. Il fut tour-à-tour, soldat, ambassadeur, chef de la République de Florence. Il fut errant, proscrit, persécuté, malheureux de la vie du coeur, car il perdit l'objet de ses chastes affections, et malheureux des misères matérielles de la vie civile. Rejeton d'une famille illustre, il naquit a Florence pendant l'exil de son père; il mourut lui même dans l'exil, et l'enfer, selon l'expression de Madame de Staël, s'offrait à lui sous les couleurs de l'exil.

Dante que d'obscurs poètes, ou plutôt des poètes nuls avaient précédé, a fondé la première nationalité de l'Italie du Mont Cénis au Mont Etna, par la création d'une langue et d'un poème tout à lui comme à elle. Son vers, physionomie de son âme, calme, grave, sévère, énergique, incisif, se plie à tous les caprices, à toutes les exigences de son imagination; harmonieusement simple, noble, il s'abaisse à la familiarité la plus naïve, et s'élève quelquefois au sublime. Il éclate, surtout, par l'élan des métaphores, la vivacité des peintures, la hardiesse de ses tours, le synthétisme de sa vaste pensée, de la pensée du Dante.

Vivante encyclopédie de la science des générations mortes, légendaire de toutes les époques, croyant éclairé, profond, vrai, Dante fait retentir sa lyre sous les mâles inspirations de l'austère philosophie devenue *ancilla theo-*

*logiae*, et si sa verve caustique, sa vertueuse, je dirai presque sa sainte indignation fronde, flétrit, stygmatise les abus, il respecte sincèrement le principe. Il descend le lecteur dans les gouffres des damnés, dans des régions inabordées qu'il se crée à lui même sombres ou enflammées, sanglantes ou fétides, glaciales ou ardentes, sans espoir d'avenir, sans avenir d'espoir, et où l'atrocité des peines contre-pèse toujours l'énormité des fautes. Devant lui grondent et s'ouvrent les portes du royaume des expiations, ces portes rouilleuses que laisse s'user la perversité des coeurs; puis, il nous élève aux sphères radieuses, à la béatitude contemplative des cieux, toujours soutenu dans son vol, toujours créateur, en un mot toujours lui. Son Enfer est un chef-d'oeuvre de poésie, le Purgatoire un chef-d'oeuvre de sentiment, le Paradis un chef-d'oeuvre de philosophie; et nous ajouterons que de tous les poètes épiques, nul n'a réuni, comme lui, dans son oeuvre, et à un aussi haut dégré, la poésie de l'invention, la poésie du style, la poésie des tours, la poésie de l'expression, la poésie de l'harmonie.

Nous renvoyons aux commentateurs et aux critiques pour l'appréciation des défauts du Dante, car il y en a dans un ouvrage si compliqué et de si longue haleine, mais nous pouvons croire, avec Balbo, que ses obscurités sont plutôt imputables aux altérations des copistes qu'à lui même, toujours si clair, et si précis, là où il est lui. Ce qui paraît en lui trivial, ou par trop naïf, n'est tel, et prenons y bien garde, que par rapport à nos moeurs, à nos usages, à nos langues, et avait, sans doute, jadis, une physionomie toute autre. Quant aux critiques, si les uns ont, dans leur admiration, atténué, excusé les défauts du Dante, il en est d'autres qui n'ont pas toujours jugé le poète, le philosophe, le citoyen, l'homme d'état, *sine ira et odio.*

Klopstock naquit de parens pauvres, obscurs, mais son génie le révéla bientôt, et l'appelle à vingt ans dans le

palais des rois. Là, il s'abandonne à loisir à toutes ses inspirations. Là, sous la splendeur des lambris, environné du silence et de la solitude de la tombe, il évoque devant lui cinq grands siècles éclos après Dante; il interroge les ombres de la renaissance, les ombres modernes, non moins que les morts antiques; il assiste à l'origine, aux progrès, à la décadence des empires, aux luttes politiques et religieuses qui ébranlent, ensanglantent un monde nouveau, et plus tard l'Europe. Il a vu le dogmatisme scolastique vieilli, usé, renversé par Descartes; de nouvelles écoles philosophiques s'élever entre le panthéisme et l'incrédulité; des découvertes inattendues succéder au perfectionnement des sciences dont elles agrandissent l'horison. De tant d'élémens divers il en nourrit son âme, il s'y inspire, et saisissant la harpe du roi-prophète, il entonne sous l'influence de la réforme les chants de la mort et de la resurrection de l'Homme-Dieu.

La langue tudesque si barbare, si âpre, si rude sous ses prédécesseurs, se retrempe, s'épure, s'ennoblit sous sa verve; elle se poétise et se cadence dans son vers majestueux, tantôt grondant comme l'empire des démons, tantôt mélancolique comme l'Elysée des peines, ou resplendissant comme le Saint des Saints.

Si Dante joint plus de goût à plus de varieté; si, plus que tout autre poète, il abonde en pensées philosophiques neuves, profondes; s'il y a plus d'art, plus d'imagination dans la savante contexture de son oeuvre, Klopstock revendique pour lui le pindarisme de ses odes, ornement d'un poème tout historique, il est vrai, monotone un peu trop, que des comparaisons peu justes, des longueurs déparent quelque fois, mais pourtant beau, mais riche, mais brillant aussi de détails.

Tous deux théologiens, nos poètes ont abreuvé leur âme à la fontaine biblique, à cette langue riche, abondante, harmonieuse, simple et sublime comme la pensée du monde, à cette langue qui croulant avec sa nationalité léguait à sa descendance le monument impérissable de ses

annales, et le modèle d'une littérature surabondante des inspirations du ciel.

L'un et l'autre ont puisé dans la sensibilité exquise de leur coeur. Si la modeste Béatrix belle d'attraits, belle de la naïveté du jeune âge captiva l'âme du Dante, en domina la vie entière par le souvenir d'une affection vive, pure ; si l'orgueilleuse Fanny rebuta l'homme-poète, le poète roturier, Klopstock ! la spirituelle Méta, l'expansive Cidli, Marguerita Moller, lui fut plus sympathique, sentit mieux le génie, comprit mieux le coeur, et béatrix et Cidli, aimantes, aimées, telles que la Laure de Pétrarque, s'identifiant à leur poète fidèle, l'animèrent de leurs feux, et Béatrix et Cidli respirent et parlent encore dans les vers de leur poète, et partagent avec lui, et par lui, cette immortalité que donnent à l'Eden des humains la vertu, l'amour et le génie.

Le destin rigoureux à Dante le rappelle dès le premier seuil de son douzième lustre des rives du temps aux rives de l'Eternité qu'il a déjà vues. Les angoisses, les tortures morales, les déceptions ont brisé sa vie plus que ses poétiques veilles. S'il soupire quelques consolations à ses maux il le savait, il le sait, il le sent, il les trouvera dans la survivance de ses fils qui les premiers illustreront ses oeuvres, justifieront sa mémoire; il les constate dans ses vers courageux, vers indépendants, verités hardies, accablantes pour ses ennemis, anticipations des tortures de leur éternité quand ils vivent encore, satisfaction offerte à un amour-propre outragé, en un mot, vengeance, si l'on veut, mais vengeance légitime, la seule que pouvait autoriser la sagesse de sa divine Béatrix, et qui faisait contraster la conviction personnelle et publique de la pureté de ses moeurs avec l'infamie de ses ennemis (1).

(1) L'istoria ne prende quella vendetta (dei potenti ingiusti) che agli oppressi sola resta dei malvagi oppressori, che non mai colti dalla giustizia in vita, è necessario tramandarli ai posteri curvati sotto il pondo dell'obbrobrio, onde almeno dopo morte sieno gli ottimi divisi dai tristi (SAVELLI, *Istoria esterna ed interna di Dante*).

Klopstock assiste pendant soixante et dix-neuf ans à la plénitude de ses jours, à la plénitude de sa gloire. Si l'envie l'obscurcit un instant: *peintre inimitable de la nature*, s'écrie le chantre harmonieux de la mort d'Abel, *ce siècle méconnait ton génie, ô honte! il est réservé à une meilleure postérité de t'apprécier!* et l'envie se tait, et l'envie admire. Mais, moins heureux que Dante, Klopstock, malgré son double hymen, ne laissa pour toute descendance que la fille de son imagination, sa poésie, qui devait lui survivre, comme à Dante la sienne, comme sa Mantinée à Epaminondas.

# DIVINE COMEDIE

# PURGATORIO

---

## CANTO PRIMO.

*Per correr miglior acqua alza le vele*
*Omai la navicella del mio ingegno,*
*Che lascia dietro a sè mar sì crudele:*
*E canterò di quel secondo regno,*
*Ove l'umano spirito si purga,*
*E di salire al ciel diventa degno.*
*Ma qui la morta poesia risúrga,*
*O sante Muse, poi che vostro sono,*
*E qui Calliopea 'lquanto surga,*
*Seguitando 'l mio canto con quel suono,*
*Di cui le Piche misere sentiro*
*Lo colpo tal, che disperar perdono.*
*Dolce color d'oriental zaffiro,*
*Che s'accoglieva nel sereno aspetto*
*Dell'aer puro infino al primo giro,*
*Agli occhi miei ricominciò diletto,*
*Tosto ch' io usci' fuor dell'aura morta,*
*Che m'avea contristati gli occhi e 'l petto.*

# PURGATOIRE

---

## CHANT PREMIER.

Pour voguer sur des flots moins amers, ma nacelle
Ici déploie au vent les replis de son aile,
Laissant dans le lointain l'océan des douleurs,
Et je dirai ces lieux séjour de moins de pleurs
D'où l'âme humaine, enfin, montant régénérée,
Pure et digne du ciel s'élève à l'empyrée.
Du poète de mort ressuscitez la voix
Saintes divinités qui m'imposez vos loix.
Toi, Calliope, ici réveille ton génie
Unis à mes accents cette mâle harmonie
Des filles de Pierius accords victorieux,
Présageant à leurs coeurs la vengeance des Dieux.
Le saphir d'orient dilaté dans l'espace
Du limpide hémisphère embellissait la face,
Et jusqu'au premier globe en silence monté
Déploya son azur à mon oeil enchanté,
A peine eus-je franchi cette atmosphère impure
Et de l'âme et des yeux douloureuse parure.

*Lo bel pianeta, ch' ad amar conforta,*
*Faceva tutto rider l' Orïente,*
*Velando i Pesci, ch' erano in sua scorta.*
*I' mi volsi a man destra, e posi mente*
*All' altro polo, e vidi quattro stelle*
*Non viste mai, fuor ch' alla prima gente.*
*Goder pareva 'l ciel di lor fiammelle.*
*O settentrional vedovo sito,*
*Poichè privato se' di mirar quelle!*
*Com' io dal loro sguardo fui partito,*
*Un poco me volgendo all' altro polo,*
*Là onde 'l Carro già era sparito:*
*Vidi presso di me un veglio solo,*
*Degno di tanta reverenza in vista,*
*Che più non dee a padre alcun figliuolo.*
*Lunga la barba, e di pel bianco mista*
*Portava a' suoi capegli simigliante,*
*De' quai cadeva al petto doppia lista.*
*Li raggi delle quattro luci sante*
*Fregiavan sì la sua faccia di lume,*
*Ch' io 'l vedea, come 'l sol fosse davante.*
*Chi siete voi, che, contra 'l cieco fiume,*
*Fuggito avete la prigione eterna?*
*Diss' ei, movendo quell' oneste piume.*
*Chi v' ha guidati? o chi vi fu lucerna,*
*Uscendo fuor della profonda notte,*
*Che sempre nera fa la valle inferna?*
*Son le leggi d' abisso così rotte?*
*O è mutato in Ciel nuovo consiglio,*
*Che dannati venite alle mie grotte?*
*Lo duca mio allor mi diè di piglio,*
*E con parole, e con mani, e con cenni,*
*Reverenti mi fe' le gambe e 'l ciglio:*
*Poscia rispose lui: Da me non venni:*
*Donna scese dal ciel, per li cui preghi*
*Della mia compagnia costui sovvenni.*

L'astre qui dans nos coeurs alimente l'amour
Rendait tout l'orient joyeux de son retour
Eclipsant les *poissons* voisins de son orbite.
Je tourne à droite, et vois au sud, vers sa limite,
Quatre orbes scintillants, astres mystérieux,
Que nul n'a vu sinon nos antiques aïeux.
Le ciel semblait sourire à leurs vives lumières.
O hyperboréens, ô déplorables terres,
Puisqu'un destin jaloux vous a caché leurs feux.
A peine à leurs clartés eus-je soustrait mes yeux,
J'oblique lentement vers le pôle de l'ourse,
Au moment ou le char précipitant sa course
Fuyait sous l'horison. Soudain, à mon côté,
Je vois un vieillard seul; son air, sa majesté
Commandait le respect et l'humble obéissance.
Ses longs cheveux, sa barbe avaient double nuance;
Des deux flancs de son front une tresse pendait,
Et jusque sur son sein raidement descendait.
Les brillantes clartés des quatre lampes saintes
Rayonnaient sur ses traits profondément empreintes:
On eut dit un soleil en face m'éclairant.
« Vos noms, vous, en dépit du livide torrent,
Transfuges échappés du gouffre redoutable? »
Dit-il, en agitant sa barbe vénérable,
« Quel guide, ou quel falot a précédé vos pas,
Quand vous êtes montés de la nuit du trépas,
Qui des vallons d'enfer brunit les atmosphères?
Quoi, l'abyme, ses lois, seraient donc des chimères,
Et les decrets du ciel ne dureraient qu'un jour!
Quoi vous, damnés, oser aborder mon séjour! »
De sa vertu mon guide, alors, me fortifie,
Et d'un mot, et du geste, et de l'oeil me convie
A courber les genoux et le front humblement;
Puis il a dit: « Je viens, mais non spontanément.
Une femme, du ciel suppliante émissaire,
M'a, de ce compagnon, fait le dépositaire,

*Ma da ch' è tuo voler, che più si spieghi*
*Di nostra condizion, com' ell' è vera,*
*Esser non puote 'l mio, ch' a te si nieghi.*
*Questi non vide mai l' ultima sera,*
*Ma per la sua follia le fu sì presso,*
*Che molto poco tempo a volger era.*
*Sì com' i' dissi, fu' mandato ad esso*
*Per lui campare, e non c' era altra via*
*Che questa, per la quale i' mi son messo.*
*Mostrat' ho lui tutta la gente ria,*
*Ed ora intendo mostrar quegli spirti,*
*Che purgan se sotto la tua balìa.*
*Com' i' l' ho tratto, saria lungo a dirti.*
*Dall' alto scende virtù, che m' aiuta*
*Conducerlo a vederti, e a udirti.*
*Or ti piaccia gradir la sua venuta:*
*Libertà va cercando, ch' è sì cara,*
*Come sa chi per lei vita rifiuta.*
*Tu 'l sai, che non ti fu per lei amara*
*In Utica la morte, ove lasciasti*
*La veste, ch' al gran dì sarà sì chiara.*
*Non son gli editti eterni per noi guasti:*
*Chè questi vive, e Minos me non lega:*
*Ma son del cerchio, ove son gli occhi casti*
*Di Marzia tua, che 'n vista ancor ti prega,*
*O santo petto, che per tua la tegni:*
*Per lo suo amore adunque a noi ti piega.*
*Lasciane andar per li tuo' sette regni:*
*Grazie riporterò di te a lei,*
*Se d' esser mentovato laggiù degni.*
*Marzia piacque tanto agli occhi miei,*
*Mentre ch' i' fui di là, diss' egli allora,*
*Che quante grazie volle da me, fei.*
*Or, che di là dal mal fiume dimora,*
*Più muover non mi può per quella legge,*
*Che fatta fu, quando me n' uscì' fuora.*

Mais, quand sur notre état, ta haute volonté
M'ordonne d'expliquer toute la vérité,
Je ne dois à tes voeux aucune résistance.
Lui, de son dernier soir n'a point vu l'échéance.
Sa folie, il est vrai, tous les jours le hâtait;
Quelques heures de plus son souffle s'arrêtait.
Vers lui, comme j'ai dit, un ordre exprès m'envoie;
Pour l'affranchir du sort, il n'était d'autre voie
Si ce n'est celle ou j'ai précipité mes pas.
Il a vu par mes soins les coupables trépas,
Tous.... et veux, aujourd'hui, lui montrer les abymes,
Où l'âme, sous tes loix, se lave de ses crimes.
Du fait, taisons l'histoire et la difficulté;
Elle émane d'en haut, la virtualité
Qui me fait le conduire à ta voix, à ta vue.
En ces lieux, je t'en prie, accueille sa venue:
Il court la liberté le plus doux de nos biens.
Quand pour elle du corps on brisa les liens,
On le sait; tu le sais toi qui mourant pour elle
Dans Utique abdiquas la dépouille mortelle
Que le grand jour verra renaître et resplendir.
Le ciel à ses decrets pour nous n'a su mentir.
Celui-ci vit, sur moi Minos n'a pas d'empire;
Mais j'habite la sphère ou rayonne, ou respire
Marcia, crois la voir qui te prie en son nom
Qu'elle reste à jamais l'épouse de Caton;
Soumets à son amour ton grand coeur qui fut homme,
Laisse nous traverser ton septuple royaume,
Je l'en remercirai, là-bas, dans son séjour
Messager, s'il te plait, de tes ordres d'amour ».
« Marcia, répond-il, à mes yeux fut si chère
Quand j'étais avec elle au terrestre hémisphère
Qu'à ses voeux absolus je laisse un plein pouvoir.
Captive, maintenant, delà le fleuve noir
Elle ne m'est plus rien, cette loi me l'ordonne
Qui m'a fait la quitter libre de ma personne,

*Ma se donna del ciel ti muove e regge,*
*Come tu di', non c'è mestier lusinga:*
*Bastiti ben, che per lei mi richegge.*
*Va' dunque, e fa, che tu costui ricinga*
*D'un giunco schietto, e che gli lavi 'l viso,*
*Sì ch'ogni sucidume quindi stinga:*
*Che non si converria l'occhio sorpriso*
*D'alcuna nebbia andar davanti al primo*
*Ministro, ch'è di quei di Paradiso.*
*Questa isoletta 'ntorno ad imo ad imo*
*Laggiù colà, dove la batte l'onda,*
*Porta de'giunchi sovra 'l molle limo.*
*Null'altra pianta, che facesse fronda,*
*O indurasse, vi puote aver vita;*
*Perocchè alle percosse non seconda.*
*Poscia non sia di qua vostra reddìta:*
*Lo sol vi mostrerà, che surge omai:*
*Prendete 'l monte a più lieve salita.*
*Così sparì: ed io su mi levai,*
*Sanza parlare, e tutto mi ritrassi*
*Al duca mio, e gli occhi a lui drizzai.*
*Ei cominciò: Figliuol, segui i miei passi:*
*Volgianci indietro, che di qua dichina*
*Questa pianura a' suo' termini bassi.*
*L'alba vinceva l'ora mattutina,*
*Che fuggia 'nnanzi, sì che di lontano,*
*Conobbi il tremolar della marina.*
*Noi andavam per lo solingo piano,*
*Com'uom, che torna alla smarrita strada*
*Che 'nfino ad essa li pare ire invano.*
*Quando noi fummo, dove la rugiada*
*Pugna col sole, e per essere in parte,*
*Ove adorezza, poco si dirada;*
*Ambo le mani in su l'erbetta sparte*
*Soavemente 'l mio maestro pose:*
*Ond'io che fui accorto di su'arte,*

Sur ta foi, si du ciel une femme te meut,
Te guide, sans flatter tu peux ce qu'elle veut:
Il suffit qu'en mon nom tu m'offres ta supplique.
Va, fais ton compagnon se ceindre la tunique
D'un jonc lisse et pliant; qu'un flot limpide et frais
Eponge la souillure empreinte sur ses traits,
Indignité pour toi, d'une impure paupière
D'aborder aux parvis du sacré sanctuaire
Un ministre splendeur de haute éternité.
Vois, là-bas, de ce mont le bord inhabité,
Le flot heurte le flot sur sa rive orageuse,
Là, croit le jonc au sein d'une mare fangeuse;
Nulle herbe de feuillage aimant à se vêtir,
Nul végétal ligneux ne saurait y grandir,
Au choc des flots émus ne courbant point sa tête:
Puis par ici du mont ne cherchez plus le faîte;
Consultez le soleil qui nait en ce moment
Il saura vous montrer un doux escarpement ».
Il disparait soudain: je me lève en silence,
Et vers mon guide, alors, indécis je m'avance;
J'interroge ses yeux, me confie à leur foi.
« Viens, mon fils, me dit-il, viens, courage, suis-moi,
Revenons sur nos pas. De là, par cette pente,
A l'horizon direct la plaine a sa descente. »
L'aurore éliminait les heures du matin,
Elles fuyaient, alors au lumineux lointain
Je vis distinctement scintiller l'onde amère.
Nous descendions du mont la pente solitaire.
Tel va le voyageur hors du sentier perdu,
Marchant, marchant toujours qu'il ne s'y soit rendu.
Arrivés à la zone ou la froide rosée
Le dispute au soleil, et dans l'ombre opposée,
Sous les airs attiédis cède et fond lentement,
Au dessus du gazon, mon maître doucement
Impose alors ses mains, éloquence muette
Qui me fait de son art devenir l'interprète:

*Porsi ver lui le guance lagrimose:*
*Quivi mi fece tutto discoverto*
*Quel color, che l'inferno mi nascose.*
*Venimmo poi in sul lito diserto,*
*Che mai non vide navigar su' acque*
*Uom, che di ritornar sia poscia esperto.*
*Quivi mi cinse, sì com' altrui piacque:*
*O maraviglia! che qual' egli scelse*
*L'umile pianta, cotal si rinacque*
*Subitamente là, onde la svelse.*

A lui j'offre ma joue où mon oeil ruisselait,
Il fait fuir la pâleur dont l'enfer me voilait,
Et d'un vif incarnat colore mon visage.
Nous atteignons, enfin, le littoral sauvage,
Où vieux témoin jamais ne vogua sur ses eaux
Un nautonnier expert à rebrousser les flots.
Il me ceignit d'un jonc, acte d'obéissance,
Mais tel il l'arracha, tel, magique puissance!
Un rejeton modeste et renaît, et revit
Spontanément, là, même, où sa main le ravit.

## CANTO DECIMO.

*Poi fummo dentro al soglio della porta,*
*Che 'l mal' amor dell' anime disusa,*
*Perchè fa parer dritta la via torta,*
*Sonando la sentì' esser richiusa:*
*E s'i' avessi gli occhi volti ad essa,*
*Qual fora stata al fallo degna scusa?*
*Noi salivam per una pietra fessa,*
*Che si muoveva d' una, e d' altra parte,*
*Sì come l' onda, che fugge, e s' appressa.*
*Qui si convien usare un poco d' arte,*
*Cominciò 'l duca mio, in accostarsi*
*Or quinci or quindi al lato, che si parte.*
*E ciò fece li nostri passi scarsi*
*Tanto, che pria lo stremo della luna*
*Rigiunse al letto suo, per ricorcarsi,*
*Che noi fossimo fuor di quella cruna.*
*Ma quando fummo liberi e aperti*
*Su, dove 'l monte indietro si rauna,*
*Io stancato, e amendue incerti*
*Di nostra via, ristemmo su 'n un piano*
*Solingo più, che strade per diserti.*
*Dalla sua sponda, ove confina il vano,*
*Appiè dell' altra ripa, che pur sale,*
*Misurrebbe in tre volte un corpo umano:*
*E quanto l' occhio mio potea trar d' ale,*
*Or dal sinistro, e or dal destro fianco;*
*Questa cornice mi parea cotale.*
*Lassù non eran mossi i piè nostri anco,*
*Quand' io conobbi quella ripa intorno,*
*Che dritto di salita aveva manco,*
*Esser di marmo candido, e adorno*
*D' intagli sì, che non pur Policleto,*
*Ma la natura gli averebbe scorno.*

## CHANT DIXIÈME.

Nous franchissons la porte et le seuil menaçants
Que le vice des coeurs fait s'user languissants,
Car on croit aller droit quand on suit la courbure.
La porte a retenti disant sa fermeture,
Et si mon oeil glissait vers elle reporté,
Comment en excuser la culpabilité?
Nous grimpions dans le flanc d'une roche béante
Où s'ouvrait en spirale une route montante,
Comme on voit reculer et revenir les flots.
« Quelque peu d'art ici n'est pas hors d'à propos,
M'a dit mon guide alors, « que chacun se rapproche
« D'ici, de là, du flanc qui rentre dans la roche ».
Ceci fait notre pas et plus long et plus lent,
Et le croissant des nuits, dans le ciel oscillant,
Gagna le lit des mers, endormit sa lumière,
Que nous errions encor dans la haute gouttière.
Rendus libres, enfin, à l'air, à la clarté,
Sur ce haut mont conique en arrière jeté,
Moi las, lui, moi douteux de notre itinéraire,
Nous foulons d'un rond-point l'horizon solitaire,
Solitaire encor plus qu'un sentier des déserts.
De son bord limité par le vague des airs
Jusqu'au pied du grand bloc qui monte dans la nue,
Trois longueurs d'un corps d'homme en toisaient l'étendue.
Autant que j'en pouvais juger à vol d'oiseau
D'un bout à l'autre bout de l'isolé plateau,
Telle cette corniche espaçait sa surface.
Nos pas foulaient encor en haut la même trace
Quand je vis que ce bloc arrondi monument,
Abrupte, escarpé, droit inaccessiblement,
Etait d'un marbre pur, d'un travail de sculpture
Mais tel, que Polyclète, et même la nature
Auraient rougi tous deux de l'oeuvre de leurs mains.

*L'Angel, che venne in terra col decreto*
*Della molt'anni lagrimata pace,*
*Ch'aperse 'l Ciel dal suo lungo divieto,*
*Dinanzi a noi pareva sì verace,*
*Quivi intagliato in un atto soave,*
*Che non sembiava immagine che tacè.*
*Giurato si saria, ch'ei dicesse* Ave:
*Perchè quivi era immaginata quella,*
*Ch'ad aprir l'alto amor volse la chiave.*
*Ed avea in atto impressa esta favella,*
Ecce ancilla Dei *sì propriamente,*
*Come figura in cera si suggella.*
*Non tener pure ad un luogo la mente,*
*Disse 'l dolce maestro, che m'avea*
*Da quella parte, onde 'l cuore ha la gente:*
*Perch'io mi mossi col viso, e vedea*
*Diretro da Maria per quella costa,*
*Onde m'era colui che mi movea,*
*Un'altra storia nella roccia imposta:*
*Perch'io varcai Virgilio, e femmi presso,*
*Acciocchè fosse agli occhi miei disposta.*
*Era intagliato lì nel marmo stesso*
*Lo carro e i buoi, traendo l'arca santa,*
*Perchè si teme ufficio non commesso.*
*Dinanzi parea gente, e tutta quanta*
*Partita in sette cori, a' duo miei sensi*
*Facea dicer l'un No, l'altro Sì canta.*
*Similemente al fummo degl'incensi,*
*Che v'era imaginato, e gli occhi e 'l naso,*
*Ed al sì, ed al no discordi fensi.*
*Lì precedeva al benedetto vaso,*
*Trescando alzato l'umile Salmista,*
*E più e men che Re era 'n quel caso.*
*Di contra effigiata, ad una vista*
*D'un gran palazzo, Micol ammirava,*
*Sì come donna dispettosa e trista.*

L'Ange qui du très-haut descendit aux humains
La paix si longuement dans les pleurs soupirée,
Déliant l'interdit qui fermait l'empyrée,
Sur ce bloc, à nos yeux, y présentait des traits,
Un suave maintien si naturels, si vrais,
Qu'on ne le croyait point un muet personnage.
*Ave,* nous murmurait, sur ma foi, son langage.
Là figurait aussi cette virginité,
Ouvrant, donnant au ciel son hospitalité.
*Ecce ancilla Dei,* disait son attitude,
Et ces mots, et son port avaient l'exactitude
Que reproduit le sceau sur la cire empreinté.
« Accorde à chaque objet un tems plus limité ».
Mon doux guide, en ces mots, à me hâter m'invite;
Il m'avait du côté qu'en nous le coeur habite.
J'obéis, et déja mon oeil apercevait,
Au dessous de Marie, à droite, où s'élevait
Celui de qui la voix et me meut, et m'anime,
Une page nouvelle écrite sur l'abyme.
Je déborde Virgile, animé du désir
De permettre à mes yeux leur aise et leur loisir.
L'artiste y cisela sur la roche vivante
Le char, les boeufs courbés sous l'arche vacillante.
L'arche si redoutable aux soins usurpateurs
Une foule confuse, étagée en sept choeurs,
Précédait: de mes sens, deux émus d'évidence
Me disaient: l'un, on chante, et l'autre, on fait silence.
On y voyait les flots des vapeurs de l'encens
Vers l'oeil et l'odorat s'élever blanchissants.
L'un disait oui, quand l'autre opposait le contraire.
Devant l'arche sacrée, ouvrant l'itinéraire,
Le psalmiste, contrit, et ceint fort haut, dansait,
Et plus et moins que roi tel il apparaissait.
En face, un grand palais, Micol à la croisée
Cachant peu le dépit d'une épouse offensée
Contemplait, donnant cours à son triste dédain.

*I' mossi i piè del luogo, dov'io stava,*
*Per avvisar da presso un'altra storia,*
*Che diretro a Micol mi biancheggiava.*
*Quiv'era storiata l'alta gloria*
*Del roman Prince, lo cui gran valore*
*Mosse Gregorio alla sua gran vittoria:*
*Io dico di Traiano Imperadore:*
*Ed una vedovella gli era al freno*
*Di lagrime atteggiata e di dolore.*
*Dintorno a lui parea calcato e pieno*
*Di cavalieri, e l'aguglie nell'oro*
*Sovr'esso in vista al vento si movieno.*
*La miserella infra tutti costoro*
*Parea dicer: Signor, fammi vendetta*
*Del mio figliuol, ch'è morto, ond'io m'accoro.*
*Ed egli a lei rispondere: Ora aspetta*
*Tanto ch'i' torni; ed ella: Signor mio,*
*Come persona, in cui dolor s'affretta,*
*Se tu non torni? ed ei: Chi fia, dov'io,*
*La ti farà; ed ella: L'altrui bene*
*A te che fia, se 'l tuo metti in obblio?*
*Ond'elli: Or ti conforta, chè conviene,*
*Ch'i' solva il mio dovere, anzi ch'i' muova:*
*Giustizia vuole, e pietà mi ritiene.*
*Colui, che mai non vide cosa nuova,*
*Produsse esto visibile parlare,*
*Novello a noi, perchè qui non si truova.*
*Mentr'io mi dilettava di guardare*
*L'immagini di tante umilitadi,*
*E per lo fabbro loro a veder care;*
*Ecco di qua, ma fanno i passi radi,*
*Mormorava 'l poeta, molte genti:*
*Questi ne 'nvieranno agli alti gradi.*
*Gli occhi miei, ch'a mirar erano intenti,*
*Per veder novitadi, onde son vaghi,*
*Volgendosi ver lui non furon lenti.*

Du sol que je foulais je m'éloigne soudain.
Mon oeil court s'abreuver d'une scène nouvelle
Qui, non loin de Micol, blanchissante, m'appelle.
Ici, l'art y traçait le règne de splendeur
Du héros, du Romain dont la noble grandeur
Prépara le triomphe aux vertus de Grégoire:
C'est Trajan dont je veux rappeler la mémoire.
Une veuve au maintien triste, à l'air éploré,
Du prince à son coursier pressait le frein doré;
De cavaliers brillants une noble couronne
L'entourait; l'aigle d'or, appanage du trône,
Flottante au gré des vents ombrageait son cimier.
L'humble veuve mêlée à ce peuple guerrier
Semblait dire: « Seigneur, vengeance, je t'en prie,
A mon fils mort, sa mort décourage ma vie.
— Attends que dans ces lieux je reporte mes pas.
— Mais, Seigneur, si ces lieux ne te revoyaient pas?
(A dit de sa douleur la pressante éloquence).
— L'héritier de mes droits soutiendra ta vengeance.
— Eh, qu'importe qu'un autre écoute son devoir
Quand tu braves le tien? — Courage, bon espoir,
Je ne partirai point sans adoucir ta peine;
La justice commande et la piété m'enchaîne ».
Celui-là pour qui rien n'est nouveau sous les cieux,
Inventa ce langage entendu seul des yeux,
Langage tout nouveau, car la terre l'ignore.
Tandis que mon esprit en soi-même élabore,
Pèse, admire ces traits de haute humilité,
Où l'on aimait l'artiste et son habileté:
« Voici venir à nous une foule nombreuse,
M'a murmuré Virgile, « Elle vient paresseuse,
« Aux cercles des hauts lieux ils nous feront monter ».
Mon oeil de toutes parts instruit à fureter,
Courant la nouveauté qui lui plait, qui l'allaite,
Vers mon guide soudain glisse, sur lui s'arrête.
Ne laisse point, lecteur, en toi se refroidir,

*Non vo' però, Lettor, che tu ti smaghi*
*Di buon proponimento, per udire,*
*Come Dio vuol che 'l debito si paghi.*
*Non attender la forma del martire:*
*Pensa la succession; pensa, ch'a peggio,*
*Oltre la gran sentenzia non può ire.*
*I'cominciai: Maestro, quel ch' i' veggio*
*Muover ver noi, non mi sembran persone,*
*E non so che; sì nel veder vaneggio.*
*Ed egli a me: La grave condizione*
*Di lor tormento a terra gli rannicchia,*
*Sì, che i miei occhi pria n'ebber tenzione.*
*Ma guarda fiso là, e disviticchia*
*Col viso quel, che vien sotto a quei sassi:*
*Già, scorger puoi, come ciascun si picchia.*
*O superbi Cristian miseri lassi,*
*Che della vista della mente infermi,*
*Fidanza avete ne' ritrosi passi;*
*Non v'accorgete voi, che noi siam vermi,*
*Nati a formar l'angelica farfalla,*
*Che vola alla giustizia senza schermi?*
*Di che l'anima vostra in alto galla?*
*Voi siete quasi entomata in difetto,*
*Sì come verme, in cui formazion falla.*
*Come, per sostentar solaio o tetto,*
*Per mensola talvolta una figura*
*Si vede giunger le ginocchia al petto,*
*La qual fa del non ver vera rancura*
*Nascere, a chi la vede; così fatti*
*Vid'io color, quando posi ben cura.*
*Ver'è, che più e meno eran contratti,*
*Secondo ch' avean più e meno addosso;*
*E qual più pazïenza avea negli atti,*
*Piangendo parea dicer, più non posso.*

---

Je le desire peu, l'ardeur d'approfondir
A la dette comment Dieu donne sa remise,
Qu'importe le martyre et telle forme admise,
Vois l'avenir, et crois, à tout considérer,
Qu'après le grand décret il ne saurait durer.
« Maître, lui dis-je alors, ces mobiles fantômes
Que je vois là venir ne me sont pas des hommes.
J'ignore ce qu'ils sont si point je ne me ment ».
« C'est, me répondit-il, le poids de leurs tourments
Qui vers la terre ainsi les courbant, les entasse,
Tels qu'à peine mon oeil a soupçonné leur race.
Fixe là tes regards, devine si tu peux,
Tels qui passent arqués sous ces blocs douloureux.
Vois comme tout ce peuple et se voute et s'affaisse ».
Miserables chrètiens, orgueilleuse bassesse,
Infirme intelligence, esprits étroits et lourds,
Qui vous montrez si fiers de marcher à rebours,
Nous sommes, sachez bien, cet humble vers mystique
Créé pour devenir papillon angélique,
Et monter devant Dieu pour s'y justifier
Seul, sans appui, pourquoi tant vous glorifier?
Insectes avortés, fautive créature,
Vers à demi formés, voilà votre nature.
Comme pour étayer une voûte, un fronton,
La figure souvent remplace l'étançon,
Joint au sein ses genoux quand sa tête forjette,
Feinte douleur d'où nait une douleur secrète,
Vraie en qui voit, ainsi je les vis, quand de près
Je pus distinctement étudier leurs traits.
A mon sens ils avaient plus ou moins de voussure,
Si la charge sur eux pesait plus ou moins mure;
Et tel plus patient, laborieux perclus
Pleurait, et semblait dire: « Hélas je n'en puis plus ».

---

## CANTO DODICESIMO.

*Di pari, come buoi che vanno a giogo,*
*M' andava io con quell'anima carca,*
*Fin che 'l sofferse il dolce pedagogo.*
*Ma quando disse: Lascia lui, e varca,*
*Che qui è buon, con la vela e co' remi,*
*Quantunque può ciascun, pinger sua barca:*
*Dritto, sì com' andar vuolsi, rifemi*
*Con la persona, avvegna che i pensieri*
*Mi rimanessero e chinati e scemi.*
*I' m' era mosso; e seguia volentieri*
*Del mio maestro i passi, e amendue*
*Già mostravam, com' eravam leggieri,*
*Quando mi disse: Volgi gli occhi in giue:*
*Buon ti sarà, per alleggiar la via,*
*Veder lo letto delle piante tue.*
*Come, perchè di lor memoria sia,*
*Sovr' a' sepolti le tombe terragne*
*Portan segnato quel ch' egli era pria:*
*Onde lì molte volte se ne piagne,*
*Per la puntura della rimembranza,*
*Che solo a' pii dà delle calcagne:*
*Sì vid' io lì, ma di miglior sembianza,*
*Secondo l' artificio, figurato,*
*Quanto per via di fuor dal monte avanza.*
*Vedea colui, che fu nobil creato*
*Più d' altra creatura, giù dal Cielo*
*Folgoreggiando scendere, da un lato.*
*Vedeva Briareo fitto dal telo*
*Celestial giacer dall' altra parte,*
*Grave alla terra per lo mortal gelo.*
*Vedea Timbrèo, vedea Pallade, e Marte*
*Armati ancora, intorno al padre loro,*
*Mirar le membra de' Giganti sparte.*

## CHANT DOUZIÈME.

ils deux bœufs sous le joug vont la tête baissée,
Tel j'allais à côté de cette âme affaissée,
Tant que mon doux Mentor à mes vœux se rendit.
« Rebute la, partons, viens », m'a-t-il enfin dit,
« Que nos bras, que la rame, et la voile ondulante
Secondent à chacun sa nacelle indolente ».
Sur moi même, soudain je relève mon moi,
Fixe, droit, tel qu'on marche, abandonnant à soi
Mes pensers abattus que mon front grave incline.
Je me meus, et je suis la voix qui me domine.
Mon maître précédait, et, pleins de nouveaux feux,
Nous nous sentions dans l'air emportés tous les deux.
« Abaisse », m'a-t-il dit « ta paupière volage,
Allège utilement les longueurs du voyage,
Vois le sol, lis la couche où tu poses tes pas ».
Comme pour que les morts survivent au trépas,
L'horison de la tombe éloquente sculpture
Atteste ce qu'on fut avant la sépulture,
Et là, plus d'une fois, s'y révèlent des pleurs
Filles de l'aiguillon des plus vives douleurs,
Réchauffant la piété, lui redonnant des ailes;
Ainsi je vis, là, mais sous des traits plus fidèles
Des bas-reliefs divers, ouvrage sur-humain,
Taillés, autour du roc, sur un saillant chemin.
Là, des esprits créés, j'y vis le plus sublime
Se détacher du ciel, et tomber dans l'abyme
Serpentant dans l'espace en sillons radieux.
Plus loin je découvrais sous la foudre des Dieux
Briarée abattu sur l'ardente poussière,
Des glaces de la mort fardeau lourd à la terre.
Là, Pallas, Apollon, et le Dieu des combats,
Egide de leur père, armés, levaient les bras,
Des lambeaux des géants contemplant l'envergure;

*Vedea Nembrotte appiè del gran lavoro,*
*Quasi smarrito, e riguardar le genti,*
*Che 'n Sennaar, con lui, superbi foro.*
*O Niobe, con che occhi dolenti*
*Vedev' io te, segnata in su la strada,*
*Tra sette e sette tuoi figliuoli spenti!*
*O Saul, come 'n su la propria spada,*
*Quivi parevi morto in Gelboé,*
*Che poi non sentì pioggia, nè rugiada!*
*O folle Aragne, sì vedea io te,*
*Già mezza ragna, trista, in su gli stracci*
*Dell' opera, che mal per te si fe'.*
*O Roboam, già non par che minacci*
*Quivi il tuo segno: ma pien di spavento,*
*Nel porta un carro prima ch' altri 'l cacci.*
*Mostrava ancor lo duro pavimento,*
*Come Almeone a sua madre fe' caro*
*Parer lo sventurato adornamento.*
*Mostrava come i figli si gittaro*
*Sovra Sennacherib dentro dal tempio,*
*E come, morto lui, quivi 'l lasciaro.*
*Mostrava la ruina, e 'l crudo scempio*
*Che fe' Tamiri, quando disse a Ciro,*
*Sangue sitisti, ed io di sangue t' empio.*
*Mostrava, come in rotta si fuggiro*
*Gli Assiri, poi che fu morto Oloferne,*
*E anche le reliquie del martiro.*
*Vedeva Troia in cenere e in caverne:*
*O Ilion, come te basso e vile*
*Mostrava 'l segno, che lì si discerne!*
*Qual di pennel fu maestro, e di stile,*
*Che ritraesse l' ombre, e i tratti, ch' ivi*
*Mirar farieno uno 'ngegno sottile?*
*Morti li morti, e i vivi paren vivi:*
*Non vide me' di me, chi vide 'l vero,*
*Quant' io calcai, fin che chinato givi.*

Nembrod debout au pied de sa haute structure,
Morne, au front menaçant, et mesurant de l'œil
Les peuples en Sennâr imitant son orgueil.
On lisait dans tes yeux ta douleur déchirante,
Niobé, sur le sol où tu vivais souffrante,
Parmi quatorze fils, chœur pâle, inanimé.
Sur son glaive Saül expirait abymé,
Sur ton mont, Gelboé, terre stérilisée,
Et veuve désormais de pluie et de rosée.
L'insensée Arachné, jalouse du fuseau,
Transformée à demi gisait sur son réseau,
Oeuvre ou l'on distinguait sa douleur et sa honte.
Ton drapeau n'avait plus ce prestige qui dompte,
Roboam, mais un char t'enlève, et t'affranchit
D'un trône qui s'écroule et que l'on te ravit.
On distinguait encor sur la dalle sévère
Alcméon compensant à sa perfide mère
Le funeste ornement de sa déloyauté.
O de Sennachérib dure postérité,
Je vous vis fils ingrats assassiner un père
Et l'oublier, sans vie, au sein du sanctuaire.
Thamyris, à ta voix partout la mort volait
Quand ta rage à Cyrus en ces mots s'exhalait:
« Le sang te plut, tiens, bois, la coupe en est rasante ».
On y lisait encor la déroute éffrayante
Du fier Assyrien, Holopherne expiré,
Et le meurtre en lambeaux dans les champs avéré.
J'y voyais la Troade en huttes funéraires,
O Troie, il disait bien ta honte et tes misères
L'art qui traça tes maux sur ce pavé d'airain.
Quel maître du pinceau, quel maître du burin
Reproduirait les traits, les ombres, l'harmonie,
Chefs-d'œuvre de ces lieux, désespoir du génie.
Là, la vie et la mort étaient réalité,
Telle qu'on dut la voir j'y vis la vérité;
Tant que mon pied foula, que mon œil lut la pierre.

*Or superbite, e via, col viso altiero,*
*Figliuoli d'Eva, e non chinate 'l volto,*
*Sì che veggiate il vostro mal sentiero.*
*Più era già per noi del monte volto,*
*E del cammin del Sole assai più speso,*
*Che non stimava l'animo non sciolto;*
*Quando colui, che sempre innanzi atteso*
*Andava, cominciò: Drizza la testa:*
*Non è più tempo da gir sì sospeso.*
*Vedi colà un Angel, che s'appresta,*
*Per venir verso noi: vedi, che torna*
*Dal servigio del dì l'ancella sesta.*
*Di riverenza gli atti e 'l viso adorna,*
*Sì ch'ei diletti lo 'nviarci 'n suso:*
*Pensa che questo dì mai non raggiorna.*
*I'era ben del suo ammonir uso,*
*Pur di non perder tempo, sì che 'n quella*
*Materia non potea parlarmi chiuso.*
*A noi venia la creatura bella,*
*Bianco vestita, e nella faccia, quale*
*Par, tremolando, mattutina stella.*
*Le braccia aperse, e indi aperse l'ale:*
*Disse: Venite: qui son presso i gradi,*
*E agevolmente omai si sale.*
*A questo annunzio vegnon molto radi:*
*O gente umana, per volar su nata,*
*Perchè a poco vento così cadi?*
*Menocci ove la roccia era tagliata:*
*Quivi mi batteo l'ale per la fronte,*
*Poi mi promise sicura l'andata.*
*Come a man destra, per salire al monte,*
*Dove siede la Chiesa, che soggioga*
*La ben guidata sopra Rubaconte,*
*Si rompe dal montar l'ardita foga,*
*Per le scalee, che si fero ad etade,*
*Ch'era sicura 'l quaderno e la doga:*

Enorgueillissez-vous, marchez la tête altière
Postérité d'Adam, ne baissez point les yeux
Afin de ne point voir vos sentiers vicieux.
Nous avions sur ce mont fait notre itinéraire
Plus long, et du soleil consumé la carrière
Bien plus que n'avait cru notre esprit enchaîné,
Quand celui qui toujours à mon bien obstiné
Me précédait toujours, me dit: « Lève la tête,
« Viens, bannis dès l'instant ta rêverie abstraite,
« Vois cet ange, non loin, disposant ses attraits,
« C'est vers nous qu'il viendra; close dans son palais,
« Du jour la sixième heure a fourni son message,
« Embellis de respect ton maintien, ton visage;
« Il voudra des hauts lieux nous montrer le chemin:
« Ce jour songes-y bien ne luira plus demain ».
De mon maître toujours je suivais la sagesse,
Et du tems qui nous fuit j'arrêtais la vitesse,
Sur ce point ses leçons étaient toujours clarté.
Elle approchait de nous l'angélique beauté:
Sa robe éblouissait, et sa face éclatante
Imitait du matin l'étoile scintillante.
L'ange élargit ses bras, et ses ailes après:
« Venez, dit-il, tout proche, ici, sont les degrés.
« La pente désormais s'adoucit plus aisée ».
Combien peu cette voix rend la foule empressée,
Humains nés sur la terre, oui, le ciel est pour vous,
Eh, qui vous fait fléchir, même au vent le plus doux?
Il nous guide à l'endroit où s'ouvrait un passage;
Là, du bout de son aile il me frappe au visage,
Puis il me garantit sure célérité.
Tel pour monter à droite au sommet écarté,
Ou la maison de Dieu se présente au fidèle
Dominant Rubaconte et la cité modèle,
On a rompu du mont l'escarpement scabreux,
Par degrés et degrés, oeuvre des tems heureux,
Où l'on ne faussait point l'écrit ni la mesure;

*Così s'allenta la ripa, che cade*
*Quivi ben ratta dall'altro girone:*
*Ma quinci, e quindi l'alta pietra rade.*
*Noi volgend'ivi le nostre persone,*
Beati pauperes spiritu, *voci*
*Cantaron sì, che nol diria sermone.*
*Ahi quanto son diverse quelle foci*
*Dall'Infernali! che quivi per canti*
*S'entra, e laggiù per lamenti feroci.*
*Già montavam su per li scaglion santi,*
*Ed esser mi parea troppo più lieve,*
*Che per lo pian non mi parea davanti:*
*Ond'io: Maestro, di', qual cosa greve*
*Levata s'è da me, che nulla quasi*
*Per me fatica andando si riceve?*
*Rispose: Quando i P, che son rimasi*
*Ancor nel volto tuo presso che stinti,*
*Saranno, come l'un, del tutto rasi,*
*Fien li tuo' piè dal buon voler sì vinti,*
*Che non pur non fatica sentiranno,*
*Ma fia diletto loro esser su pinti.*
*Allor fec'io come color, che vanno*
*Con cosa in capo, non da lor saputa,*
*Se non che i cenni altrui sospicciar fanno:*
*Perchè la mano ad accertar s'aiuta,*
*E cerca, e truova, e quell'uficio adempie*
*Che non si può fornir per la veduta:*
*E con le dita della destra scempie*
*Trovai pur sei le lettere, che 'ncise*
*Quel dalle chiavi a me sovra le tempie:*
*A che guardando il mio duca sorrise.*

---

Tel ainsi se brisait dans la sombre anfracture
Le sentier qui d'en haut droit se précipitait,
Et dont un double flanc en parapet montait.
Nous portons là nos pas où plus d'un choeur s'écrie:
« *Beati pauperes spiritu* », mélodie
Que nulle humaine voix ne saurait enfanter.
Des gouffres de ces lieux, hélas, quel contraster
Aux gouffres infernaux! ici, c'est l'allegresse
Dès le seuil, et là-bas, la féroce détresse.
Déjà du palier saint la rude aspérité
Cède, et je sens en moi bien plus d'agilité
Que quand nos pas pesants jadis foulaient la plaine.
« Maître » lui dis-je alors, « de quelle lourde gène
Ne me trouvé-je pas tout d'un coup allégé?
Je vais, sans me sentir de moi-même chargé ».
« Quand les P. » m'a-t-il dit, presque épuisés de vie
Stygmatisant encor ta physionomie
Seront, comme l'un d'eux, en plein oblitérés,
Tes pieds s'animeront d'un tel feu pénétrés,
Que bien loin de sentir nos fatigues mortelles
Ils voudront de plaisir s'élancer de leurs ailes ».
Alors j'imitai ceux qui négligemment vont,
Oublieux du fardeau qui pèse sur leur front,
Si le geste d'autrui ne fait qu'on le soupçonne.
La main, pour s'en convaincre, erre, hésite, tatonne,
Elle cherche, elle trouve, et remplit un devoir
Impossible à notre oeil qui n'est apte qu'à voir.
Lors espaçant les doigts de ma droite que j'ouvre,
De sept lettres ma main six encore en découvre,
Que le gardien des clefs sur mon front inscrivit:
Mon guide à cet aspect mystiquement sourit.

---

# PARADISO

## CANTO PRIMO.

*La gloria di Colui, che tutto muove,*
*Per l'universo penetra, e risplende*
*In una parte più, e meno altrove.*
*Nel ciel, che più della sua luce prende,*
*Fu' io, e vidi cose, che ridire*
*Nè sa, nè può qual di lassù discende;*
*Perchè, appressando sè al suo disire,*
*Nostro intelletto si profonda tanto,*
*Che retro la memoria non può ire.*
*Veramente quant' io del regno santo*
*Nella mia mente potei far tesoro,*
*Sarà ora materia del mio canto.*
*O buono Apollo, all'ultimo lavoro*
*Fammi del tuo valor sì fatto vaso,*
*Come dimandi a dar l'amato alloro.*
*Insino a qui l'un giogo di Parnaso*
*Assai mi fu; ma or con amendue*
*M'è uopo entrar nell'aringo rimaso.*

# PARADIS

## CHANT PREMIER.

a gloire de ce Dieu par qui tout sent, grandit,
Se meut, dans l'univers pénètre, resplendit,
Mais d'une et d'autre part ou plus ou moins intense.
Dans ce ciel où son feu s'y réfléchit immense,
J'ai pénétré, j'ai vu, mais des prodiges tels
Que nul ne sait, ne peut les redire aux mortels,
Soit-il venu d'en haut; car notre intelligence
Montant à Dieu se perd si loin dans son essence,
Que l'âme ne peut plus redescendre au passé.
Tout l'or que j'ai moi-même en moi-même amassé
Du royaume des cieux, de ses saintes merveilles,
Deviendra le sujet de mes nouvelles veilles.
A mon dernier tribut, bienfaisant Apollon,
Consacre en moi ton temple et grand comme le don
Du laurier désiré que j'attends de ta grâce.
Jusqu'ici la vertu d'un sommet du Parnasse
Suffisait à mes chants, je ne puis désormais
Marcher sans tous les Dieux, hôtes des deux sommets.

*Entra nel petto mio, e spira tue,*
*Sì come quando Marsia traesti*
*Della vagina delle membra sue.*
*O divina virtù, sì mi ti presti*
*Tanto, che l'ombra del beato regno*
*Segnata nel mio capo io manifesti.*
*Venir vedrámi al tuo diletto legno,*
*E coronarmi allor di quelle foglie,*
*Che la materia e tu mi farai degno.*
*Sì rade volte, Padre, se ne coglie,*
*Per trionfare o Cesare o Poeta,*
*(Colpa e vergogna dell'umane voglie)*
*Che partorir letizia in su la lieta*
*Delfica Deità dovria la fronda*
*Peneia, quando alcun di sè asseta.*
*Poca favilla gran fiamma seconda:*
*Forse diretro a me con miglior voci*
*Si pregherà, perchè Cirra risponda.*
*Surge a'mortali per diverse foci*
*La lucerna del mondo: ma da quella,*
*Che quattro cerchi giugne con tre croci,*
*Con miglior corso, e con migliore stella*
*Esce congiunta, e la mondana cera*
*Più a suo modo tempera e suggella.*
*Fatto avea di là mane, e di qua sera*
*Tal foce quasi, e tutto era là bianca*
*Quello emisperio, e l'altra parte nera,*
*Quando Beatrice in sul sinistro fianco*
*Vidi rivolta, e riguardar nel Sole:*
*Aquila sì non gli s'affisse unquanco.*
*E sì come secondo raggio suole*
*Uscir del primo, e risalire insuso,*
*Pur come peregrin, che tornar vuole,*
*Così dell'atto suo, per gli occhi infuso*
*Nell'immagine mia, il mio si fece,*
*E fissi gli occhi al Sole oltre a nostr'uso.*

Pénètre dans mon âme et souffles-y ta vie.
Sois moi tel que tu fus autrefois à Marsie
De l'étui de son corps quand tu ravis ses os.
Grand Dieu, de tes regards animant mes travaux,
Si ta bonté permet à ton humble poète
Que ton ciel, que je sais, dans mes vers se reflète,
A ton arbuste aimé, je viendrai sous tes yeux,
Y couronner mon front du laurier précieux,
Que m'aura mérité mon sujet, ton suffrage.
Ó père, on vient si peu détacher ton feuillage
Au poète, au Cesar triomphe décrété
(Honte et faute imputable à notre volonté),
Que le laurier ému des rives du Pénée
Joyeux devrait frémir sur ta tête sacrée,
Quand il nait un mortel que la soif en séduit,
Dans la faible étincelle un embrasement luit.
Peut-être sur mes pas une voix plus habile
T'invoquant, ô Cirrha, te trouvera docile!
Il se montre aux humains par différens percés
L'oeil du jour, mais du point où sont entrelacés
Quatre cercles divers où trois croix ont naissance,
S'il en rayonne, il monte, étoile d'espérance,
Et le globe argilleux de son feu pénétré
S'empreinte, se retrempe, et s'anime à son gré.
Le soleil d'un tel point saisissant sa carrière,
Faisait naître le jour et mourir la lumière.
De là tout était blanc, d'ici tout brunissait,
A gauche Béatrix sur son flanc s'appuyait
Je la vis, au soleil s'attachait sa paupière;
L'aigle le soutient moins du sommet de son aire.
Tel qu'un second rayon d'un premier émané
Remonte vers celui d'où son éclat est né,
Semblable au pélérin rebroussant son voyage,
Telle son attitude en moi s'ouvre un passage,
Pénètre par mes sens, et mes sens raffermis
Soutinrent le soleil plus qu'il ne l'est permis.

*Molto è licito là, che qui non lece*
*Alle nostre virtù, mercè del loco*
*Fatto per proprio dell'umana spece.*
*Io nol soffersi molto, nè sì poco,*
*Ch'io nol vedessi sfavillar dintorno,*
*Qual ferro, che bollente esce dal fuoco.*
*E di subito parve giorno a giorno*
*Essere aggiunto, come Quei che puote,*
*Avesse 'l Ciel d'un altro sole adorno.*
*Beatrice tutta nell'eterne ruote*
*Fissa con gli occhi stava, ed io in lei*
*Le luci fisse, di lassù remote,*
*Nel suo aspetto tal dentro mi fei,*
*Qual si fe' Glauco nel gustar dell'erba,*
*Che 'l fe' consorto in mar degli altri Dei.*
*Trasumanar significar* per verba
*Non si poria: però l'esemplo basti*
*A cui esperienza grazia serba.*
*S'io era sol di me quel che creasti*
*Novellamente, Amor che 'l Ciel governi,*
*Tu 'l sai, che col tuo lume mi levasti.*
*Quando la ruota, che tu sempiterni*
*Desiderato, a sè mi fece atteso*
*Con l'armonia che temperi e discerni,*
*Parvemi tanto allor del Cielo acceso*
*Dalla fiamma del Sol, che pioggia o fiume*
*Lago non fece mai tanto disteso.*
*La novità del suono, e 'l grande lume*
*Di lor cagion m'accesero un disio*
*Mai non sentito di cotanto acume.*
*Ond'ella, che vedea me sì com'io,*
*Ad acquetarmi l'animo commosso,*
*Pria ch'io a dimandar, la bocca aprio:*
*E cominciò: Tu stesso ti fai grosso*
*Col falso immaginar, sì che non vedi*
*Ciò che vedresti, se l'avessi scosso.*

Du possible la haut, rien ici n'est licite
A nous faibles mortels, car ce céleste site
Devait être aux humains un sejour exclusif.
Je ne fus, ni long-tems, ni très peu si passif,
Sans en voir le contour scintiller rouge-braise,
Pareil au fer ardent sorti de la fournaise.
Soudain un jour au jour sembla sur-ajouté,
Comme si cette main qui put l'immensité,
Eût d'un second soleil décoré l'empyrée.
Sur les globes errants Béatrix concentrée,
Y fixait ses regards, moi, sur elle, les miens,
Les rappelant d'en haut pour lire par les siens.
A son aspect, en moi, je devins identique
A Glaucus quand il but de cette herbe magique
Qui le révéla Dieu concitoyen des flots.
Le *se transhumaner*, l'expliquer par des mots
N'est pas aisé, ceux-là s'en tiendront à la chose,
Eux à qui Dieu promet cette métamorphose.
Etais-je tel alors que quand j'étais récent?
Amour, du ciel des cieux régulateur puissant,
Tu le sais, toi qui m'as guidé de ta lumière.
Quand j'entendis vibrer cette eternelle sphère,
Qu'une eternelle ardeur à toi brûle d'unir,
Ces accords que tu sais modérer, soutenir,
Toute une immensité m'apparut inondée
Des clartés du soleil, fleuve ou celeste ondée
Jamais ne fit un lac à bords plus spacieux.
Ces accents inouis, le grand éclat des cieux,
Leurs causes, en mon âme ont fait un desir naître,
Tel qu'un plus vif jamais ne stimula mon être.
Béatrix qui lisait en moi, non moins que moi,
Attentive à calmer mon coeur et mon émoi,
A prévenu mes voeux et m'a dit ces paroles:
« Ton âme se repait d'illusions frivoles,
Et telles que tes sens éblouis, enchainés
Verraient tout autrement s'ils n'étaient dominés.

*Tu non se' in terra, sì come tu credi:*
*Ma folgore, fuggendo 'l proprio sito,*
*Non corse come tu, ch'ad esso riedi.*
*S'i' fui del primo dubbio disvestito,*
*Per le sorrise parolette brevi,*
*Dentro ad un nuovo più fui irretito;*
*E dissi: Già contento requievi*
*Di grande ammirazion: ma ora ammiro*
*Com'io trascenda questi corpi lievi.*
*Ond'ella, appresso d'un pio sospiro,*
*Gli occhi drizzò ver me con quel sembiante,*
*Che madre fa sopra figliuol deliro:*
*E cominciò: le cose tutte quante*
*Hann'ordine tra loro; e questo è forma,*
*Che l'universo a Dio fa simigliante.*
*Qui veggion l'alte creature l'orma*
*Dell'eterno valore, il quale è fine,*
*Al quale è fatta la toccata norma.*
*Nell'ordine, ch'io dico, sono accline*
*Tutte nature per diverse sorti,*
*Più al principio loro, e men vicine:*
*Onde si muovono a diversi porti*
*Per lo gran mar dell'essere, e ciascuna*
*Con istinto a lei dato che la porti.*
*Questi ne porta il fuoco inver la Luna;*
*Questi ne' cuor mortali è promotore;*
*Questi la terra in sè stringe e aduna.*
*Nè pur le creature, che son fuore*
*D'intelligenzia, quest'arco saetta,*
*Ma quelle, c'hanno intelletto ed amore.*
*La providenzia, che cotanto assetta,*
*Del suo lume fa 'l Ciel sempre quïeto,*
*Nel qual si volge quel c'ha maggior fretta:*
*Ed ora lì, com'a sito decreto,*
*Cen porta la virtù di quella corda,*
*Che ciò che scocca drizza in segno lieto.*

Quand tu t'y crois encor, tu n'es plus sur la terre.
Nul éclair s'échappant du foyer du tonnerre
N'a volé comme toi qui reviens à ton seuil ».
Quand sa voix réunie au doux feu de son oeil
Eut dévêtu mon coeur du premier de mes doutes,
Je me vis entravé dans de nouvelles routes.
« Oui, j'ai, dis-je assoupi mon grand étonnement;
Mais, d'où vient que mon vol m'emporte en ce moment
A travers tous ces corps si légers? Qu'est-ce à dire? »
Béatrix se recueille et pieuse soupire,
Lève vers moi les yeux, tel le dard pénétrant
Du rayon maternel sur un fils délirant,
Puis répond: « Tout, mais tout à sa règle constante,
A son ordre, et cet ordre est la forme éloquente
Par qui tout l'univers rend la divinité.
Aux sublimes esprits l'ordre a manifesté
Le sceau de l'eternel principe, fin finale
Où tend la loi qu'ici ma muse te signale.
Dans l'ordre précité tout être est entrainé
Diversement au but qui lui vient destiné,
Et distant plus ou moins de son natal rivage.
Puis dans des ports divers le pousse son flottage
Sur le vaste océan de l'existence, et va
Chacun où son instinct natif l'emportera.
Cet instinct vers la lune élève en haut la flamme,
Cet instinct meut en nous l'activité de l'âme,
Du globe il réunit les atômes entre eux.
Non seulement les corps bruts, inertes, oiseux,
Mais encore tout être et qui sent et qui pense
Subit, ressent les traits de sa vaste influence.
La main qui fonde tout sur son vrai fondement
De son éclat toujours mollit ce firmament,
Où roule impétueux un ciel insaisissable.
C'est là que nous tendons, asile irrévocable
Où nous lance cet arc sagement ajusté,
Qui darde son objet à la félicité.

*Ver' è che come forma non s'accorda*
*Molte fiate alla 'ntenzion dell'arte,*
*Perch' a risponder la materia è sorda;*
*Così da questo corso si diparte*
*Talor la creatura, c'ha podere*
*Di piegar, così pinta, in altra parte,*
*E sì come veder si può cadere*
*Fuoco di nube, se l'impeto primo*
*A terra è torto da falso piacere:*
*Non dèi più ammirar, se bene stimo,*
*Lo tuo salir, se non come d'un rivo,*
*Se d'alto monte scende giuso ad imo.*
*Maraviglia sarebbe in te se privo*
*D'impedimento giù ti fossi assiso,*
*Com'a terra quieto fuoco vivo.*
*Quinci rivolse in vêr lo Cielo il viso.*

Comme on voit que la forme inhabile résiste
Et peu souvent se plie aux vouloirs de l'artiste,
Car la matière est sourde à déployer sa voix;
Ainsi de son vrai cours se detourne parfois,
L'être qui sent en lui l'innée indépendance
Qui peut le dévier du but de sa tendance,
Si son premier élan brisé, lui fait saisir
La voie où l'alléchait l'attrait d'un faux plaisir.
Tel on peut voir le feu vers la terre descendre.
Monter n'a rien en soi, si je sais le comprendre,
Qui te doive étonner, pas plus que le torrent
Qui du sommet d'un mont tombe et s'en va courant.
Ton existence, en toi, serait un grand miracle,
Si tu tendais en-bas désentravé d'obstacle.
Tel le feu scintillant sur la terre arrêté ».
A ces mots, vers le ciel son oeil s'est reporté.

## CANTO SECONDO.

*O Voi, che siete in picciolètta barca,*
*Desiderosi d'ascoltar, seguiti*
*Dietro al mio legno, che cantando varca,*
*Tornate a riveder li vostri liti:*
*Non vi mettete in pelago, che forse*
*Perdendo me, rimarreste smarriti.*
*L'acqua, ch'io prendo, giammai non si corse:*
*Minerva spira, e conducemi Apollo,*
*E nove muse mi dimostran l'Orse.*
*Voi altri pochi, che drizzaste 'l collo*
*Per tempo al pan degli Angeli, del quale*
*Vivesi qui, ma non sen' vien satollo,*
*Metter potete ben per l'alto sale*
*Vostro navigio, servando mio solco*
*Dinanzi all'acqua che ritorna eguale.*
*Que' gloriosi, che passaro a Colco,*
*Non s'ammiraron, come voi farete,*
*Quando Jason vider fatto bifolco.*
*La concreata e perpetua sete*
*Del deiforme regno cen' portava*
*Veloci quasi, come 'l Ciel vedete.*
*Beatrice in suso, ed io in lei guardava;*
*E forse in tanto, in quanto un quadrel posa,*
*E vola, e dalla noce si dischiava,*
*Giunto mi vidi, ove mirabil cosa*
*Mi torse 'l viso a sè; e però quella,*
*Cui non potea mi' ovra essere ascosa,*
*Vôlta ver me sì lieta, come bella:*
*Drizza la mente in Dio grata, mi disse,*
*Che n'ha congiunti con la prima stella.*
*Pareva a me, che nube ne coprisse*
*Lucida, spessa, solida e pulita,*
*Quasi adamante che lo Sol ferisse.*

## CHANT SECOND.

sur un frêle esquif mollement balancés,
Disciples studieux à mes chants empressés,
Vous qu'emporte ma nef, qui joyeuse, cadence,
Allez, rentrez au port où vieillit votre enfance,
Demeurez, car peut-être en ne me voyant plus,
Sans moi vous vogueriez égarés, éperdus.
Nul ne sonda jamais cette mer ou je flotte,
Minerve est mon zéphyre, Apollon mon pilote,
Et le pôle me luit sous le doigt des neuf soeurs.
Vous, reçus de bonne heure en l'élite des choeurs,
Admis au pain du ciel, germe, ici-bas, de vie,
D'autant plus désiré que plus on s'y convie,
Tentez la haute mer, oubliez l'aquilon,
Mais que votre navire y glisse en mon sillon,
Devant l'onde qui s'ouvre et refait sa surface.
Ces guerriers, qu'à Colchos, appela leur audace
Voyant Jason semer, s'ébahirent émus:
Les cieux qui vont s'ouvrir vous raviront bien plus.
La soif de voir un monde où Dieu mit son image,
Soif sans fin, nous hâtait en ce divin voyage,
Rapides, tel le ciel visible à nos esprits.
Béatrix dans les cieux lisait, moi Béatrix;
Et, plus prompt que le trait qui part de l'arbalète
Fuit et frappe le but où son élan s'arrête,
Soudain je me surprends, investi dans des cieux,
Où mes sens sont émus d'effets prodigieux.
Puis celle qui savait mon angoisse mortelle
Vers moi se tourne, et dit riante autant que belle:
« Elève à Dieu ton coeur, reconnais ses bontés,
« A l'étoile première elles nous ont montés ».
Nous paraissions voilés d'une nue ambiante
Diaphane, compacte, unie, et scintillante:
Tel frappé du soleil luirait un diamant.

*Per entro sè l'eterna margherita*
*Ne ricevette, com'acqua recepe*
*Raggio di luce, permanendo unita.*
*S'io era corpo, e qui non si concepe,*
*Com'una dimensione altra patìo,*
*Ch'esser convien se corpo in corpo repe,*
*Accender ne dovria più il disio*
*Di veder quella essenzia, in che si vede,*
*Come nostra natura e Dio s'unio.*
*Lì si vedrà ciò che tenem per fede*
*Non dimostrato; ma fia per sè noto,*
*A guisa del ver primo, che l'uom crede.*
*Io risposi: Madonna, sì devoto,*
*Quant'esser posso più, ringrazio lui,*
*Lo qual dal mortal mondo m'ha rimoto.*
*Ma ditemi, che son li segni bui*
*Di questo corpo, che laggiuso in terra*
*Fan di Cain favoleggiare altrui?*
*Ella sorrise alquanto; e poi: S'egli erra*
*L'opinion, mi disse, de'mortali,*
*Dove chiave di senso non disserra,*
*Certo non ti dovrien punger li strali*
*D'ammirazione omai: poi dietro a'sensi*
*Vedi, che la ragione ha corte l'ali.*
*Ma dimmi quel che tu da te ne pensi.*
*Ed io: Ciò che n'appar quassù diverso,*
*Credo che'l fanno i corpi rari e densi.*
*Ed ella: Certo assai vedrai sommerso*
*Nel falso il creder tuo, se bene ascolti*
*L'argomentar, ch'io gli farò avverso.*

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le joyau nous reçut dans son vieil élément,
Comme en l'onde se glisse un rayon de lumière
Sans diviser le flot qui forme sa matière.
Si j'étais corps, si nul, quoique profond penseur,
Ne conçoit un atôme inscrit dans la grandeur,
Effet des corps si l'un en l'autre s'insinue;
L'ardeur devrait en nous brûler plus continue,
D'admirer cette essence en sa complexion
Du mortel et du Dieu sublime fusion.
En elle, on y lira de la foi, le symbole
Non démontré, mais cru, mais tenu sur parole,
Ainsi qu'on croit au vrai d'un principe premier.
Donna, lui dis-je, à Dieu mon coeur est tout entier,
Plus il ne le pourrait, grâce à l'être invisible
Qui m'a sorti vivant d'un monde corruptible.
« Mais, dites-moi, que sont ces signes embrunis,
Qui, dans ce corps épars, font les divers esprits
Deviser sur Caïn au terrestre hémisphère? »
Béatrix me sourit, et puis d'une voix claire
Elle a dit: « Les humains raisonnent, impuissants,
Sur les objets douteux que n'ouvrent point les sens.
Tu devrais rester froid aux poignantes piqûres
Que te feront les dards des merveilles futures.
Puis sur les pas des sens la raison vole bas.
Mais toi, dis, qu'en sais tu? ne t'égares tu pas?
– Ces teintes que l'on voit diverses en nuances
Je les crois un effet des corps rares et denses.
– Non, de ton sentiment j'abymerai l'erreur,
Si tu veux écouter de ton contradicteur
Les raisons qu'elle oppose à toi, son adversaire ».

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

---

## CANTO SESTO.

*Posciachè Costantin l'aquila volse*
*Contra 'l corso del Ciel, che la seguìo,*
*Dietro l'antico, che Lavina tolse;*
*Cento e cent'anni e più l'uccel di Dio*
*Nello stremo d'Europa si ritenne*
*Vicino a'monti, de'quai prima uscìo;*
*E sotto l'ombra delle sacre penne,*
*Governò 'l mondo lì, di mano in mano,*
*E sì cangiando, in su la mia pervenne.*
*Cesare fui, e son Giustiniano,*
*Che per voler del primo amor, ch'io sento,*
*D'entro alle leggi trassi il troppo e 'l vano:*
*E prima ch'io all'opra fossi attento,*
*Una natura in Cristo esser, non piue,*
*Credeva, e di tal fede era contento.*
*Ma il benedetto Agabito, che fue*
*Sommo Pastore, alla fede sincera*
*Mi dirizzò con le parole sue.*
*Io gli credetti, e ciò che suo dir era,*
*Veggio ora chiaro, sì come tu vedi*
*Ogni contraddizione e falsa e vera.*
*Tosto che con la Chiesa mossi i piedi,*
*A Dio, per grazia piacque di spirarmi*
*L'alto lavoro, e tutto in lui mi diedi.*
*E al mio Bellisar commendai l'armi,*
*Cui la destra del Ciel fu sì congiunta,*
*Che segno fu, ch'io dovessi posarmi.*
*Or qui alla quistion prima s'appunta*
*La mia risposta, ma la condizione*
*Mi stringe a seguitare alcuna giunta;*
*Perchè tu veggi con quanta ragione*
*Si move contra il sacrosanto segno,*
*E chi 'l s'appropria, e chi a lui s'oppone.*

## CHANT SIXIÈME.

Quand le grand Constantin, contre le cours des cieux
Fit rebrousser cet aigle au vol audacieux
Qu'entraina sur ses pas l'époux de Lavinie,
Sur le seuil de l'Europe, aux portes de l'Asie,
Cent ans, et puis cent ans et même plus encor
L'aigle de l'Eternel suspendit son essor
Près des monts d'où jadis il partit de son aire:
Là, sous l'abri sacré d'une aile tutélaire,
Il régit l'univers, de main en main transmis,
Jusqu'au jour où le sort à mon bras l'eut commis.
Je fus César, ici tu vois en ta présence
Justinien. Plein du Dieu dont j'eus l'intelligence
Je bannis de nos loix l'inutile ou l'excès.
Avant de préluder à mes premiers essais
Je ne donnais au Christ qu'une seule nature;
Cette foi me semblait et suffisante et pure,
Mais ce fut Agapet qui souverain pasteur
Vers une foi sincère achemina mon coeur.
Je le crus, et vois vrai que je le devais croire,
Aussi vrai que tu vois que la contradictoire
Emporte en soi toujours erreur et vérité.
Sujet nouveau de Rome, alors dans sa bonté,
Dieu daigna m'inspirer mon noble et grand ouvrage.
Attentif à nos loix j'en formai l'assemblage;
Bélisaire, à l'armée en mon nom commanda,
D'un appui généreux le ciel le seconda,
Et son bras redouté soutenant ma puissance,
Je respirai la paix. Je crois avoir, je pense,
Répondu, satisfait, à ton pressant désir,
Mais je dois, en l'état, plus avant t'éclaircir,
Je poursuis: tu verras quelle étrange folie
Agite autour de l'aigle, au sein de l'Italie,
Tel et tel qui l'usurpe ou s'en fait l'oppresseur.

*Vedi quanta virtù l'ha fatto degno*
*Di reverenza, e cominciò dall'ora,*
*Che Pallante morì per dargli regno.*
*Tu sai ch'e' fece in Alba sua dimora*
*Per trecent'anni, ed oltre infino al fine,*
*Che i tre a tre pugnar per lui ancora.*
*Sai quel che fe' dal mal delle Sabine*
*Al dolor di Lucrezia in sette regi,*
*Vincendo 'ntorno le genti vicine.*
*Sai quel che fe', portato dagli egregi*
*Romani incontro a Brenno, incontro a Pirro,*
*Incontro agli altri principi e collegi:*
*Onde Torquato, e Quintio, che dal cirro*
*Negletto fu nomato, e Deci, e Fabi*
*Ebber la fama, che volentier mirro.*
*Esso atterrò l'orgoglio degli Arábi,*
*Che diretro ad Annibale passaro*
*L'alpestre rocce, Po, di che tu labi.*
*Sott'esso giovanetti trionfaro*
*Scipione e Pompeo, ed a quel colle,*
*Sotto 'l qual tu nascesti, parve amaro.*
*Poi presso al tempo, che tutto 'l Ciel volle*
*Ridur lo mondo, a suo modo, sereno,*
*Cesare, per voler di Roma il tolle:*
*E quel, che fe' da Varo insino al Reno,*
*Isara vide ed Era, e vide Senna,*
*Ed ogni valle, onde 'l Rodano è pieno.*
*Quel, che fe' poi ch'egli uscì di Ravenna,*
*E saltò 'l Rubicon, fu di tal volo,*
*Che nol seguiteria lingua nè penna.*
*In ver la Spagna rivolse lo stuolo:*
*Poi ver Durazzo, e Farsaglia percosse*
*Sì, ch'al Nil caldo si sentì del duolo:*
*Antandro e Simoenta, onde si mosse,*
*Rivide, e là, dov'Ettore si cuba,*
*E mal per Tolommeo poi si riscosse.*

Apprends de quels héros a surgi sa grandeur,
Ce respect, cet effroi qu'en tous lieux il inspire.
Pallante par sa mort en a fondé l'empire,
Il a daté de lui; dans Albe, tu le sais,
Il arrêta son vol: trois cents ans de succès,
Et plus jusqu'à ce jour d'éclatante mémoire
Où deux triples guerriers s'en disputent la gloire.
Les Sabines, Lucrèce, et ce concours d'exploits,
Quand Rome subjuguait cent états par sept rois,
Tu les connais encor. Etendart redoutable
A Brennus, à Pyrrhus il résiste indomptable,
Il résiste à des rois par des rois défendus.
Dès lors brilla Torquate, après lui Quintius,
Les Dèces fraternels, trois cents Fabiens encore,
Grands noms, qu'avec fierté je réveille, et j'honore.
Il terrassa l'Afrique et son chef orgueilleux
Dont l'audace s'ouvrit ces rochers sourcilleux,
Ces Alpes, d'où ton onde ô noble Pô s'élance.
Il a vu triompher dès leur adolescence
Scipion et Pompée, et puis il attrista
Ce mont où sous ses bois ton berceau s'abrita.
Quand des cieux conjurés la sagesse profonde
Sur soi-même voulut harmonier le monde,
Jules arbora l'aigle à la voix des Romains.
Que de succès du Var au Tibre des Germains.
Ils les ont vus l'Ysère et la Seine et la Saône
Et ces vals dont les eaux courent enfler le Rhône.
Quels Lauriers, quel essor! Ravenne déserté,
Le Rubicon franchi: son vol précipité,
Lasserait à le suivre et la voix et le style.
Ses bataillons ont vu l'Iberique presqu'île,
Puis Durazzo; ses coups, Pharsale les sentit,
Et tels, que jusqu'au Nil le deuil en retentit
Antandre et Simoïs dont il déserta l'aire;
Et toi, du grand Hector, ô couche funéraire
Il vous revit. Il part, le Nil s'humilia.

*Da onde venne folgorando a Giuba:*
*Poi si rivolse nel vostro Occidente,*
*Dove sentia la Pompeiana tuba.*
*Di quel, che fe' col baiulo seguente,*
*Bruto con Cassio nello 'nferno latra,*
*E Modona e Perugia fu dolente.*
*Piangene ancor la trista Cleopatra,*
*Che, fuggendogli innanzi, dal colubro*
*La morte prese subitana ed atra.*
*Con costui corse insino al lito rubro;*
*Con costui pose 'l mondo in tanta pace,*
*Che fu serrato a Giano il suo delubro.*
*Ma ciò, che 'l segno, che parlar mi face,*
*Fatto avea prima, e poi era fatturo,*
*Per lo regno mortal, ch'a lui soggiace,*
*Diventa in apparenza poco e scuro,*
*Se in mano al terzo Cesare si mira*
*Con occhio chiaro, e con affetto puro.*
*Con la viva giustizia, che mi spira,*
*Gli concedette, in mano a quel ch'io dico,*
*Gloria di fan vendetta alla sua ira.*
*Or qui t'ammira in ciò ch'io ti replico:*
*Poscia con Tito a far vendetta corse*
*Della vendetta del peccato antico.*
*E quando 'l dente Longobardo morse*
*La Santa Chiesa, sotto alle sue ali*
*Carlo Magno, vincendo, la soccorse.*
*Omai puoi giudicar di que' cotali,*
*Ch'io accusai di sopra, e de' lor falli,*
*Che son cagion di tutti i vostri mali.*
*L'uno al pubblico segno i gigli gialli*
*Oppone, e l'altro appropria quello a parte,*
*Sì ch'è forte a veder qual più si falli.*
*Faccian gli Ghibellin, faccian lor arte*
*Sott'altro segno: che mal segue quello*
*Sempre, chi la giustizia e lui diparte:*

Etincelant éclair, il court frapper Juba.
Puis dans votre occident la trompette ameutante
Appelant ses rivaux, il court, il s'y présente.
Ce qu'il fit quand Octave en saluait les airs,
Brutus et Cassius le frondent aux enfers;
Et Modène et Pérouse en ont senti l'atteinte,
Et Cléopatre encor en prolonge sa plainte.
Devant l'aigle elle a fui, son coeur arme son bras
Et ravit à l'aspic un horrible trépas.
Auguste l'entraina jusqu'au golfe arabique.
Dans ses mains, sur le monde, il plana pacifique,
Et Janus désormais cessa d'être fêté.
Mais ce que l'étendart dont j'ai tant disserté
Avait ou fait d'abord, ou ce qu'il devait faire
Possesseur absolu du terrestre hémisphère,
N'apparait qu'un clinquant et vil et sans couleur,
Si l'on sait dans les mains du troisième empereur
L'estimer sainement et de l'oeil et de l'âme,
Car la justice en moi qui vit et qui m'enflamme
Confiait au César qui frappait par ses coups
La gloire de venger le céleste courroux.
Vois, pèse ici les faits que deux fois je t'avance.
Plus tard, avec Titus, il poursuit la vengeance
Du forfait qui vengea l'homme déchu jadis;
Et quand, ô fier Lombard de tes dents tu mordis
Rome la sainte, alors sous son aile tremblante
Charlemagne en soutint la grandeur chancelante.
Connais donc les partis, je te les ai cités,
Juges-en les fauteurs, et ces indignités,
Germes en votre état de sa misère extrême.
L'un heurte de ses lys l'aigle public emblème,
Cet autre en fait son bien, dira-t-on aisément,
Quel s'est moins fourvoyé dans son aveuglement?
Laissons les gibelins sous leur libre bannière
S'agiter: on sert l'aigle en soldat mercenaire
Quand la justice et l'aigle ont domicile à part.

*E non l'abbatta esto Carlo novello*
*Co' Guelfi suoi, ma tema degli artigli.*
*Ch'a più alto leon trasser lo vello.*
*Molte fiate già pianser li figli*
*Per la colpa del padre: e non si creda*
*Che Dio trasmuti l'armi, per suoi gigli.*
*Questa picciola stella si correda*
*De' buoni spirti, che son stati attivi,*
*Perchè onore e fama gli succeda:*
*E quando li desiri poggian quivi*
*Sì disviando, pur convien che i raggi*
*Del vero amore in su poggin men vivi.*
*Ma nel commensurar de' nostri gaggi*
*Col merto, è parte di nostra letizia,*
*Perchè non li vedem minor, nè maggi.*
*Quinci addolcisce la viva giustizia*
*In noi l'affetto sì, che non si puote*
*Torcer giammai ad alcuna nequizia.*
*Diverse voci fanno dolci note:*
*Così diversi scanni in nostra vita*
*Rendon dolce armonia tra queste ruote.*
*E dentro alla presente margherita*
*Luce la luce di Roméo, di cui*
*Fu l'opra grande e bella mal gradita.*
*Ma i Provenzali, che fer contra lui,*
*Non hanno riso: e però mal cammina,*
*Qual si fa danno del ben fare altrui.*
*Quattro figlie ebbe, e ciascuna reina,*
*Ramondo Berlinghieri, e ciò gli fece*
*Roméo persona umíle e peregrina:*
*E poi il mosser le parole biece*
*A dimandar ragione a questo giusto,*
*Che gli assegnò sette e cinque per diece.*
*Indi partissi povero e vetusto:*
*E se 'l mondo sapesse 'l cuor ch'egli ebbe,*
*Mendicando sua vita a frusto a frusto,*
*Assai lo loda, e più lo loderebbe.*

Tremble Charles nouveau de sapper l'etendart,
Et tes Guelfes encor, ou crains l'égratignure
Qui des plus fiers lions déchira la fourrure.
Le sort dans les enfans et du peuple et des rois
Souvent frappa le père, erreur, oui, si tu crois
Que Dieu t'échangera tes lys pour l'aigle sainte.
Cette sphère rassemble en son étroite enceinte
Des esprits tout vertu non moins qu'activité
Qui voulurent la gloire et l'immortalité.
Quand l'âme déviant de l'amour ineffable
Bute au monde, les feux de l'amour véritable
S'élèvent moins fervents jusqu'au Dieu tout parfait;
Mais dans le contre-poids du salaire et du fait,
Nous trouvons en ceci notre béatitude
Que l'un compense l'autre avec exactitude.
De là le Dieu vivant, le Dieu juste en nos coeurs
Modère de nos feux les trop vives ardeurs,
Telles que jamais l'âme au vice ne dévie.
Diversité de voix fait douce mélodie.
Divers trônes ainsi dans le cercle des cieux
Parmi cent tourbillons roulent harmonieux.
Dans le centre éclatant de cette vive sphère,
Romée y resplendit: son oeuvre sur la terre
Fut d'un homme de bien méconnu, rebuté;
Le provençal sur lui follement ameuté
Se repentit bientôt: on est près du naufrage
Quand du bien qu'on reçoit on s'en fait un outrage.
Raimond pour descendance avait quatre beautés,
L'hymen les vit unir à quatre royautés.
Modeste aventurier Romée en eut la gloire:
Puis Raimond, trop facile à croire, à ne pas croire,
Des débours de l'état revendique l'acquis
A lui qui lui comptait et sept et cinq pour dix.
Il part, pauvre, dedain, rebut de la nature;
Et si l'on sentait bien quel grand coeur, sous la bure,
Mendia les débris du pain qu'il soupirait,
On l'aime, et, cent fois plus encore, on l'aimerait ».

## CANTO TRIGESIMOTERZO.

*Vergine madre, figlia del tuo Figlio,*
*Umile ed alta più che creatura,*
*Termine fisso d'eterno consiglio,*
*Tu se' colei, che l'umana natura*
*Nobilitasti sì, che il suo Fattore*
*Non si sdegnò di farsi sua fattura.*
*Nel ventre tuo si raccese l'amore,*
*Per lo cui caldo, nell'eterna pace,*
*Così è germinato questo fiore.*
*Qui se' a noi meridiana face*
*Di caritade, e giuso intra i mortali,*
*Se' di speranza fontana vivace.*
*Donna, se' tanto grande, e tanto vali,*
*Che qual vuol grazia, ed a te non ricorre,*
*Sua disianza vuol volar senz'ali.*
*La tua benignità non pur soccorre*
*A chi dimanda, ma molte fiate*
*Liberamente al dimandar precorre.*
*In te misericordia, in te pietate,*
*In te magnificenza, in te s'aduna*
*Quantunque in creatura è di bontate.*
*Or questi, che dall'infima lacuna*
*Dell'universo insin qui ha vedute*
*Le vite spiritali ad una ad una,*
*Supplica a te, per grazia di virtute,*
*Tanto che possa con gli occhi levarsi*
*Più alto, verso l'ultima salute;*
*Ed io, che mai per mio veder non arsi*
*Più ch' i' fo per lo suo, tutti i miei prieghi*
*Ti porgo, e prego, che non sieno scarsi:*
*Perchè tu ogni nube gli disleghi*
*Di sua mortalità, co' prieghi tuoi,*
*Sì che 'l sommo piacer gli si dispieghi.*

## CHANT TRENTE-TROISIÈME.

Vierge mère, Marie, o fille de ton fils,
Humble et grande au-delà de toute créature,
Immuable décret des conseils infinis,
C'est toi qui des mortels ennoblis la nature,
Et l'élevas si haut que son sublime auteur
En elle s'abaissa pour sa progéniture.
Tu nourris dans ton sein cette divine ardeur
Dont les feux, dans la paix de la voute éthérée,
Ont fait s'épanouir cette éclatante fleur.
Soleil d'amour, ici, tu brilles honorée,
Et là-bas au séjour où vit l'humanité
Tu leur es d'espérance une source sacrée.
Vierge grande, et si grande en souveraineté
Que tel voudrait sans toi jouir d'un ciel propice
Dont l'impuissant désir languirait rebuté.
Tu soutiens l'indigent, tu fais plus, protectrice,
Car mille et mille fois ta générosité
Veut qu'avant la prière un désir s'accomplisse.
En toi miséricorde, et douce piété,
En toi magnificence, en toi s'identifie
Tout ce que la nature a reçu de bonté.
Ce mortel qui venu dans la sphère infinie,
Et du plus bas lointain a vu jusqu'en ces lieux
Chaque âme seule, et seul, gracieé, ou punie,
T'implore maintenant; il brûle ambitieux
D'élever ses regards sous ta sainte influence
Au suprême salut qui règne dans les cieux.
Moi qui bien moins pour moi haletai sa présence
Que je ne fais pour lui, de ses ardents soupirs,
Je deviens l'interprète, écoute mon instance.
De ce voile mortel qui clôt les avenirs
Dégage lui les sens, obtiens par ta prière
Que l'ineffable bien abreuve ses désirs.

*Ancor ti prego, Regina, che puoi*
*Ciò che tu vuoi, che tu conservi sani,*
*Dopo tanto veder, gli affetti suoi.*
*Vinca tua guardia i movimenti umani:*
*Vedi Beatrice con quanti beati,*
*Per li miei prieghi, ti chiudon le mani.*
*Gli occhi da Dio diletti e venerati,*
*Fissi nell'orator ne dimostraro,*
*Quanto i devoti prieghi le son grati.*
*Indi all'eterno lume si drizzaro,*
*Nel qual non si de' creder, che s'invii,*
*Per creatura, l'occhio tanto chiaro;*
*Ed io ch'al fine di tutti i disii*
*M'appropinquava, sì com'io doveva,*
*L'ardor del desiderio in me finii.*
*Bernardo m'accennava, e sorrideva,*
*Perch'io guardassi in suso: ma io era*
*Già per me stesso tal, qual'ei voleva:*
*Chè la mia vista venendo sincera,*
*E più e più entrava per lo raggio*
*Dell'altra luce che da sè è vera.*
*Da quinci innanzi il mio veder fu maggio*
*Che 'l parlar nostro, ch'a tal vista cede,*
*E cede la memoria a tanto oltraggio.*
*Quale è colui, che sognando vede,*
*E dopo 'l sogno la passione impressa*
*Rimane, e l'altro alla mente non riede;*
*Cotal son io, che quasi tutta cessa*
*Mia visione, ed ancor mi distilla*
*Nel cuor lo dolce, che nacque da essa.*
*Così la neve al sol si dissigilla:*
*Così al vento nelle foglie lievi*
*Si perdea la sentenzia di Sibilla.*
*O somma luce che tanto ti lievi*
*Da'concetti mortali, alla mia mente*
*Ripresta un poco di quel che parevi;*

Vierge, une grâce encor pour supplique dernière,
Tu peux ce que tu veux, et tu le peux toujours;
Fais que sa vue, en lui laisse un amour sincère.
Sauvegarde son coeur de profanes retours:
De l'élite des saints, Béatrix entourée,
Priante, à moi se joint invoquant ton secours.
L'oeil d'une mère douce et du ciel vénérée
Posant sur l'orateur témoigna, non en vain,
Que la ferveur pieuse à tout est préférée,
Puis, elle l'éleva vers la splendeur sans fin,
Où nul, sachez le bien, nul ne saurait atteindre,
Si son humanité n'a rien de surhumain.
Au terme de mes voeux, moi qui marchais sans feindre,
Humble et respectueux, ainsi qu'il le fallait,
Je sentis mon ardeur se calmer et s'éteindre.
Bernard m'avait souri, des yeux il me parlait,
Il m'indiquait le ciel; moi, levant la paupière
Je m'étais résigné, tout comme il le voulait.
Car mon oeil, dégagé de sa vile matière
Pénétrait par degrés dans l'orbe où resplendit
L'être de vérité qui la contient entière.
Dès lors ma vision s'étend et s'agrandit,
Et telle que ma voix succombe à la redire,
Et qu'à son vaste éclat l'esprit cède interdit.
Ainsi dans le sommeil on voit en son délire,
Et du songe éclipsé dure l'illusion,
Le songe ayant passé pour ne plus se produire.
Me voilà, car en moi se tait ma vision:
Toute? Non! car encore en mon âme distille
Le miel qu'y déposa son émanation.
Telle la neige fond sous un soleil nubile,
Tel sur la feuille inscrit et vain jouet des vents,
Se perdait dans les airs l'arrêt de la Sibylle.
Éternelle clarté qui domines nos sens,
Et nos pensers, ravive en mon intelligence
Un rayon de ces feux qui font tes élémens.

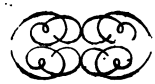
*E fa la lingua mia tanto possente,*
*Ch'una favilla sol della tua gloria*
*Possa lasciare alla futura gente;*
*Chè, per tornare alquanto a mia memoria,*
*E per sonare un poco in questi versi,*
*Più si conceperà di tua vittoria.*
*Io credo, per l'acume ch'io soffersi*
*Del vivo raggio, ch'io sarei smarrito,*
*Se gli occhi miei da lui fossero aversi.*
*E mi ricorda, ch'i' fu' più ardito*
*Per questo a sostener tanto ch'io giunsi*
*L'aspetto mio col Valore infinito.*
*O abondante grazia, ond'io presunsi*
*Ficcar lo viso per la luce eterna*
*Tanto, che la veduta vi consunsi!*
*Nel suo profondo vidi che s'interna,*
*Legato con amore in un volume,*
*Ciò che per l'universo si squaderna:*
*Sustanzia ed accidente, e lor costume,*
*Tutti conflati insieme per tal modo,*
*Che ciò, ch'io dico, è un semplice lume.*
*La forma universal di questo nodo*
*Credo, ch'io vidi, perchè più di largo,*
*Dicendo questo, mi sento ch'io godo.*
*Un punto solo m'è maggior letargo,*
*Che venticinque secoli alla 'mpresa,*
*Che fe' Nettuno ammirar l'ombra d'Argo.*
*Così la mente mia tutta sospesa,*
*Mirava fissa, immobile ed attenta,*
*E sempre nel mirar facevasi accesa.*
*A quella luce cotal si diventa,*
*Che volgersi da lei, per altro aspetto,*
*È impossibil che mai si consenta:*
*Perocchè 'l ben, ch'è del volere obbietto,*
*Tutto s'accoglie in lei, e fuor di quella*
*È difettivo ciò ch'è lì perfetto.*

Prête à ma faible voix assez de ta puissance
Que de ta gloire au moins un rayon de splendeur
Brille, et vive héritage à toute descendance.
Viens et de ma mémoire échauffant la tiédeur,
Retentissant un peu toi-même en ton poète
On te comprendra mieux, ô sublime vainqueur.
Je crois au dard de feu que sa lumière jette,
Et qui me poignit tant, qu'en moi tout était dit
Si j'eusse cligné l'oeil et détourné la tête.
Et c'est, il m'en souvient, c'est ce qui m'enhardit;
Je résistai, mais tel, que ma fibre impassible
Touchant à l'infini, le soutint et le vit.
Surabondante grâce, ô force irrésistible
Qui m'as fait me mirer dans ton éternité
Où j'épuisai de toi tant qu'il m'en fut visible!
Là je vis interné dans son immensité,
Lié d'un noeud d'amour en un même volume,
Le tout qui sur le monde en feuillets est jeté:
Substances, accidents, et ce qui de coutume,
L'un à l'autre enchaînés, l'un à l'autre asservis,
Tels qu'un éclair à peine en jaillit de ma plume.
Le type universel de ce noeud je le vis,
Je le crois, et je suis dominé pour le croire,
Car, voulant en parler, tous mes sens sont ravis.
Un instant a fait plus déchoir de ma mémoire,
Que cinq siècles et vingt n'ont effacé du fait
D'Argo que Thétis vit rendre son onde noire.
Mon âme toute extase, avide contemplait,
Contemplait fixement, immobile, attentive,
Et d'instant en instant son ardeur redoublait.
L'effet de cet éclat tellement vous captive
Que l'âme ne saurait en détourner les yeux,
Et s'attachant à lui reste contemplative.
Car le bien par lui même objet seul de nos voeux
En lui se réunit, et hors de sa lumière,
Ce qu'il eut de parfait devient défectueux.

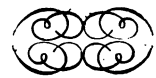
*Omai sarà più corta mia favella,*
*Pure a quel, ch'io ricordo, che d'infante*
*Che bagni ancor la lingua alla mammella.*
*Non perchè più ch'un semplice sembiante*
*Fosse nel vivo lume, ch'io mirava,*
*Chè tal è sempre, qual s'era davante;*
*Ma per la vista che s'avvalorava*
*In me, guardando, una sola parvenza,*
*Mutandom'io, a me si travagliava.*
*Nella profonda e chiara sussistenza*
*Dell'alto lume parvemi tre giri*
*Di tre colori, e d'una continenza:*
*E l'un dall'altro, come Iri da Iri,*
*Parea reflesso: e 'l terzo parea fuoco,*
*Che quinci e quindi igualmente si spiri.*
*O quanto è corto 'l dire, e come fioco*
*Al mio concetto! e questo a quel, ch'io vidi,*
*È tanto, che non basta a dicer poco.*
*O luce eterna, che sola in te sidi,*
*Sola t'intendi, e da te intelletta*
*Ed intendente, te ami ed arridi!*
*Quella circulazion, che sì concetta*
*Pareva in te, come lume reflesso,*
*Dagli occhi miei alquanto circonspetta,*
*Dentro da sè del suo colore stesso*
*Mi parve pinta della nostra effige,*
*Perchè il mio viso in lei tutto era messo.*
*Qual'è il geometra, che tutto s'affige*
*Per misurar lo cerchio, e non ritruova,*
*Pensando, quel principio, ond'egli indige;*
*Tale era io a quella vista nuova:*
*Veder voleva come si convenne*
*L'imago al cerchio, e come vi s'indova;*
*Ma non eran da ciò le proprie penne;*
*Se non che la mia mente fu percossa*
*Da un fulgóre, in che sua voglia venne.*

Ce peu que ma mémoire en son trésor enserre,
Je ne le dirai plus que plus succinctement
Que ne parle l'enfant qui tette encor sa mère.
Non point que son éclat cause d'étonnement
Figurât à mes yeux plus que simple apparence,
Car il est encor tel qu'en son commencement;
Mais c'était que mon oeil devenant plus intense
Le regardant en soi sous son unique jour,
Moi, me transformant, lui nuançait sa substance.
Dans son éclat profond à transparent pourtour,
Trois sphères, je les vis, rayonnaient en son aire,
Triples par la couleur, unes par le contour.
La seconde naissait du sein de la première,
Tel l'iris, l'autre avait l'apparence d'un feu,
Qui tirait de ses soeurs sa jumelle lumière.
Oh, que ma voix est faible à répondre à mon voeu,
Elle est encor si peu pour bien peindre mon thème,
Que peu n'est pas le mot, car elle est moins que peu.
Éternelle clarté, seul hôte de toi-même,
Toi qui te sais, toi seul de toi non ignoré,
Toi qui te comprenant et te souris et t'aime;
Ce disque qui semblait en toi-même engendré,
Tel qu'un rayon reflet d'une lumière immense,
D'un oeil plus attentif en soi considéré,
Me peignit dans le sein de sa propre substance
Nos traits en sa couleur, entés en son circuit,
Car en lui se mirait toute ma ressemblance.
Ainsi qu'un géomètre obstiné, suit, poursuit
De calculs en calculs le cercle et sa mesure,
Et quand il le croit sûr son principe le fuit;
Ainsi me tourmentait cette vision pure.
Je voulais découvrir quel ressort unissait
L'image dans le cercle enchassant sa structure;
Mais mon aile impuissante à moi se refusait,
Quand mon âme, soudain, d'un éclat fut heurtée,
Qui prévenait ses voeux et la satisfaisait.

*All' alta fantasia qui mancò possa:*
*Ma già volgeva il mio disiro e 'l velle,*
*Sì come ruota, che igualmente è mossa,*
*L'Amor che muove il sole e l'altre stelle.*



De mes élans, ici, l'ardeur fut arrêtée,
Et déjà tournoyaient mes désirs et mes voeux,
Comme autour de son axe une roue emportée,
Mus par l'amour qui meut le ciel et tous ses feux.



# SONNETS ET FABLES

# SONETTI DEL PETRARCA

---

## I.

*Era il giorno ch'al Sol si scoloraro*
*Per la pietà del suo Fattore i rai;*
*Quand' i' fui preso, e non me ne guardai,*
*Che i be' vostri occhi, Donna, mi legaro.*
*Tempo non mi parea da far riparo*
*Contra colpi d'Amor: però n'andai*
*Secur senza sospetto: onde i miei guai*
*Nel comune dolor s'incominciaro.*
*Trovommi Amor del tutto disarmato,*
*Ed aperta la via per gli occhi al coré,*
*Che di lagrime son fatti uscio e varco.*
*Però al mio parer non gli fu onore*
*Ferir me di saetta in quello stato*
*Ed a voi armata non mostrar pur l'arco.*

# SONNETS DE PETRARQUE

## I.

C'était le jour funeste ou le soleil sur nous
Pâlit, de son auteur partageant la souffrance;
Je me sentis blessé, sans nulle défiance;
Et le vainqueur? - Vos traits, Donna, vos regards, vous.
Le tems contre l'amour, le tems contre ses coups
Me semblait être vain. J'allais dans ma constance
Tranquille et confiant, trop douce indifférence
Principe de mes maux dans la douleur de tous.
Amour me vit sans arme, il me crut vulnérable,
Et jusques en mon coeur se glissa par mes yeux,
Source et ruisseau de pleurs qui surabondent d'eux.
Me frapper désarmé ne put m'être honorable;
Il le fut moins pour vous qui sûtes à la fois,
Frapper étant armée et cacher le carquois.

## II.

*Solo e pensoso i più deserti campi*
*Vo misurando a passi tardi e lenti,*
*E gli occhi porto per fuggire intenti*
*Ove vestigio uman la rena stampi.*
*Altro schermo non trovo che mi scampi*
*Dal manifesto accorger delle genti;*
*Perchè negli atti d'allegrezza spenti*
*Di fuor si legge com'io dentro avvampi.*
*Sì ch'io mi credo omai che monti e piagge,*
*E fiumi e selve sappian di che tempre*
*Sia la mia vita, ch'è celata altrui.*
*Ma pur sì aspre vie nè sì selvagge*
*Cercar non so; ch'Amor non venga sempre*
*Ragionando con meco, ed io con lui.*

## III.

*Levommi il mio pensier in parte ov'era*
*Quella ch'io cerco, e non ritrovo in terra:*
*Ivi fra lor, che'l terzo cerchio serra,*
*La rividi più bella e meno altera.*
*Per man mi prese, e disse: In questa spera*
*Sarai ancor meco, se 'l desir non erra:*
*I'son colei che ti diè tanta guerra,*
*E compie' mia giornata innanzi sera.*
*Mio ben non cape in intelletto umano:*
*Te solo aspetto; e quel che tanto amasti,*
*E laggiuso è rimaso, il mio bel velo.*
*Deh perchè tacque, ed allargò la mano?*
*Ch'al suon de' detti sì pietosi e casti*
*Poco mancò ch'io non rimasi in cielo.*

## II

Solitaire et rêveur, des champs les plus déserts
D'un pas paisible et lent je mesure la voie.
Mon oeil, de toutes parts, à dessein s'y fourvoie
Pour m'avertir de fuir les sentiers trop ouverts.
Ce sont là les abris qui me viennent offerts,
Contre l'oeil de la foule à qui je suis en proie.
A mon maintien, mes traits d'où s'exile la joie
On sent trop qu'au dedans je gémis sous des fers.
Je croirai désormais que les monts, les rivages,
Les fleuves, les forêts connaissent mon ennui,
Mes souffrances, mes maux, mystères pour autrui;
Mais je ne sais chercher des sentiers si sauvages,
Si scabreux, où l'amour prompt à m'y découvrir
N'y vienne en tête-à-tête avec moi discourir.

## III.

Mon esprit m'emporta dans la celeste cour,
Où vit celle qu'en vain je cherche sur la terre:
Je montai dans les choeurs de la troisième sphère;
Je la revis moins fière et plus belle d'amour.
Elle saisit ma main, et me dit: Ce séjour
Sera le tien encor, si mon coeur m'est sincère;
C'est moi qui contre toi soutins si rude guerre,
Et cloturai ma tâche avant la fin du jour.
Mon bonheur n'entre point dans l'humaine pensée,
C'est toi seul que j'attends, et, l'objet de tes feux,
Il dort là-bas, ce corps dont tu fus amoureux.
Elle se tait, et fuit ma main qu'elle a pressée:
Et pourquoi? Car au son de ces accents pieux,
Un mot de plus m'eût fait m'oublier dans les cieux.

# FAVOLE

## L'ANANASSO E LA FRAGOLA.

*Tratta a un giardino la ben succosa*
*Della montagna Fraga odorosa,*
*In chiusi vetri s'avea vicino*
*Un Ananasso oltramarino,*
*Che l'altre frutta guarda sovrano,*
*Come i suoi schiavi guarda il Sultano,*
*« E ch'alto disse: rimpetto a me*
*Alla vil Fraga loco si diè? »*
*La Fragoletta non si confonde,*
*E in sua modestia così risponde:*
*« Signor, perdona; forse il pensiero*
*Io t'indovino del giardiniero:*
*Qui vuolmi a fede far più sicura,*
*Che più dell'arte vale natura ».*

(Bertòla).

# FABLES

---

## L'ANANAS ET LE FRAISIER.

D'un splendide jardin,
Plébéienne habitante,
Fille des monts, douce Fraise odorante,
Sous des vitraux bien joints rencontra pour voisin
Noble Ananas américain,
Qui, fièrement, à peine abaisse
Sur les fruits d'alentour un regard souverain.
Telle, au sérail, sa hautesse
Promène un oeil de dédain
Sur le cercle de l'esclavage;
Puis Ananas leur dit: « Eh quoi,
« On a l'impertinent courage
« De souffrir un Fraisier face à face de moi »?
Petite Fraise se rassure,
Et modestement lui répond:
« Pardon, seigneur, de ma culture,
Je crois apprécier le fond;
« Le jardinier, ici, nous prouve, je suis sûre,
« Que l'art toujours le cède à la nature ».

(*Traduite de Bertòla*).

## LA MAMMOLA.

*O bella Mammola tutta modesta,*
*Il primo zeffiro d'April ti desta:*
*Vivi rinchiusa, ma in lontananza*
*La tua t'accusa dolce fragranza:*
*O bella Mammola, Mammola bella,*
*Sii tu l'immagine d'ogni donzella.*
*Chi brama coglierti, se avanza il piede,*
*Già sta per premerti, nè ancor ti vede;*
*Pure e gentili le tue fogliette*
*Tra l'erbe vili giaccion neglette.*
*O bella Mammola, Mammola bella*
*Sii tu l'immagine d'ogni donzella.*
*Quando col crescere di primavera*
*Dei fior più nobili cresce la schiera,*
*Ch'apron più vaga, più altera foglia,*
*Ti stai tu paga che niun ti coglia.*
*O bella Mammola, Mammola bella,*
*Sii tu l'immagine d'ogni donzella.*
*Madre consolati, se la tua figlia*
*A bella Mammola tutta somiglia:*
*Nè mai lagnarti, se d'arti è senza;*
*Che far dell'arti dov'è innocenza?*

(Bertòla).

## LA VIOLETTE.

O Violette belle, ô toute modestie,
Doux zephyre d'Avril te rappelle à la vie;
Tu vis captive, hélas, mais dans l'air spacieux,
Ton suave parfum t'accuse, et te révèle.
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Celui qui vient ravir tes doux trésors à Flore
Tout près de te blesser ne te voit point encore;
Ton aimable feuillage, au contour gracieux,
Croît oublié sous l'herbette nouvelle;
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Quand au nouveau printems sous les feux de l'aurore,
Mille brillantes fleurs qui se hâtent d'éclore,
Prodiguent les attraits d'un calice orgueilleux,
Tu fuis avec plaisir une main criminelle.
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Console-toi, sensible mère,
Si sur la violette, aimable et douce fleur,
Ta fille a modelé son coeur,
Et son docile caractère.
Oh, calme tes regrets, elle est sans art, dis-tu;
Eh, que fait l'art ou règne la vertu?

(*Traduite de Bertòla*).

---

## LA CAMPANA DI TERRA COTTA.

*In un certo villaggio*
*Un artefice saggio*
*Di terra cotta una Campana fè;*
*Poscia un color le diè*
*Tanto al color del bronzo somigliante*
*Che ingannato sariasi un negromante.*
*A veder la Campana,*
*Qual'opra sovrumana,*
*Corse la turba villereccia; e mentre*
*Stava a mirar con inarcato ciglio,*
*Udivasi un bisbiglio*
*In questa parte e in quella,*
*Che replicava: Oh quanto, oh quanto è bella!*
*In questi universali*
*Applausi delle genti*
*Un vento (è dunque invidia anco nei venti?)*
*Nel pendente battaglio urtò con l'ali.*
*Il battaglio agitato*
*Battè, suonò dall'uno e l'altro lato;*
*E allor dal rauco suono ed infelice*
*Conobbe il popol gonzo*
*Che la bella Campana ingannatrice*
*Era di terra cotta, e non di bronzo.*
*Talun con l'apparenza*
*Impone alle persone,*
*E creder fassi uom d'alta conseguenza;*
*Ma se mai parla, si conosce allotta*
*Che quel che bronzo pare, è terra cotta.*

(Clasio).

---

## LA CLOCHE DE TERRE CUITE.

Jadis en un village un Prométhée habile
Habile autant qu'on peut l'être en tels lieux,
Improvisa d'une masse d'argile,
Par un instinct ingénieux,
Une cloche à haute stature.
Il en revêt la nudité
D'un bronzé pur et si bien imité
Qu'à peine aurait soupçonné l'imposture
Le nécromancien le plus accrédité.
Chacun veut de ses yeux voir cette nouveauté,
Chacun en l'admirant s'étonne, s'extasie,
Oh, qu'elle est belle, et belle en verité,
Chuchottait de partout une foule ébahie.
Mais pendant qu'on louait et l'oeuvre et le talent,
Un fils d'Eole accourt avec furie;
(Les vents sont donc aussi sujets à jalousie?).
De son aile effrontée, il heurte le battant.
La cloche alors dans l'air résonne doublement,
Et de sa voix rauque et disgracieuse,
Fit sentir à ce peuple, adulateur banal,
Que belle cloche insidieuse
N'était que terre cuite au lieu d'être métal.
Par une apparence trompeuse,
Tel et tel quelquefois d'un public ignorant,
Se fait considérer comme un homme important;
Mais à peine a-t-il dit deux ou trois mots de suite
Que le bronze imposteur n'est plus que terre cuite.

(*Traduite de Clasio*).

# NOTES

---

PURGATOIRE — CHANT DIXIÈME, *vers* 128.

*Voi siete quasi entomata in difetto.*

Salvini, Venturi et autres ont vu dans *entomata* une erreur du Dante, et son ignorance de la langue grecque. Ce vers pourrait être ce nous semble, sauf meilleur avis, lu et entendu autrement qu'ils ne l'ont fait; il pourrait l'être même de deux manières:

*Voi siete quasi entoma*, ta *in difetto.*

*Voi siete quasi entoma*, te *in difetto.*

Dans le premier cas il y aurait une ellipse, un tour qui se rencontre dans les auteurs grecs.

*Voi siete quasi entoma*, ta *entoma in difetto.*

Dans le second cas *te* serait une conjonction dont *et* est l'anagramme,

*Voi siete quasi entoma*, te *entoma in difetto.*

C'est ainsi qu'en français La Bruyère a dit: Depuis qu'il est des hommes et qui pensent etc. On pourrait donc traduire: Vous êtes comme des insectes et des insectes avortés. Si l'on étudiait bien la plupart des constructions que Dante a introduites dans le langage qu'il s'est créé, il en résulterait sans doute un Dante helleniste, de même que dans l'Iliade et l'Odyssée on a trouvé un Homère hebraïsant.

PARADIS — CHANT SIXIÈME, *vers* 127.

La critique moderne a reconnu dans le personnage de Romeo, le Comte Romée de Villeneuve, baron de Vence, ministre, connétable et grand sénéchal du comte Raymond Bérenger, descendant de l'illustre famille des Comtes de Barcellone, rois d'Aragon, régent du Comté de Provence, seigneur de vingt-deux villes ou bourgs, et mort en Provence en 1250.

On lit dans les notes marginales d'un manuscrit du Mont-Cassin, cité par Villani, livre 6, chap. 92 : *Romeo de Villanova districtus civitatis Ventiae de provincia olim administratoris Raymundi Belengerii comitis de provincia* — ivit peregrinando contemplatione ad Deum.

*Vers* 133.

Raymond avait quatre filles ; Romée résolut de les faire monter toutes quatre sur un trône ; la première fut donnée à saint Louis, roi de France en 1234 ; la seconde à Edouard roi d'Angleterre ; la troisième à Richard, frère d'Edouard, qui fut élu roi des Romains ; et la quatrième à Charles premier roi de Naples et de Sicile, frère de saint Louis. La famille des Comtes de Villeneuve existe encore ; elle a produit des Amiraux, des Préfets, des Savants ; cette famille a toujours cultivé et protegé les sciences, les arts et les lettres.

# TABLE DES MATIÈRES

DISCOURS PRÉLIMINAIRE . . . . . Page 5
DANTE ET KLOPSTOCK . . . . . » 15

PURGATOIRE.

*Chant premier.*

Exposition. Invocation. Le poète entre en matière. Rencontre de l'ombre de Caton. Son apostrophe aux deux voyageurs inconnus. Réponse de Dante. Il supplie Caton de lui permettre l'accès dans l'enceinte dont il est le gardien. Celui-ci le lui accorde, à condition qu'il lavera son visage et ceindra de joncs ses flancs. Virgile accomplit sur Dante les ordres de Caton . . . . . » 22

*Chant dixième.*

Porte du Purgatoire. Ascension de Dante et de Virgile au premier cercle. Sculptures qui s'y trouvaient. La salutation angélique. L'arche sainte. David. Trajan et la veuve. Les deux poètes voient ensuite diverses âmes s'avancer courbées sous des poids énormes . . . . . » 32

*Chant douzième.*

Virgile engage Dante à s'éloigner d'Odérigi. Le deux poètes continuent leur route autour de la montagne. Sculptures du sol. Briarée, Nembrod, Niobé, Saül, Arachné, Roboam, Alcméon, Sennachérib, Thamyris, déroute des Assyriens, ruines d'Ilion. Rencontre d'un Ange. Ascension des deux poètes au second cercle . . . . . » 40

## PARADIS.

### *Chant premier.*

Exposition. Invocation. Ascension de Dante et de Béatrix vers le premier ciel. Étonnement de Dante. Béatrix en prévient les questions. Dante lui expose ses nouveaux doutes ; elle lui en donne la solution . . . . . » 48

### *Chant second.*

Apostrophe de Dante à ses lecteurs. Le poète monte avec Béatrix dans le corps de la lune. Là, il demande quelle cause produit les tâches qu'on y aperçoit. Béatrix se dispose à la lui expliquer . . . . . » 58

### *Chant sixième.*

Apparition de Justinien ; il se nomme à Dante. Récit de ses réformes, de ses victoires. Exposé de l'histoire de l'aigle sous les rois, la République, Jules-César, Auguste, Titus, Charlemagne, les Guelfes et les Gibelins. Episode de Roméo . . » 62

### *Chant trente-troisième.*

Saint Bernard conjure la Vierge de permettre à Dante de contempler l'essence divine. Sa demande lui est accordée. Visions de Dante. Son impuissance à retracer par ses expressions, et a saisir par les sens l'éclat dont brille l'amour qui meut le ciel et tous ses feux. . . . . » 70

## SONNETS ET FABLES.

Sonnets de Pétrarque . . . . . » 82
L'Ananas et le Fraisier, Fable traduite de *Bertóla*. . . . . » 86
La Violette, idem . . . . . » 88
La Cloche de terre cuite, Fable traduite de *Clasio*. . . . . » 90

NOTES. . . . . » 93

# LA DIVINE COMEDIE

DE

# DANTE ALLIGHIERI

## 1.er CHANT DE L'ENFER

## 3me, 10me, 24me, 25me, 26me DU PARADIS

Traduits en vers français avec notes


## par Hippolyte Topin

Ancien Professeur de l'Université de France;
Correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres d'Aix; de la Société de Statistique, d'Agriculture de Marseille; ex-Secrétaire de la Société d'Horticulture de la même ville; de l'Académie Labronica de Livourne; Membre de l'Académie impériale Agricole et Industrielle de Paris; du Congrès Scientifique de Marseille, Rennes etc.; Professeur de Littérature française.


---

*Sit mihi divini tantum vestigia vatis*
*Posse sequi, summo que volans dum tendit olimpo*
*Sublimem aspicere et longe observare tuendo*
VARIUS. proed. rust.


CATANE

TYPOGRAPHIE DE L'HOSPICE ROYAL DE BIENFAISANCE

1857

# LA DIVINE COMEDIE

## ENFER CHANT PREMIER.

### *ARGUMENT.*

*Entrée du poète dans une forêt.—Obstacle.*
*Apparition de Virgile; exposition du sujet.*

A mi-chemin du cours de notre douce vie,
Je me surpris au sein d'une obscure forêt
Ou j'avais dévié de la route suivie.
Eh, telle qu'elle était, quel coeur la redirait
Cette forêt sauvage, épaisse, herissée,
Réveillant en mes sens l'effroi qui m'égarait.
La mort seule un peu moins affaisse la pensée;
Mais pour traiter du bien que m'offrait son horreur,
J'en redirai l'image en moi-même tracée.
Mystère est mon accès en ce lieu de terreur,
Tant le sommeil alors pesait sur ma paupière,
Quand hors du vrai sentier je marchai dans l'erreur.
A peine au pied d'un mont immobile barrière
Précisément au point ou ce val se fermait,
Lui qui voilait mon cœur d'une tristesse amère,
J'élève en haut mon oeil, et j'en vis le sommet
Vêtu des matineux rayons de la planète
Qui droit et toujours droit dans tout chemin vous met.

Lente, alors, se calma cette terreur secrète
Dont le lac de mon cœur fut si fort agité
La nuit pour moi si longue et détresse complète :
Et semblable au mortel d'un asthme tourmenté,
Qui surgi de la mer au salut de la rive
Se tourne vers le flot douteuse sureté,
Le fixe, ainsi mon âme encore fugitive
Se tourne, plonge au loin, remesurant le pas
D'ou ne vint en deçà jamais être qui vive.
Après que j'eus un peu reposé mon corps las,
Je repris mon chemin sur la déserte plage,
Le pied ferme toujours se portant le plus bas.
Mais au début du mont, escarpement sauvage,
Une panthère agile et svelte, là survient :
Son dos était couvert d'un moucheté pélage ;
Impassible elle pose et devant moi se tient,
Entravant le chemin qu'elle a voulu me clorre.
Mon pied plus d'une fois et rebrousse et revient.
C'était l'instant du jour où commençait l'aurore,
Et le soleil montait escorté de ces feux
Autour de lui groupés quand l'amour qu'on adore
Mût au commencement tant de corps lumineux ;
Si bien qu'alors m'étaient une douce espérance
La riante toison de l'animal haineux,
L'heure, la saison douce en son adolescence ;
Mais non sans éprouver un froid saisissement
A l'aspect d'un lion de terrible apparence
Qui contre moi semblait s'avancer hardiment.
Haut le front il m'ouvrait une gueule enflammée,
Et l'on eut dit dans l'air un sourd frémissement.
Puis une louve et qui de désirs consumée
Semblait les couver tous en sa sèche maigreur,
Et dont à bien des gens la pitié fut fermée.
Elle frappa mes sens d'une telle stupeur
Par l'effroi qui sortait à travers sa prunelle
Que je perdis l'espoir d'atteindre la hauteur.
Tel souriant au gain ou son bonheur l'appelle,
Quand l'instant des revers vient et le compromet,
Ses pensers, sa tristesse en ses pleurs se révèle :
Tel me rendit aussi l'animal inquiet,
Qui sur moi menaçant, et pas à pas s'avance,
Me refoulant aux lieux ou le soleil se tait.

Tandis que je croulais au bas de l'éminence,
Inespéré bonheur, à mes regards, soudain
Quelqu'un . . . On l'aurait dit maigri d'un long silence.
A peine l'eus-je vu dans ce désert sans fin,
J'élève à lui mes cris de pitié sous ce dôme:
Pitié, qui que tu sois, ombre, ou bien homme, enfin.
Homme, non, répond-il, mais jadis je fus homme;
Mes aïeulx des Lombards tous les deux sont sortis;
Leur pays fut Mantoue, ainsi qu'on vous le nomme.
Sous Jules, un peu tard, il est vrai, je nacquis.
A Rome, sous Auguste, en paix coula ma vie,
Du tems de tous ces Dieux imposture et mépris.
Poète, je chantai l'exilé de Phrygie
Fils d'Anchise, jouet et de l'onde et du vent,
Quand la fière Ilion brûla des Dieux punie.
Et toi de tant d'ennuis, oh, fuis donc l'élément;
Hâte-toi de gravir cette douce colline,
Principe et cause en soi de tout contentement.
Quoi, Virgile, est-ce toi, toi la source divine
D'ou s'épand ta parole en fleuve impétueux,
Dis-je, avec la rougeur dont mon front s'enlumine?
Des poètes, de tous, ô flambeau glorieux!
Compte-moi cet amour immense, ce long zèle
Qui m'a fait méditer ton livre aimé des cieux.
Tu restes à jamais mon maître et mon modèle;
C'est à toi que je dois, toi seul m'as pu donner
Ce style qui m'a fait une gloire si belle.
La louve qui me fait sur mes pas retourner
Tu la vois, sauve-m'en, ô très-illustre sage,
Veine, artères, en moi je les sens frissonner.
Il te faudra tenir un tout autre voyage,
Répondit-il, témoin de mes pleurs, mes hélas,
Si tu veux t'esquiver de ce séjour sauvage,
Car l'animal ici qui provoque tes glas,
Delà les sentiers siens ne laisse aller personne;
Il tue après avoir embarrassé vos pas.
D'un naturel pervers jamais il ne pardonne,
Son affamé désir ne sait point sommeiller,
Et plus il se repâit plus sa faim l'aiguillonne.
A nombreux animaux on le voit s'accoupler,
Bien d'autres s'y joindront, jusqu'au jour de vengeance
Où des douleurs de mort viendra vous l'accabler

Un levrier hardi que l'or ni la puissance
Mais vertu, mais sagesse, amour saura nourrir.
Entre les deux Feltro là sera sa naissance;
L'humble Italie en lui se verra refleurir,
Elle pour qui Camille a prodigué sa vie,
Euryale, Nisus, Turnus ont su mourir.
Cette louve partout restera poursuivie
Tant qu'il ne l'aura point refoulée en enfer,
Tristes bords d'où jadis la détourna l'envie
Ainsi ton intérêt veut et doit t'exhorter;
Hâte-toi, suis mes pas, tout te sera licite;
Par des lieux éternels je te ferai monter.
Là, frapperont tes sens le remords qui s'irrite;
Là, les mânes anciens dont la longue douleur
A la deuxieme mort crie et la sollicite;
Là tu trouveras ceux qui de gaiété de coeur
Brûlent, vivant bercés dans la douce espérance
D'aller, n'importe quand, au séjour du bonheur,
Séjour, où, si tu veux y pénétrer d'avance,
Un plus digne que moi t'en fera tout l'honneur,
Et qui, moi m'éloignant, aura ma confiance:
Car celui qui là-haut règne en dominateur,
Attendu qu'a sa loi je fus un réfractaire,
Me défend que d'aucun j'y sois l'introducteur.
Son empire est partout, mais là son sanctuaire,
Son trône, sa cité, dans les plus hauts parvis,
Heureux qui vient reçu dans sa divine sphère.
Au nom de ce Dieu grand que tu n'as point compris,
Poète, répondis-je, écoute qui désire;
Pour m'éviter ce mal, et peut-être encor pis,
Conduis-moi dans ces lieux dont tu viens de me dire;
Fais-moi voir cette porte où Saint Pierre est assis,
En passant par l'asile ou l'on pleure et soupire.
Lors il se mit en marche et moi je le suivis,

## PARADIS CHANT TROISIÈME

---

### *ARGUMENT*

*Le ciel de la lune.—Ames qui par violence ont manqué à leurs voeux.—Piccarda.*

Ce soleil qui d'amour brûla d'abord mon coeur,
De l'aspect du beau vrai me peignit la douceur,
Confirmant le réel, confondant l'imposture;
Et moi pour constater que docile parjure
Je m'amende et je crois, et sincère et profond,
Plus hardi pour parler je lève en haut mon front.
Mais une vision née à mes yeux m'attire,
A soi m'attache intime et veut que je l'admire,
Me faisant oublier mon aveu d'un moment.
Tel dans un cristal pur, lucide diamant,
Ou même au sein d'un flot limpide, uni, paisible,
Mais profond et si peu que le fond soit visible,
Les contours de nos traits revivent à nos sens
Si faibles que la perle en des fronts palissants
Se revèle moins prompte à nos vives prunelles;
Ainsi près de parler je vis des faces telles,
Et tombai dans l'erreur opposée à son tour
A celle qui mût l'homme et la source à l'amour.
Au moment où mon œil soudain les envisage,
Je crois qu'en un miroir est une humaine image;
Je me tourne cherchant à qui ce grouppe tient,
Et nul ne m'apparait: mon oeil alors revient,
Et marche droit à l'oeil de mon guide fidèle
Qui dans sa sainte orbite en riant étincelle.

Ne t'émerveille point si tu vois mon souris
Quand je songe, dit-elle, à tes pensers puérils;
Ton pied ne pose point encor sur le solide,
Mais il te fait glisser comme on fait sur le vuide.
Ce que tu vois sont corps, et corps non fabuleux,
Et relégués ici pour manquement de voeux.
Courage, parle-leur, écoute, et que tu croie,
Car l'éclat-vérité qui les ouvre à la joie
Se refuse à vouloir de lui les séparer;
Et moi vers l'ombre alors qui semblait désirer
D'entamer le discours je me tourne et débute,
Comme on bégaie ému de trop de promptitude:
Esprit heureux créé qui sous les doux rayons
De l'éternelle vie en savoures les dons,
Dons mal appréciés de qui n'a pu s'y plaire,
Sois gracieuse assez jusqu'à me satisfaire
Sur ton nom, dis-le moi, dis quel fut ton état?
Elle, à l'instant, m'a dit, l'oeil riant, plein d'éclat:
Notre amour n'a jamais refusé notre porte
A tout juste désir, puis en tout se comporte
Tel celui qui semblable à lui veut tout son chœur.
Au monde des humains je fus et vierge et soeur;
Si ton oeil attentif cherche à me reconnaître,
Mon surcrôit de beauté te trahira mon être.
Vois en moi Piccarda; je la suis, je la fus.
Partageant ce séjour avec ce peu d'élus,
Je suis heureuse ici dans la plus lente sphère.
Nos coeurs affectueux que l'esprit saint éclaire,
Enflamme, ne font rien que sous son bon plaisir,
Tressaillant d'allegresse en suivant son désir;
Et ce sort qui parait peu digne en apparence
Nous écheâit pour punir en nous la négligence
De nos voeux demeurés vides de pleins effets.
Et je lui répondis: sur vos célestes traits
Je ne puis m'expliquer quel sublime y rayonne
Qui vous transforme en moi toute votre personne,
Et c'est ce qui m'a fait si lent mon souvenir;
Mais ce que tu m'as dit me le vient rajeunir;
Et voir en moi tes traits me devient plus facile.
Mais vous qui de bonheur vivez en cet asile
Parle, desirez-vous un plus suprême lieu
Pour mieux voir, ou plutôt vous aimer plus en Dieu?

Au souris de ses soeurs son doux rire se mêle ;
Puis elle me répond toute joyeuse, et telle
Que d'un premier amour elle semblait brûler:
Frère, une charité vive en nous sait régler
Nos vouloirs et nous rend seulement désirable
Ce que nous possédons sans désir préférable.
Si nous cherchions plus haut notre félicité,
Nos désirs ne seraient qu'une indocilité
Aux vouloirs de celui qui nous mit dans ces sphères,
Ce qui ne saurait être ici dans ces lumières,
Si force est à l'amour ici s'harmonier,
Et si tu sais au juste en soi l'apprécier.
Ainsi donc pour fixer cette heureuse existence
Vouloir en Dieu voilà son principe d'essence,
Car nos desirs en un se résument en lui.
Telles donc qu'on nous voit en cet empire-ci,
De cercle en cercle, ainsi, nous charmons tout l'empire,
Et son roi qui s'interne en nous, veut et désire.
Notre paix est pour nous dans son vouloir qui veut;
Il est la vaste mer où librement se meut
Tout ce qu'a fait son bras et poli la nature.
Je vis alors qu'au ciel et j'ai pu le conclurre,
Tout point est paradis, bien qu'inégalité
Dispense la faveur de la toute-bonté;
Mais ainsi qu'il advient quand un mets rassasie,
Que d'un second encor reste la fantaisie,
Qu'on repousse celui dont on n'a pas fait choix;
Ainsi je fis alors du geste et de la voix,
Voulant savoir pourquoi la toile non finie,
Vit rester en chemin la navette engourdie.
Une femme, dit-elle, et grande de vertus,
Trône en des cieux plus hauts; là-bas sur ses statuts
On se vêt, on se voile, au terrestre hémisphère,
Pour dormir et veiller jusqu'à l'heure dernière
Avec le digne époux accueillant tous les voeux,
Que la charité règle à ses désirs pieux.
Jeune encor, pour l'aimer, d'un monde fait pour plaire
J'ai fui, me renfermant sous sa robe sévère;
A ses loix je jurai longue fidélité,
Puis tel et tel au mal, bien plus qu'au bien porté
De ce cloître chéri malgré moi m'a ravie,
Puis, puis Dieu sait quel fut le reste de ma vie.

Et cette autre splendeur qui, vers ce côté droit,
Etincelle à tes yeux et s'enflamme et s'accroît
De tout le lumineux de notre belle sphère,
Son histoire c'est moi: je n'ai pas du m'en taire;
Soeur, jadis, comme à moi, la force a profané
L'ombre du bandeau saint dont son front fut orné.
Quand dans le monde on l'eut de nouveau ramenée,
Et contre ses désirs à l'hymen entrainée,
Son cœur resta fidèle an froc qu'elle adorait.
Dans l'astre ici présent Constance t'apparait
Dont un troisième orgueil de directe naissance
De la Souabe en lui vit finir la puissance.
Ainsi m'a-t-elle dit, et soudain entonnant
*Ave Maria*, chante et fuit en émourant:
Telle à travers l'eau terne une pesante masse.
Mon avide regard insiste sur sa trace,
La suit autant qu'il peut, puis, enfin la perdant,
Revole vers le but de son désir ardent,
Se concentre en entier sur Béatrix entière;
Mais elle de son oeil foudroya ma paupière,
Telle qu'au prime abord j'en redoutai l'éclair,
Et ceci me rendit plus timide à parler.

# PARADIS CHANT DIXIÈME

---

## *ARGUMENT*

*Ascension au quatrième cercle, ( le cercle du soleil ).*
*S.t Thomas d'Aquin.*

Concentraut en son fils toute la vive ardeur
Qui dans l'un et dans l'autre éternelle respire,
La puissance ineffable et le premier moteur
Créa si régulier tout ce que l'oeil peut lire,
La pensée embrasser, qu'en le bien contemplant
On ne peut nier Dieu dans un si beau rouage.
Lecteur, montons de l'oeil dans l'espace brûlant
Directement au point de la céleste plage
Où les deux cercles mûs se heurtent en roulant.
Là réjouis tes yeux du sphérique assemblage
Du maître qui se plait dans l'oeuvre des six jours,
Et si bien, que jamais il n'en distrait sa vue.
Vois comment de ce point il déroule son cours
L'orbe oblique apportant la planète attendue
Aux voeux de l'univers réclamant ses retours.
Si sa route n'allait sinuant l'étendue,
Force influence au ciel vainement languirait,
Et toute vertu presque y dormirait sans vie.
Si du sentier direct sa route s'égarait
Ou plus ou moins, du monde entier l'économie
Et là bas et la haut se bouleverserait.
Ferme à ton banc, lecteur, reste je t'y convie,
Reviens sur tes pensers anticipé festin
Avant que tout plaisir ne tourne en lassitude.

Je t'ai servi les mets, prends-en le doux levain,
Car il me veut tout zèle et tout sollicitude
Le chant dont je me suis déclaré l'écrivain.
L'agent le plus puissant du monde en servitude,
Scellant du feu du ciel tous les objets divers,
Et dispensant le tems par sa propre lumière,
Joint au cercle plus haut énoncé dans mes vers,
Paisible, parcourait la spirale carriére
Par où l'heure infaillible arrive à l'univers.
Et j'étais avec lui; mais comment en son aire?
Je ne m'en aperçus pas plus qu'homme ne sait
Le penser le premier qui vient en sa pensée.
Et Béatrix mon guide, elle que l'on connait
Passer du bien au mieux, soudain improvisée
Et dont l'aspect se change avec l'instant qui naît,
Oh, de quel grand éclat elle était rehaussée,
Pénetrant avec moi dans le soleil-miroir,
Non point par des couleurs mais lumière ostensible.
Vainement le génie, et l'art et le savoir
Tenteraient d'en tracer une image possible:
Bornez-vous à me croire et dèsirez le voir.
Mais, si telle hauteur parait inaccessible
A notre esprit trop bas que serions nous ravis?
Au delà du soleil avoir vu, qui s'en vante?
Tels au quatrième orbe étaient les saints admis
Que le père des cieux de sa vue alimente,
Respirant en l'esprit, s'engendrant en son fils.
Et Béatrix a dit: grâce reconnaissante
A l'éternel soleil des anges, sa bonté
A ce soleil visible a guidé ton voyage.
Jamais un cœur ne fut plus docile exalté
Pour consacrer à Dieu le tribut et l'hommage
De tout ce qu'un mortel peut en réalité,
Que ne le fut le mien après ce doux langage;
Et mon amour en Dieu s'interna tout, et fit
Que Béatrix en moi se tait, s'efface, expire.
Bien loin de s'y déplaire, elle au contraire en rit,
Et telle que son oeil au lumineux sourire
D'un tout sur divers points divisa mon esprit.
Je vis maints feux vivants déployer leur empire,
Nous prendre, nous, pour centre, eux cercler l'horizon,
Plus suaves de voix qu'éclatants de lumière.

Telle, à nos yeux, Phébé tempérant son rayon
Luit, incertaine, alors qu'en un dense atmosphère
Elle retient le fil anneau de son giron.
A la cour de ce ciel d'où je reviens naguère,
On trouve des joyaux et beaux et preciéux,
Tels qu'on ne les saurait exporter de leurs sphères.
De ces beautés étaient les hymnes de ces feux.
Qui pour voler là-haut n'a des ailes légères
Attendra d'un muet les nouvelles des cieux.
Continuant leur chant ces ardents luminaires
Trois fois, autour de nous, roulent tourbillonnants:
Tels les astres voisins de l'immobile pôle.
Je crus voir devant moi danseuses en suspens,
Muettes écouter pour reprendre à la vole
La note qui viendra solliciter leurs chants.
Et j'entendis l'un d'eux qui saisit la parole:
Quand le feu de la grâce allumant cet amour,
Qui vrai s'accroît d'amour et qui flamme éternelle,
En toi multiple luit, et, dans le haut séjour,
T'a conduit bienveillant par cette sainte échelle
D'où nul n'est descendu sans espoir de retour:
Qui nierait à ta soif de sa gourde cruelle
La vitale liqueur vivrait sans liberté,
Comme l'onde en son cours qui serait entravée.
Tu désires combler ta curiosité,
Savoir d'où nait la fleur en festons enlacée,
Qui de ton guide aux cieux réjouit la beauté?
Je fus un des enfans de la sainte couvée
Qui suivit Dominique en son pieux chemin,
Ou bien l'on se repâit à moins qu'on ne dévie.
Celui qu'a droite j'ai pour plus proche voisin
Fut moine et maître mien, Cologne est sa patrie,
Albert son nom, et moi je suis Thomas d'Aquin.
Veux-tu? je puis plus loin contenter ton envie;
Poursuivons, viens avec, suis de tes yeux ma voix;
Visitons fleur à fleur la guirlande béate:
En ce scintillement qui te sourit, tu vois
Gratian pour qui la joie au paradis éclate;
Et pourquoi? son savoir éclaira les deux droits.
L'autre occupant tout près la place immédiate
Fut ce Pierre fameux oblateur de son or
A sainte église, ainsi que la veuve pauvrette.

La cinquième lueur, plus que nous belle encor,
Respire tant d'amour que la terre inquiète
Désire d'en connaître ou la chûte, ou l'essor.
En elle est cet esprit de tant de science abstraite
Qui si la vérité reste la verité
N'eut et n'aura jamais d'égal ou de semblable.
Vois non loin ce flambeau, magnifique clarté,
Qui la bas sous la chair lut dans l'impénétrable
La nature de l'ange et sa causalité.
Là, dans ce point lueur qui te sourit aimable,
Des temples du chrêtien tu vois le défenseur;
A son style Augustin y pourvut sa pensée.
Si de l'oeil de l'esprit tu suis ton moniteur,
Recueillant sur mes pas la louange semée,
De huit en voilà sept de lueur en lueur.
A l'aspect de tout bien, ici, brûle embrasée,
L'âme sainte au coeur pur qui d'un monde où tout ment
Révéla les dangers à qui sut bien le lire.
Le corps dont on l'avait chassée indignement
Gît paisible à Ciel-d'or, et ce fut du martyre,
Et de l'exil qu'elle eut en paix ce gisement.
Vois flamboyer plus loin ce foyer qui respire:
C'est Isidore, et Bède, et Richard qui, parfait,
Eleva ses pensers plus qu'une âme ordinaire.
Celui d'où ton regard de lui sur moi se plait
C'est une âme qui grave en profonde matière
Trouva la mort trop lente au gré de son souhait.
C'est du savant Siger l'immortelle lumière
Qui dictant ses leçons au Fouarre carrefour
Toucha des vérités dont on se fit un glaive.
Puis semblable à l'horloge avertisseur du jour
Quand l'épouse de Dieu matinale se lève
Pour chanter à l'époux dont elle veut l'amour,
De son rouage mû l'un force, l'autre élève,
Parlant son tintement par un si doux tin, tin,
Que l'esprit bien dispos en amour se révèle.
Du glorieux rouage ainsi le jeu soudain
Se mût, dit mot par mot un son de douceur telle
Que nul ne peut saisir ce langage divin,
Si ce n'est au séjour de la joie éternelle

---

## PARADIS CHANT VINGT-QUATRIÈME

---

### *ARGUMENT.*

*Invocation de Béatrix au Collége apostolique.*
*S.t Pierre examine Dante sur la foi.*

Bienheureux conviés élus au grand banquet
Du cher agneau béni qui fait votre pâture
Telle que pleinement votre ardeur s'en repait,
Quand ce mortel a part à votre nourriture
Emanant jusqu'à lui de ce parvis sacré,
Avant l'instant fatal que prescrit la nature,
Aimez ce grand désir en son coeur concentré,
Instillez sur son front: aux ondes généreuses
Ou vous buvez il puise, il en sort inspiré.
Béatrix avait dit, et ces âmes heureuses,
Sur des axes constants de tourner, redoubler,
Flamboyant à l'instar de sphères lumineuses.
Tel dans l'horloge on voit chaque cercle rouler
Sur son axe, mais tel que l'oeil qui considère
Croit voir le premier stable et le dernier voler.
Tels ces feux oscillant d'une et d'autre manière
Me fesaient présumer de leur félicité,
Selon qu'était leur cours, lent, rapide, ordinaire.
Du feu qui me sembla de plus grande beauté,
J'eu vois jaillir un feu qui si joyeux rayonne
Qu'il les dominait tous par sa vive clarté.
Autour de Béatrix trois fois il tourbillonne,
L'honore par un chant si pur et si divin
Qu'à le dire jamais je défierais personne.

Ma plume aussi le saute et cède à l'ecrivain:
Vouloir d'un tel effet parler à l'arbitraire
Le style et le pinceau le tenteraient envain.
Sainte soeur qui nous fais ta si vive prière,
Par ton amour qui plait aux coeurs que tu ravis
Tu m'arraches du sein de cette belle sphère.
Ensuite s'arrêta ce feu, rayons bénis,
Souffla sur Béatrix son haleine éphémère,
Quand il eut proféré ces mots que j'ai redits.
Puis elle: ô, du grand homme, éternelle lumière
Auquel le Christ fia les clefs cet instrument
De l'inéfable joie octroyée à la terre,
Sonde ce coeur humain plus, moins profondément,
A ton gré, sur la foi cette vive etincelle
Qui t'a fait sur les flots t'avancer hardiment!
S'il aime, espère, croit, vrai, confiant, fidèle,
Tu le sais, car ici tu vois tous les objets
Dans l'être qui contient l'existence éternelle.
Mais comme cet empire est peuplé de sujets
Vrais enfants de la foi, pour en grandir la gloire
Viens jusqu'à ce mortel dire de ce qu'elle est.
Tel le bachelier s'arme, évoquant sa mémoire
Muet tant que le maître ait proposé les faits
Qu'il faudra soutenir sauf réserve de croire:
Tel pendant son discours je me prémunissais,
Pour être en tems utile, avec arme légale,
A bon solliciteur intrépide profès.
Réponds, fervent chrétien, que ton âme s'étale,
Qu'est la foi? Sur ces mots je dirige mes yeux
Vers la dite lueur d'où cette voix s'exhale;
Et puis vers Béatrix dont l'oeil impérieux
Ordonna que j'ouvrisse à l'instant la barrière
Qui retenait en moi mes flots silencieux.
Grâce, quand tu permets qu'au grand primipilaire
Je me dévoile, dis-je, et m'ouvre tout entier,
Oh, fais couler ma voix, simple, énergique, claire!
Et je suis: tel qu'en nous pour la fortifier
Mon père, en écrivit ton frère en sa foi vive,
Lui qui mit avec toi Rome en son vrai sentier,
Qui dit foi, dit substance, objet, expectative,
Argument d'un réel qui n'a rien d'apparent,
Telle sa quiddité m'apparait objective.

Tu dis bien, si tu sais la raison de son rang,
Me fut-il dit, et si ta science m'éclaire
Pourquoi substance avant, pourquoi puis argument.
Et je réplique alors; Chaque profond mystère
Qui sous un large aspect ici se montre à moi
Est à l'oeil si caché dans le double hémisphère,
Que leur seule existence existe dans la foi,
Sur qui de l'espérance est basé le haut trône,
Et c'est ce qui la fait vraiment substance en soi.
C'est d'après cette foi qu'il faut que l'on raisonne,
Et sans aucun égard à tel et tel on dit:
C'est le pourquoi du nom d'argument qu'on lui donne.
Si la science, en-bas, (la voix me répondit),
Et quelle quelle soit, était si bien comprise
Le sophisme dès lors y serait sans crédit.
De cet amour ardent s'exhala cette brise,
Puis me dit: Dès long-tems cette monnaie a cours,
Monnaie à bon aloi qu'à son poids juste on prise;
Mais toi la loges-tu dans ta bourse, et toujours?
Oui, dis-je, oui, je l'y tiens, bien luisante et bien ronde,
Telle que sur son coin nul doute de nos jours.
Puis j'entendis sortir de la lueur profonde
Resplendissant en lui: Ce plus cher des joyaux
Sur la base du quel toute vertu se fonde,
D'où te vient-il? Et moi: Les torrentiels flots
De l'esprit saint pleuvant en bienfaisante ondée
Sur les feuillets sacrés, soit anciens, soit nouveaux,
M'en sont un syllogisme une preuve acérée,
Mais telle que toute autre en démonstration
Apparait, à mon sens, pleinement émoussée.
Puis j'entends: Quand tu prends cette conclusion
Pour deux lois à la fois, la jeune et l'ancienne,
Qui te les fait tenir pour révélation?
Et moi: La vérité corroborant la mienne;
Les oeuvres que nature a pu seule opérer,
Sans enclume et fer chaud battus à perdre haleine.
Il me fut répondu: Dis, qui peut t'assurer
Du réel de ces faits? Hors de ce même style
Qu'il faut prouver, rien, rien ne te le peut jurer.
Si le monde séduit courut à l'évangile
Sans miracle, ai-je-dit, ce miracle est si grand
Qu'à lui seul par lui-même il en vaut plus de mille;

Car tu vins, maigre, pauvre, et de faim soupirant
Semer dans le vieux sol une excellente graine,
Jadis vigne, aujourd'hui sauvageon déchirant.
A travers les soleils quand je finis à peine
Le choeur sacré s'écrie: Entonons au Seigneur,
Imitons les accents du céleste domaine.
Et l'illustre baron mon examinateur,
Lui qui m'avait poussé presque à l'extrême faîte,
De rameaux en rameaux, poursuit, pressant docteur:
La grâce, Déité qui te rit, qui te fête,
A laissé ton esprit librement, hors de soi,
Déclarer jusq'ici ce qu'il faut qu'on admette,
Tel que j'approuve tout, tout ce qui vient de toi.
Il te faut maintenant m'exposer ta croyance,
Et me dire la source où tu puisas ta foi.
— Père saint, esprit grand, toi qui vis l'existence
De ta foi, mais si bien que tu sus empiéter
Sur un pas plus agile à la tombe en souffrance,
Commençai-je, tu veux m'ouir manifester
Mon symbole de foi; que je te communique
Et son principe auquel il te plait d'insister?
Je dis: Je crois en Dieu, puis je le crois unique,
Eternel, sans moteur, par amour, par désir
Mouvant tout, de tout tems, et toujours identique;
Et j'ai maints arguments à le bien soutenir
Et dans l'ordre physique et le métaphysique,
Et mieux la vérité qu'on sait d'ici venir,
Par Moïse, David, et la voix prophétique,
Et l'évangile. et vous, écrivains autrefois;
Quand l'esprit saint en vous se fit apostolique.
Trois personnes en Dieu je les crois, et les crois
Eternelles; j'en crois une et triple l'essence,
Telle qu'elle comporte, elle est une et sont trois.
Pour l'union divine, et profondeur immense
Que je discute ici, me suffit un auteur;
Mille fois l'évangile en scelle ma conscience.
Le principe est d'ici, de là le point lueur
Qui puis s'étend, grandit à la flamme semblable,
Et comme un astre au ciel étincelle en mon coeur.
Tel un maître entendant un message agréable
Félicite un héraut, l'embrasse tendrement
Au terme d'un récit et doux et mémorable;

Ainsi quand j'eus cessé me bénit en chantant
Et de joie animé, l'esprit apostolique,
Et lui qui me força dans mon retranchement
Me ceignit par trois fois, tant lui plut ma logique (1).

(1) Les dernières traductions de Dante qui ont pu nous parvenir depuis la première publication de nos études sur ce poète imprimées a Florence sont: La traduction anglaise en prose par O'donnel, élégante et littérale; celle de Wright en vers. L'auteur a introduit avec succès dans la langue anglaise le tercet de Dante.

Sa traduction qui réproduit chaque chant de la Divine Comédie sans ajouter un vers de plus est tenue pour un chef-d'oeuvre et occupe une place distinguée à côté de celle de Virgile, par Dryden et d'Homère par Pope.

La traduction en vers latins par l'abbé Piatta est regardée comme supérieure à celle de Thomas d'Aquin; celle du prince Jean en vers Allemands avec des commentaires fait grand bruit en Allemagne. M.r Ratisbonne a publié le purgatoire traduisant le tercet à rimes croisées de Dante par le tercet français.

Enfin a paru celle de Lamennais. On s'attendait à mieux. Cette traduction est insoutenable comme lecture d'agrément; et comme traduction, c'est un mélange bizarre de néologismes et d'archaïsmes, oeuvre inculte, incolore, simple étude d'auteur sur un grand poète que le traducteur a travesti.

Nous devons mentionner aussi le manuscrit conservé à la bibliothèque des R. P. Bénédictins de Catane, sur le quel le bibliothécaire Della Marra a fait un travail important, relevant les erreurs et les omissions de vers qu'on y rencontre de tems en tems, manuscrit pourtant qui présente souvent la plupart des bonnes variantes admises dans les éditions les plus correctes.

## PARADIS, CHANT VINGT-CINQUIÈME.

---

### *ARGUMENT*

*L'Apôtre S.t Jacques examine Dante sur l'espérance.*

Si le sort veut un jour que le sacré poème
Au quel le ciel, la terre, ont eu si grande part,
Et qui pour de longs ans a maigri mon moi-même,
Désarme la rigueur m'exilant du beau parc
Ou pacifique agneau reposa mon enfance,
Hostile à chaque loup qui lui lance son dard;
Renom et robe en moi, tout régénérescence,
Je reviendrai Poète, et prendrai le laurier
Sur ces fonds baptismaux témoins de ma croyance.
Ce fut là mon début dans le divin sentier
De la foi, par qui l'âme à Dieu se concilie,
Et d'où trois fois m'a ceint l'apôtre le premier.
Puis s'avance vers nous un feu qui se délie
Du groupe d'où sortit le prince des pasteurs
Chefs que légua le Christ à la nonvelle vie.
Et ma Donna suivant ses transports ovateurs
M'a dit: admire, admire, et vois le patronage
Pour qui, là-bas, Gallice abonde en visiteurs.
Telle à son compagnon vient, pose sur la plage
La colombe, et tous deux ils se disent leurs feux,
Tournent, en murmurant leur suave langage.
Ainsi j'ai vu deux grands, deux princes glorieux,
D'un bienveillant accueil se renvoyer l'hommage,
Louant les mets, là-haut, nourriture des cieux.

Puis après les saluts, les compliments d'usage,
Muet et *coram me* l'un et l'autre posa,
Rouge de feu, mais tel à vaincre mon visage.
Et Béatrix riante en ces mots commença:
Grande âme, c'est par toi que la munificence
De notre Basilique aux siècles s'annonça;
Fais-nous en ces hauts lieux retentir l'espérance?
Tu sais qu'autant de fois tu l'es, et l'as été
Que Jésus à ses trois se fit plus évidence.
— « Haut le front, et retiens pour ta felicité
« Que tel qui vient ici du monde de la terre
« Doit y prendre à nos feux pleine maturité. »
Ces mots fortifiants du second luminaire
M'arrivent, lors mon oeil s'élève vers les monts,
Quand surchargé dabord il baissa la paupière.
— « Puisque notre grand Sire, oh, graces à ses dons,
Empiète sur tes jours, et dans son sanctuaire
T'accorde un tête-à-tête avec ses plus grands Mons,
Afin qu'instruit du vrai que son palais enserre
L'espérance en ton coeur, en autrui s'en nourrit,
Elle lien d'amour au terrestre hémisphère,
Explique ce qu'elle est, et comment s'en fleurit
Ton âme? dis, en toi, d'où, quand, comment entrée? »
C'est la même clarté qui toujours poursuivit.
Et pieuse Donna mon guide à l'empyrée,
Soutien de mon essor dans les mondes distants,
Se subroge à ma voix à parler préparée.
L'église ne connaît parmi ses combattants
Nul enfant plus que lui ferme dans l'espérance
Tel qu'on le voit écrit dans l'oeil des firmaments.
Si, désertant l'Egypte, il visite d'avance
Jérusalem, soldat qu'on réclame à servir,
Une grande ferveur lui vaut cette indulgence.
Quant aux deux autres points que tu veux éclaircir,
Non pas pour les savoir, mais afin qu'il redise
Combien cette vertu te cause de plaisir,
Je les livre à son gré, qu'il parle sans remise,
Il le peut sans jactance et sans être étonné,
Et la grâce de Dieu sur ce le favorise.
Tel l'élève au docteur riposte spontané,
Hardiment, sur les points qui fondent sa doctrine,
Afin que son savoir éclate instantané:

L'espérance, dis je, est l'attente que domine
Le réel d'une gloire avenir, le moteur
D'un prémérite né de la grâce divine.
Cette clarté me vient de plus d'une splendeur,
Mais en moi, le premier, en glissa la semence
Le chantre souverain du grand ordonnateur.
Oh, qu'il mette en toi seul toute son espérance
Quiconque sait ton nom, a-t-il dit dans ses chants;
Eh, qui peut l'ignorer quand on a ma croyance?
Ton épître en doux flots les coula dans mes sens,
Tant et tant que mon âme en est surabondante,
Et de moi sur autrui je les pleus, les épands.
Tandis que je disais, dans l'aire éblouissante
De cet embrasement, un grand feu palpitait,
Multiple, spontané, tel que l'éclair s'enfante.
Puis il a dit: l'amour, et qui me dévorait,
Instinct à la vertu ma compagne fidèle
De la palme à l'arène où la lutte expirait,
Veut que je m'en exhale à toi tout feu pour elle.
Dis, car j'aime à savoir de toi ce que tu crois,
De l'espérance, enfin, qu'attends-tu, dis, révèle?
L'écriture ai-je dit, et j'entends les deux lois
Pose le but qu'ici ce lieu me signifie,
Les coeurs dont Dieu s'est fait un délectable choix,
Un double vêtement, nous a dit Isaïe,
Dans leur vrai domicile un jour les vêtira,
Et leur vrai domicile est cette douce vie.
Plus pleinement encor ton frère en pérora
Dans ce point où traitant de l'aube blanchissante,
Sur cette vérité sa foi nous éclaira.
Mais avant qu'eut cessé ma voix obéissante
Dans le plus haut des cieux s'entend *sperent in te,*
Chant au quel répondit chaque ronde oscillante.
Puis, un astre des leurs força tant sa clarté,
Qu'un tel astre, au Cancer supposé luminaire,
Un jour aurait un mois en continuité.
Telle se lève, va joyeuse bayadère,
S'introduit dans la danse aspirant à l'honneur
De fêter l'épousée et non point à méfaire;
Ainsi mes yeux ont vu le double éclat-splendeur
Venir vers les deux feux tournant en harmonie,
Ainsi que le voulait leur amoureuse ardeur,

Se mêler dans le chant et dans la symphonie,
Et ma Donna sur eux tint son, oeil attaché,
Telle reste une épouse immobile, ébahie.
Celui qu'ici tu vois dormit le front penché
Sur notre Pelican, et c'est encor lui même
De la croix au grand role appelé, recherché.
Béatrix avait dit, et la Donna que j'aime
Fixant ces trois lueurs, resta sans se mouvoir
Soit avant de parler, soit ayant clos son thème.
Tel fixant le soleil se dit l'appercevoir
Qui voile son éclat, un peu se décolore,
Puis à force d'y voir finit par ne plus voir.
Tel devins-je à l'aspect du nouveau météore
Quand j'entendis: Eh quoi, ton oeil s'éblouira
Cherchant à voir ici ce qu'ici l'on ignore!
Mon corps sous terre est terre, il y demeurera
Jusqu'au jour ou le mort en nombres millenaires
Aux décrets éternels, enfin, s'égalera.
Les deux astres montés à la gloire en ces sphères
Ont eux seuls revêtu le double vêtement:
C'est ce que tu diras au monde de tes pères.
De la guirlande alors le vif scintillement
Se calme, et puis se tait la mixte mélodie,
Voix de la splendeur triple en resplendissement.
Tels à pressant péril, ou manoeuvre accomplie,
Les rameurs qui tantôt fatiguaient l'onde, au chût
D'un sifflet imprévu résonnant à l'ouie
S'arrêtent, telle, alors, que mon âme s'émut!
Quand pour voir Béatrix je me tournai vers elle,
Et je ne pus la voir, bien que mon oeil en fut
Face à face au séjour de la joie éternelle.

## PARADIS CHANT VINGT-SIXIÈME

---

### *ARGUMENT.*

*S.t Jean l'évangeliste interroge Dante sur la charité — Adam raconte au poète sa félicité dans le paradis terrestre et ses malheurs.*

Mon oeil était la nuit et mon trouble durait,
Quand du foyer brûlant qui refoula ma vue
Un souffle en est venu qui vers lui m'attirait.
Tandis que ton oeil sort de la nuit qui l'obstrue
Effet de mes clartés, raisonnons, m'a-t-il dit,
Pour compenser en toi ta faculté perdue.
Débute, et dis à quoi s'attache ton esprit,
Et ressouviens-toi bien que ta vue engourdie,
Interdite, est intacte, et qu'encore elle vit;
Car celle qui te meut dans la route infinie
Du haut ciel tient en soi dans son oeil pénétrant
La vertu que jadis eut la main d'Ananie.
Et je dis: qu'à son gré, n'importe, indifférent,
Vienne un baume à mes yeux, cet organe coupable,
Par où m'entra son feu qui va me dévorant.
Le bien de cette cour, ivresse inaltérable,
Est l'Alph' et l'Omêga de tout ce qu'en mon coeur
Prescrit, grave l'amour on de rude, ou d'aimable.
L'organe précédent qui calma la terreur
Qu'avait produite en moi mon oeil fait insensible,
Pour raisonner encor réveilla ma ferveur.
Maintenant, a-t-il dit, en un plus subtil crible
Tu seras tamisé: dis-nous quels sentimens
Ont dirigé ton arc vers une telle cible?

Moi : la philosophie avec ses arguments,
L'autorité d'ici tirant sa descendance,
D'un tel amour en moi scella les fondements;
Car du bien comme bien ayons l'intelligence,
L'amour s'allume, amour d'autant plus exalté
Que plus grande en bontés est sa circonférence.
Ainsi vers ce principe en qui tout est enté,
(Car tout bien qui reluit au dehors de sa sphère
N'est qu'un rayon, rayon de sa pure clarté)
Vers lui doit s'élever comme but nécessaire
L'esprit affectueux de quiconque entrevoit
Le vrai d'après le quel ce principe s'éclaire.
Ce vrai, dans mon esprit, se développe et croît,
Grâce à qui m'enseigna qu'au rang hiérarchique
Des substances sans fin le faîte en est de droit
A l'amour. Je le sais par l'auteur véridique
Quand à Moïse il a dit allusivement:
Oui, tu verras la force universelle, unique.
Tu l'as inscrit en moi dès le commencement
Du ban proclamateur du sublime mystère
Des cieux, la-bas, Héraut toi le plus éminent.
La voix: par t'intellect des enfans de la terre,
Et par l'autorité qui lui prête la main,
De tes affections garde à Dieu la première.
Mais dis: vers cet amour, quelque appât sur humain
Le sens-tu t'entrainer? Oh, fais aussi m'entendre
Par quel nombre de dents te retient son grapin.
Du grand aigle du Christ je crus, alors, comprendre
La sainte intention, et bien je pressentis
A quel point il voulait m'amener à descendre.
Sans me déconcerter hardiment je repris:
Tous les attraits d'amour à Dieu, de leur puissance,
A servir mon amour se sont assujettis.
L'existence du monde, à moi mon existence,
Le trépas qu'il subit pour m'assurer un lot,
Ce qu'un croyant semblable à moi tient d'espérance,
Unis aux notions dont j'ai traité plus haut
Des flots du faux amour m'ont sauvé du naufrage
Et du vrai, sur sa rive ils ont mis leur dépôt
Du verdoyant Eden j'aime tout le feuillage
Que son jardinier soigne, et l'aime d'autant plus
Que sur eux sa bonté se répand davantage.

Soudain un chant suave alors que je me tus
Retentit dans les cieux, et Béatrix émue,
Disait avec les choeurs; *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*.
Tel on s'éveille aux dards d'une lumière aigüe,
La force optique allant au devant du jaillir
Qui perce la tunique et ravive la vue,
Et l'oeil en s'éveillant redoute de s'ouvrir:
Tant au réveil subit on ignore, on hésite,
Si la réflexion ne nous vient secourir.
Telle ma Béatrix monda de mon orbite
Tout ce qui l'obstruait, grâce au double miroir
Dont les dards rayonnants n'avaient point de limite.
Quand mieux qu'auparavant mon organe put voir,
Quelle est, dis-je, étonné, quelle est cette lumière,
La quatrième à mes yeux? Pourrais-je le savoir?
Et Béatrix: ce feu qui, du sein de sa sphère,
Contemple son auteur, c'est le premier esprit
Que jamais ait créé la vertu la première.
Tel un rameau feuillu dont la cime fléchit
Sous les vents voyageurs, et puis droit se relève,
Effet de sa vertu qui vous le raffermit;
Tel ai-je fait, pendant que son discours s'achève:
Je m'étonne, et me sens libre d'anxiété,
Né le désir de dire à l'esprit dont je rêve.
Et je débute: ô fruit seule maturité
Que la terre enfanta complète, ô père antique,
Toi qui vis fille et bru dans la virginité.
Écoute qui t'honore, accueille ma supplique,
Parle-moi? Mes désirs, ton oeil en moi les lit,
Et, pour t'ouïr plus tôt, point ne les communique.
Souvent un animal sous son manteau frémit,
Tel qu'éclate au dehors son instinct volontaire,
Suite des mouvemens que sa toison trahit:
Tel le premier esprit souffle du premier père,
Me rendait transparent sous ses voiles épais
Combien il accourait gaîement me satisfaire.
Bien que tes volontés se taisent, je les sais,
Je les sais, me dit-il, et mieux me les explique
Que tu ne connais, toi, les plus réels objets.
Car je les vois moi-même au miroir véridique
Qui réfléchit de soi toutes les notions,
Quand aucune de lui ne parle la réplique.

Tu veux savoir combien les tems coulèrent longs
Dans ce sublime Eden où ta céleste sage,
A disposé tes pas à tant, tant d'échelons?
Combien de tems il fut le charme de mon âge?
Le grand dédain qui fit que je fus éconduit?
Le langage inventé que je mis en usage?
Or, mon fils, ce n'est pas d'avoir mordu le fruit
Qui motivait en soi cet arrêt qui m'exile,
Mais bien d'avoir franchi l'impérieux circuit.
Du lieu d'où Béatrix a fait partir Virgile,
Quatre-mille-trois-cents et plus deux livraisons
De soleil, mon désir soupira ce concile.
Je l'ai vu parcourant les groupes des saisons,
Tourner autour des feux dont sa route est peuplée,
Pendant ma vie en bas neuf-cent-trente moissons.
Entière s'éteignit ma langue articulée,
Avant qu'au monument qui surgirait envain,
La race de Nembrod s'obstinât aveuglée.
Car nul humain effet, ne peut être sans fin.
La cause? Des mortels le mobile caprice,
Qui sous l'influx du ciel cherche et fuit le certain.
Parler est une chose en quoi rien n'est factice,
Mais parler non ainsi, mais ainsi, sur ce point
La nature se tait, cédant à l'artifice.
Avant mon ambassade où le jour ne luit point,
El sur la terre était la bonté souveraine
Qui circonscrit en moi cette splendeur qui point;
Plus tard ce fut *Eli;* vulgaire phénomène!
L'usage est le feuillage, au printems le nouveau
Y succède au premier qui meurt jonchant la plaine.
Sur le mont qui des mers domine le niveau
Et le plus, là ma vie y fut pure et souillure,
De l'heure la première au coup deux du marteau,
Quand le soleil à six change de tablature.

*Mi ripingeva là dove il sol tace*, Enf. ch. 1.er

. . . *Argiva phalanx instructis navibus ibat*
*A tenedo tacitae per amica silentia lunae. Virgil.*

Cette imitation n'a pas échappé aux commentateurs, mais ils n'ont ni saisi, ni mentionné le fait psycologique qui a produit l'originalité de la pensée: le poète dans l'effervescence de son imagination, et la hardiesse de son style a, par une heureuse transformation de l'abstrait en concret, synthétisé les deux extrêmes du vers. Nous ferons observer à ce sujet que parmi les travaux philologiques modernes qu'on a publiés sur Dante, *Il Florilegio e dizionario dantesco di Mauro Granata Casinese da Messina, stampato Napoli 1855*, n'est point une de ces compilations usées, mais un de ces ouvrages judicieusement, conçus, exécutés, qu'on peut consulter avec le plus grand fruit; tout y est choisi, tout y est bon, presque tout y est neuf et sur tout exposé avec beaucoup de clarté et de goût.

*Essa è la luce eterna di Sigeri.* Par. ch. 10.me

Les commentateurs italiens donnent peu de détails sur *Siger* et on ne peut s'expliquer sur quelle autorité Pier Angelo Fiorentino a traduit *Sigieri* par Séguier.

M. Victor Lederc de l'académie des inscriptions et belles-lettres a réuni des recherches importantes sur le professeur de la rue du Fouarre. Il pense que le Siger dont il s'agit ici est Siger de Courtray. Les preuves données a l'appui de cette assertion sont convaincantes, elles sont mentionnées avec détail dans l'histoire de Dante par Artaud de Montor de qui cette note est extraite et meritent d'être transportées dans toutes les prochaines éditions italiennes de la divine comédie ainsi que ce qui a été dit par M. Raynouard sur Arnaulz Daniel.

M. Raynouard de l'académie française, dont il fut le secretaire perpétuel, provençal d'origine, auteur de la grammaire et du dictionnaire de la langue romance, a donné une explication importante du passage du troubadour Arnaulz Daniel, il l'a intitulé: rétablissement du texte de la divine comédie 26me chant du purgatoire: ce texte se trouve altéré dans toutes les éditions italiennes, et même les dernières qui prétendent avoir copié sur M. Raynouard présentent des variations dans l'orthographe.

*Che fu già vite ed or è fatta pruno*, Par. ch. 24.

*Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci ei? An quod expectavi ut faceret uvas et fecit labruscas?*

*Che è quello ch'io far dovessi per la mia vigna, e fatto non lo abbia? perchè ho aspettato che facesse delle uve, ed ella ha fatto delle labrusche Jsaïe ch. 5, vers. 4.*

C'est le propre des grands écrivains de traduire, d'une manière inimitable, dans leur propre langue, les beautés de leurs modèles.

Entendons Racine traduisant Jérémie en poète, et Massillon le traduisant en orateur.

*Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus* Comment en un plomb vil l'or pur s'est il changé:

*Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum.* Les pierres du sanctuaire se trainent indignement dans la boue des places publiques: Serm. des Elus.

Et Delille nous reproduisant le fracas de l'Etna dont Virgile fut sans doute témoin plus d'une fois:

. . . . . *Quoties cyclopum effervere in agros,*
*Vidimus undantem ruptis fornacibus Etnam*
*Flammarum que globos liquefactaque volvere saxa.*

Combien de fois l'Etna brisant ses arsenaux
Parmi des rocs ardents des flammes ondoyantes
Vomit en bouillonant ses entrailles brûlantes.

*Ma dimmi se tu l'hai nella tua borsa.* Par. ch. 24.

C'est ici une de ces naïvetés comme on en rencontre quel que fois chez notre poète, et aux quelles ses détracteurs n'ont pas manqué de se prendre; mais qu'est-ce qu'elles prouvent si ce n'est la simplicité, la bonhomie de son âme.

. . . *Coi suoi conti* Par. ch. 25.

T'accorde un tèle-à-tèle avec ses plus grands Mons.

Mons, abréviation de Monseigneur, titre que les souverains seuls donnent en France aux Evêques et Archevêques dans les formules de salut.

. . . *occhi miei ogni quisqullia.* Par. ch. 25.

On ne peut comprendre Dante qu'en l'étudiant dabord

philologiquement. On ferait sur lui une étude très-utile si l'on comparait sa vocabulation et ses constructions de phrases avec celles des autres langues: soit, par exemple, la langue Romance ou Romane devenue plus tard la langue provençale, langue qu'il posséda bien, témoin les vers qu'il en a cités: on y trouverait une foule d'analogies telles que:

*Camino*, lou cam n; *la vista* la visto; *il lume* lou lume; *la voglia* la voyo; *assetar* assetar prov. asseoir, fonder, regler; *lo strazzio* l'estras, prov. le ravage, le déchirement: *Quando che sia*, couro que siegue prov. etc. etc.

Quisquilia nous parait être un mot encore plus curieux dans sa généalogie; on dit en provençal à la vue d'un encombrement qu'*es aco*, *qu'es qué la;* ce que le français a traduit plus tard par qu'est-ce que c'est qu'il y a, ou qu'est ce qu'il y a. Le *quisquilia* nous parait un substantif de la phrase ci-dessus: bien des mots sont empruntés aussi à la langue Allemande: *Schermo* (Schirm) abri; *Scherzo* (Scherz) plaisanterie; *snello* (snell) rapide; Desco (Tisch) table, pupitre. etc. etc.

*Eli si chiamò; e ciò conviene*
*Che l'uso de' mortali è come fronda*
*In ramo, che sen va, ed altra viene.* Par. ch. 26.

Dante, après Horace, a touché ici un point d'une solution bien difficile rélativement au progrès, au perfectionnement, à la décadence des langues. L'usage y est bien pour quelque chose, mais la corruption des moeurs entraine avec elle les arts, les sciences, les lettres, le goût et le langage.

Il est bien difficile aussi de s'expliquer comment un même mot en s'anagrammatisant, en adoucissant ou renforçant ses voyelles, en substituant la consonne forte à la faible, ou réciproquement, ou bien en les doublant, les simplifiant, ou en contractant les syllabes, a pu représenter la même idée dans diverses langues, et souvent encor une idée toute opposée a celle du radical: je m'explique.

Haret en hébreu, est devenu en latin terra, en français terre, en espagnol, tierra, en italien, terra, en allemand Erd; Erta la déesse Tellus; enfin, Earth en anglais, et ceci s'applique à bien d'autres mots.

Calidus de caldus est devenu caldo, chaud; en allemand Kalt veut dire froid, ainsi qu'en anglais.

Albus, *blanc* en français est devenu *black*, noir, en anglais.

Que de modifications n'a pas subies l'*Ego* des latins; il est devenu yeu en langue romance; *iou* en provençal; *yo* en espagnol ; *io* en italien, *je* en français, *jch* en allemand; *J* en anglais; *Eu* en Sicilien. Nous enrégistrons aussi ce dernier parce qu'il appartient à un des dialectes les plus remarquables, et qui a produit les beaux poèmes de Tempiu et de Meli, dialecte dans le quel s'est fondue la vocabulation grecque, latine, arabe, allemande, espagnole, romance, italienne, et qui s'est accrue de leurs tournures et des leurs idiotismes. Pour en revenir à *Je* ce n'est qu'en français qu'on trouve ce pronom avec une synonimie qui en fait une nuance philosophique, personnelle à la langue: *Je* est la relation, *Moi* est l'absolutisme.

*Io' anche son pittore.*
Je suis peintre aussi, moi!
L'état, ma botte, le destin c'est moi!

Le modeste *Je* n'a qu'un son sourd, une harmonie malheureuse, qui a nécessité l'invention du sonore *Moi*, que la métaphysique du langage a élevé si haut.

Chacun d'eux a son emploi particulier; l'un ne peut pas être isolément substitué à l'autre, mais dans leur emploi simultané ils tirent l'un de l'autre un mutuel appui. Les analogies de *Je* et de *Moi* vont à l'infini, en considérant ces pronoms comme les mots le sont dans les langues matériellement, idéologiquement, accidentellement, et dans les quatre formes de la construction. Mauro Granata a enrégistré dans son dictionnaire Dantesque soixante variations de sens dans l'emploi de l'auxiliaire *avere:* cent-vingt pour le verbe *essere;* cent-trente-deux pour le verbe *fare;* effrayante statistique grammaticale pour qui étudie les langues.

Ces mêmes verbes si l'on y joint *aller*, *devoir, pouvoir* n'en ont guère moins en français (voir le dictionnaire de l'académie.) Ce n'est point ici le lieu de discuter les difficultés d'une langue, mais ni dix, ni vingt ans ne suffisent à en approfondir une.

*Valperga di caluso* a dit en parlant de l'italien: *il saper ogni cosa della nostra lingua, tanto eccede la capacità d'un uomo, che niuno puo cotanto ritenerne in mente, che forse altretanto non gliene resti ignoto o dimenticato:* et que sont nos langues européennes comparées aux langues orientales:

Note pag. 10 additions et rectification.

M. Sébastien Rhéal a traduit Dante comme on écrit un roman. L'édition qu'il a donnée à Paris avec illustrations est élégante et économique; papier, dorure, images, caractères tout y est beau . . . . .

Un travail important a été fait sur le manuscrit du quinzième siècle de la bibliothèque des Bénédictins de Catane, il est dû à *Francesco Tornabene*, *Giovanni Cafici et Luigi della Marra*.

Wright a joint à son édition les belles compositions de Flaxman dont le burin a aussi interprété l'Iliade d'une manière toute homérique.

Quelques tercets de sa traduction donneront une idée de son faire.

In the mid-journey of our life below,
J found myself within a gloomy wood
No traces left, the path direct to show.
Ah! What a painful task to tell how drear,
How savage, and how rank that forest stood,
Which e'en to think upon renews my fear!
More bitter scarcely death itself can be.
But to disclose the good which there J found
J will relate what else 'twas mine to see.
How first J entered, it is hard to say;
In such deep slumber were my senses bound
When from the path of truth J went astray. etc.

EXTRAIT DE QUELQUES EXERCICES CLASSIQUES.

*Satan sous la figure du Père d'Jschariot montre en songe à ce disciple, du haut d'une montagne, l'héritage destiné aux apôtres.* ( *Traduction de l'Allemand de* Klopstock ). *Messiade ch. 3.me.*

. . . . . .
Viens, monte, allons, courage et ne chancelle pas!
Vois-tu ce mont sans fin, dans cet Eden fertile,
Dérouler ses créneaux et son ombre immobile;
Etincelant Ophir, dans ses flancs spacieux
L'or naît, renâit toujours, et des faveurs des cieux
Surabonde en tout tems cette féconde plaine:
De son bien-aimé Jean c'est ici le domaine.
Ces vignes, ces côteaux, ces champs, cette moisson

Qui, vacillante mer, s'enfuit sous l'horizon;
A Pierre, à son ami, c'est un don du Messie,
Vois cette immensité, ton oeil l'a-t-il saisie?
Que de trésors, ici; vingt cités, tu le vois,
Soeurs de Jerusalem, fille de tant de rois,
Sous les feux du soleil montent resplendissantes;
Dans ces riants vallons s'étendent florissantes;
Des Jourdains exhaussés dans l'air, scintillants, purs,
Serpentent d'arcs en arcs jusqu'au sein de leurs murs,
Y divisent les flots de leurs ondes captives
Dont mille Edens riants embellissent les rives,
Là, ses heureux élus trôneront, fastueux.
Distingue, en ce lointain, ce champ sec, montueux,
Étroit, inhabité, rocailleux, sans verdure;
Sur son front la nuit pèse, épandant la froidure,
Instillant ses vapeurs; les neiges, les glaçons
Dorment en ses ravins abimes inféconds;
De nocturnes oiseaux condamnés au veuvage,
Aux soupirs, à l'exil, en ce séjour sauvage,
Seuls tes hôtes futurs, vaguent, lents, indécis
Dans ces bois que la foudre a brisés, a noircis.
Voilà ton legs? Bientôt ils auront l'insolence
D'étaler devant toi, leur royale opulence
Les onze grands Élus, et tu verras leur oeil
Effleurer, fuir ton front où s'empreinte le deuil.
Mais que vois-je, ô mon fils, des larmes, oui des larmes!
Désespoir ou douleur faibles et vaines armes:
Cherches-en en toi-même et vole à ton secours;
Ecoute, a toi, mon coeur va s'ouvrir sans détours. etc. etc.

## DÉBUT DE PROMÉTHÉE TRAGÉDIE D'ESCHYLLE

(*Traduct. du grec vers par vers.*)

LA FORCE, LA VIOLENCE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

*La force.*

Suspendons notre essor où finit l'univers,
Du Scythe c'est ici le ciel et les déserts.
Vulcain, le roi des Dieux a parlé; fils docile,
Obéis: sur ce roc abrupte élève, exile,
Et sous des noeuds de fer, ce bâtisseur d'humains,
Ce misérable . . . il a de ses coupables mains
Déroblé de ton feu cette fleur pure essence

Fleur principe de vie et de toute existence.
L'homme en est investi : ce forfait odieux
Appelle sur son front la colère des Dieux.
Il saura que du ciel on doit craindre le maître,
Et refuser le bien qu'il ne veut pas permettre.

*Vulcain.*

Célestes messagers des paternels décrets
Rien n'a pu jusqu'à moi retarder votre accès;
Mais sur ce roc affreux où l'ouragan s'agite
Pour enchaîner un Dieu, moi, mon audace hésite.
S'il le faut j'y saurai fortifier mon coeur :
Qui désoblige un père en émeut la rigueur.
Postérité d'Astrée, adepte intelligence,
Malgré toi, malgré moi, détestable vengeance ?
Sur ce roc escarpé, solitude des airs,
J'enlacerai ton Dieu sous de robustes fers;
Là, plus d'humaines voix, plus de formes humaines,
Mais, sous un ciel igné, de brûlantes haleines
De tes ans hâleront la fleur. Lente à tes voeux
La nuit viendra du jour éliminer les feux.
L'aurore à son réveil évincera les ombres;
La douleur, les ennuis, hôtes cruels et sombres
Tortureront ta vie, et de libérateur
Point encor..! De tes maux, eh, quel est donc l'auteur?
Toi, ton humanité, bienfaiteur téméraire?
Dieu, ta fraude, a, des Dieux méprisant la colère
Du savoir aux humains agrandi l'horizon:
Criminel, sur ton roc, odieuse prison,
Insomne, nu, debout, et le torse immobile,
Tu vivras: plaintes, cris, éloquence inutile!
Le roi des Dieux est tout inflexibilité,
Le Début au pouvoir veut la sévérité. etc.

# LA DIVINE COMÉDIE

DE

# DANTE ALLIGHIERI

---

## 11.me 12.me 23.me CHANTS DU PARADIS

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

FAISANT SUITE AUX CHANTS PRÉCÉDEMMENT PUBLIÉS

PAR

**HIPPOLYTE TOPIN**

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE À PISE

*Sit mihi divini tantum vestigia vatis*
*Posse sequi summo que volans dum tendit olympo*
*Sublimem aspicere et longe observare tuendo.*
Van. praed. rust.

**FLORENCE**
TYPOGRAPHIE GALILÉIENNE
*de M. Cellini et C.*

**PARIS**
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

**Décembre 1857.**

À MONSIEUR

# LE DOCTEUR ALEXANDRE TORRI

DE VÉRONE

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE VALDARNO DEL POGGIO

Monsieur.

*Quand l'Académie de Valdarno del Poggio, la plus ancienne de l'Italie, m'admet par ses suffrages au nombre de ses membres correspondants, je ne puis être que flatté de l'honneur qu'elle me fait, et je l'en remercie.*

*Transplanté depuis peu sur le sol de la Toscane, mon séjour de prédilection, je ne puis m'appuyer auprès d'elle d'aucun titre, mais s'il faut en alléguer un, ce sera d'être l'admirateur des gloires de l'Italie. et d'avoir voué ma muse, toute faible qu'elle est,*

*à ce grand Poëte que vous avez vous même illustré par des travaux si judicieux, et qui, dans l'histoire de l'esprit humain, restera toujours la première des intelligences.*

*Recevez, Monsieur, l'expression des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être avec respect*

Votre très-humble et obéissant Serviteur

HIPPOLYTE TOPIN.

A L'ACADÉMIE

DE VALDARNO DEL POGGIO

HOMMAGE DU TRADUCTEUR

Mais qui réfléchirait au poids lourd de mon thême
A l'imprudent mortel qui soutient ce fardeau,
Ne me blâmerait point de trembler en moi-même.
Non, il n'est point le cours d'un débile bateau,
Ce flot que va fendant ma proue audacieuse
Ni d'un nocher qui craint les fatigues de l'eau

*Paradis*, Ch. 23.

# PARADIS

## CHANT ONZIÈME.

**Argument.**

*Saint Thomas éclaircit à Dante le sens de quelques mots, et lui raconte la vie de Saint François d'Assise.*

O soin que tout mortel poursuit insensément,
O vice, ô vanité de tous ces syllogismes
Qui te font l'aile en bas ramper obstinément!
Qui se voue au barreau, qui suit les aphorismes,
Qui court un bénéfice ou bien un évêché,
Qui règne par la force et qui par les sophismes,
Qui vole, qui du gain est épris, entiché,
Dans les plaisirs des sens qui peine, qui s'abîme,
Et par un doux repos qui se sent alléché.
Quand libre des soucis dont le poids vous opprime,
Je suivis Béatrix, qui jusqu'aux cieux parvint,
Où l'accueil qu'on me fit ne fut pas peu sublime;
Quand chacun des esprits en son disque revint
Précisément au point début de sa carrière,
Tel un cierge au flambeau, fixe, droit, il s'y tint.
Et j'entendis la voix, concentrée en la sphère,
Qui me parla d'abord, de son brûlant réduit
Commencer, souriante, en forçant sa lumière.

Ainsi que mon éclat de son éclat reluit,
De même en me mirant dans sa flamme éternelle
J'y lis et tes pensers et ce qui les produit.
Tu doutes, et tu veux que creusant ma cervelle,
Clairement, longuement, j'explique au grand complet,
Et qu'à ton intellect ma glose te nivèle
Ce fait cité plus haut: *Où bien l'on se repait:*
Et cet autre où j'ai dit: *Il n'eut point de semblable:*
C'est ici qu'il faudra distinguer clair et net.
Le Dieu qui meut ce monde à lui seul pénétrable,
Avec cette sagesse en qui tout œil humain
Succombe avant d'en voir un fond insaisissable,
Voulant que s'approchât de son époux divin
L'Epouse de celui que sa voix solennelle
Au prix d'un sang béni disposa non en vain.
Confiante, honorée et pour lui plus fidèle
Institua deux chefs, personnelle faveur,
Qui d'ici, qui delà l'auraient sous leur tutèle.
L'un fut tout séraphique en sa brûlante ardeur,
L'autre chez les mortels par sa vaste science
D'un Chérubin en lui figura la splendeur.
Je parlerai de l'un sans choix de préférence,
Car l'éloge de l'un, de tous les deux s'entend,
Leurs travaux n'ayant eu qu'une même tendance.
Entre le Tupino puis l'onde s'épandant
Du mont où Saint Ubald y choisit sa retraite
Est un côteau fécond monticule pendant;
De l'Est Péruse y sent brûler, glacer son faîte
Et derrière, plaintifs, et dans l'ombre perdus,
Et Nocère et Gualdo courbent au joug leur tête.
Au point où sa raideur s'adoucit et le plus,
Sur le monde, un beau jour, un soleil s'improvise.
Tel celui-ci montant des pays de l'Indus.
Garde-toi de nommer ce lieu du nom d'Assise
Toi qui veux en parler, ce nom lui messierait
Dis Orient, l'idée en sera plus précise.

Du seuil de son aurore à peine il s'éloignait
Que déjà quelque peu s'imprégnait sur la terre
Cette grande vertu qui la fortifierait.
Jeune encor, son vouloir résistait à son père
Pour le choix d'une épouse à qui comme à la mort
Nul pour son bon plaisir n'élargit sa barrière.
Plus tard, devant la cour au compétent ressort,
*Coram patre*, sa main par lui fut acceptée,
Puis son amour devint de jour en jour plus fort.
De son premier époux veuve ici-bas restée
Nul jusqu'à celui-ci n'osa briguer son choix
Plus de onze-cents ans, obscure, non captée.
En vain a-t-elle ouï que la terreur des rois,
Le héros conquérant la trouva sous le chaume,
Compagne d'Amyclas froide au son de sa voix.
Constante, courageuse en vain on la renomme,
A la croix, près du Christ, elle monte à ses maux,
Quand Marie, à ses pieds, pleure le Dieu fait homme.
Mais pour ne point marcher voilant trop mes propos,
François, la pauvreté, c'est l'amant, c'est l'amante,
Qu'il faut voir désormais sous mes prolixes mots.
Leur union, leurs traits, ressemblance frappante,
Un amour merveilleux, la douceur du regard,
Disaient de leurs pensers la sainte et douce entente.
A tel point que, séduit, le vénéré Bernard
Devêt ses pieds, et court une paix enviable,
Et bien qu'il se hâtât, il plaint son long retard.
O richesse inconnue, ô trésor véritable
Sylvestre, Egydius, tel Bernard l'a montré,
Nu-pieds suivent l'époux, tant l'épouse est aimable.
Et puis il part, ce père et maître révéré
Emmenant son épouse, et l'humble pépinière
Autour du flanc desquels le licol s'est serré.
Fils d'un Bernardone, non, jamais sa paupière
N'a trahi de son cœur son orgueil fait honteux,
Quoiqu'il languit dédain et mépris du vulgaire.

Vers Innocent il vient, royalement pompeux,
Vante sa règle dure, et de sa sympathie
Reçoit le premier sceau pour ses Religieux.
Quand la sainte famille est en nombre agrandie,
Sur les pas de ce chef dont le céleste chœur
Plus dignement dirait la merveilleuse vie,
Honorius que meut l'esprit inspirateur
Ceignit d'une couronne adjointe à la première
La sainte volonté de cet archi-pasteur.
Et quand mourir martyr, l'aiguillonne, l'altère,
Devant la majesté d'un soudan orgueilleux
Il proclama le Christ et plus d'un mandataire
Ne trouvant que des cœurs par trop séditieux
Et ne pouvant languir, tristement inutile,
Il vient en Italie, un sol plus généreux.
Un roc, entre le Tibre et l'Arno, sied stérile
Là du Christ il reçut pour dernière bonté,
Le sceau qui deux longs ans marqua son corps débile.
Quand il plût à celui qui l'avait tant doté,
De l'appeler là haut à la gloire éternelle,
Apothéose due à son humilité,
Aux siens, aux successeurs d'un légitime zèle
Il a recommandé sa chère Déité
« Vous l'aimerez, dit-il, et d'un amour fidèle ».
Et de son sein, son âme, éclatante beauté,
Va, monte, recouvrer sa primitive sphère
Réclamant pour cercueil l'unique pauvreté.
Or conçois bien quel fut le compagnon de Pierre,
Qui devait du vaisseau dont il fut le tuteur,
Droit au but sur les flots diriger sa carrière,
Et tu reconnaîtras notre premier pasteur;
Car, quand on suit sa voix ainsi qu'il nous l'ordonne,
Oh! de quel bon fagot on sent qu'on est porteur.
Mais sa tribu s'est faite et friande et gloutonne
Et tant, et tant qu'il faut qu'elle cède au torrent,
Qu'aux bois elle s'épande et le nombre y foisonne.

Et plus loin du gardien elle va picorant,
Vagabonde au hasard, plus vide de laitage
Légère et mal vêtue on la voit en rentrant.
J'en connais bien encor qui craignent le naufrage,
Se groupent au pasteur, mais nombre si petit,
Que peu de drap se taille au froc du personnage,
Or donc, si mes propos ne sont pas sans crédit,
Si tu m'as écouté d'une oreille attentive.
Si tu rumines bien tout ce que je t'ai dit,
Ta volonté calmée en deviendra moins vive,
Tu connaitras le tronc qui fournit les éclats,
Et tu comprendras bien la dite corrective,
Où si l'on ne dévie, on s'y maintient bien gras.

## CHANT DOUZIÈME.

**Argument.**

*Apparition de nouvelles sphères. — Saint Bonaventure raconte à Dante la vie de Saint Dominique.*

Quand la sainte lueur saisit les derniers mots,
Pour finir à l'instant d'exprimer sa pensée,
Soudain la sainte meule a rompu son repos,
Et roulante, en son cours ne s'arrêta lancée
Que lorsqu'une autre en fit son centre d'horizon,
Répondant à sa danse, à sa voix cadencée,
Voix qui domine autant nos filles d'Apollon
Les Sirènes, à nous, au sonore langage,
Que le rayon direct le réfracté rayon.
Tels on voit se courber en un léger nuage
Deux parallèles arcs à jumelle couleur,
Quand Junon à sa serve a transmis son message.
L'Extérieur naissant de l'arc intérieur,
Semblable au doux parler de la nymphe inconstante
Que consuma l'amour, tel Phébus la vapeur.
Arcs qui font présager aux humains douce attente,
Sur la foi du serment que Dieu fit à Noë,
Que l'onde sur les monts n'y serait plus stagnante.
De ces roses ainsi, tresses d'éternité,
Roulaient autour de nous les deux saintes nuances,
Tant s'accordait le centre avec l'extrémité.
Puis quand les chants de fête et les joyeuses danses,
L'échange répété de leurs flamboyements,
Les démonstrations, les douces prévenances,

Ensemble instantanés se turent librement,
Tels deux yeux au plaisir de qui meut la prunelle,
Tous deux simultanés s'ouvrant et se fermant;
Du centre lumineux d'une splendeur nouvelle
Une voix en sortit qui m'a pirouété,
Telle l'aiguille au pôle, et ma tourné vers elle.
Puis elle a dit: L'amour qui me fait ma beauté,
Sur le deuxième chef appelle ma parole,
Lui, qui le mien ici m'a dignement vanté.
Car où l'un parle, il faut qu'aussi l'autre ait son rôle
Et défenseurs tous deux des mêmes droits sacrés,
Leur front doit resplendir de la même auréole.
Les bataillons du Christ, soldats régénérés
Non sans le payer cher, sous la sainte bannière
S'avançaient lentement, peu nombreux, timorés,
Quand l'empereur qui n'a, n'eut rien de temporaire
Pourvut à son troupeau qui marchait compromis,
(Grâce libre, bien plus que faveur nécessaire),
Secourut son épouse et plus haut je le dis,
Lui donna deux soutiens dont les faits et les dire
De leurs égaremens tireraient les brebis.
Dans cet heureux pays où nait le doux zéphire
Pour faire épanouir les renaissantes fleurs,
Dont l'Europe au printems voit vêtir son empire.
Non loin des bords battus des flots perturbateurs,
Flots au delà des quels, après longue trainée
Phébus parfois dérobe à tout œil ses splendeurs,
Callaroga s'élève, ô cité fortunée,
Sous l'orbe où du lion dans l'écu protecteur
L'image en même tems domine, est dominée.
Dans ses murs y naquit l'ardent propugnateur
De la foi du chrétien, le vénérable athlète
Bon envers ses amis, mais dur au novateur.
Dans l'instant solemnel ou son âme fut faite,
Une telle vertu l'anima, la remplit,
Qu'enfermée en sa mère elle la fit prophète.

Quand sur les fonds sacrés à lui la foi s'unit,
Mutuelle union hors des siècles durable
Où réciproquement leur salut s'y promit,
La femme qui pour lui se rendit responsable
En un miraculeux sommeil a reconnu
Son croît, et de son croît la lignée admirable.
Et pour qu'il fut tel quel l'annonçait sa vertu,
Un ange descendant là-bas vous le baptise
Du possessif du maître auquel il s'était dû.
Son nom fût Dominique, et ne puis que j'en dise
Comme d'un vigneron qu'avait aimé le Christ,
Pour cultiver tous deux sa vigne reconquise.
On le crut vrai l'ami, l'émissaire du Christ,
Car l'amour qui dabord en lui fut évidence
Fut au premier conseil qu'avait donné le Christ.
Sa nourrice le vit souvent dans le silence,
Éveillé, sur le sol prosterné longuement,
Je viens m'humilier semblait son éloquence.
Oh, du nom de Félix père digne vraiment;
O mère avec raison Donna Jeanne appelée,
Puisque à ces noms l'effet correspond justement.
Non pour l'amour mondain que la foule aveuglée
Par Ostie ou Taddée embrasse en zélateur,
Mais pour la manne, en-bas, d'ici haut ruisselée,
En un laps de tems bref il se fit grand docteur,
Et tel qu'il entreprit de visiter la vigne
Qui s'étiole tôt, sauf bon cultivateur.
Puis à Rome qui n'est de nos jours si bénigne
Qu'elle le fut jadis, funeste égarement
Non du pontificat, mais du chef qui forligne,
Il n'y vint point chercher quelque dégrèvement
Pour un prompt bénéfice, oh, non point de prière,
Ni pour soi *decimas pauperum* l'aliment.
Mais il sollicita liberté pleine, entière,
De combattre l'erreur pour la postérité
De ces vingt-quatre fleurs dont t'encercle la sphère.

Puis fort de sa doctrine et de sa volonté,
Il se meut hardiment héraut apostolique
Tel un torrent qu'emporte un flot précipité.
Son flot impétueux heurte l'arbre hérétique,
Mais il heurte et s'obstine encor plus véhément
Lorsque plus obstiné l'on résiste énergique.
Son cours subdivisé roula diversement
Au catholique Eden que son flot fertilise,
Tel que chaque sillon y croit plus verdoyant.
Si telle fut du char d'où combattit l'église
Une roue, et qui forte à la bien soutenir
La fit être vainqueur d'une race insoumise,
De l'autre celle-ci t'en pourra découvrir
La vertu, dont Thomas tout vive courtoisie
Avant mon arrivée a su t'entretenir.
Mais l'orbe que le haut de sa périphérie
A décrit, s'oblitère abandonné sillon
Et la mousse domine où dominait la lie.
Sa race qui jadis suivait son droit filon
Pas à pas sur les siens, à rebours sur sa trace
Pose aujourd'hui l'orteil où posa son talon.
Mais on verra bientôt quel produit on amasse,
Né d'un méchant labour, quand le grain gromelant
Se plaindra qu'au grenier on lui refuse place.
Je crois que tel et tel vers par vers m'effeuillant
Quelque part dans mon livre y trouverait à lire
Je suis encore tel que je fus ci-devant.
Mais il ne viendra point de Casal, ni bien pire
D'Aquasparta, car tel prend l'écrit à rebours
Et s'il prête pour l'un, pour l'autre il se retire.
Je suis Bonaventure, au début de mes jours
Bagnorea m'a vu; quand mes devoirs parlèrent
Le siècle aux intérêts du ciel céda toujours.
Dans l'enceinte où je suis, les premiers y brillèrent
Illuminat et l'humble Augustin, qui vêtant
La bure et le cordon à Dieu se dévouèrent.

Hugues de Saint Victor est ici respirant
Et Pierre Comestor, et Pierre l'Ibérique
Que douze fois en-bas son ouvrage fit grand.
Le prophète Nathan, de la grand basilique
Chrysostomos, Anselme, et ce maître profès
Donat qui mit la main à l'art le plus antique.
Rhaban habite ici, puis resplendit tout près
Ce moine qui voyait hors de toute limite
Joachim qui naquit en pays calabrais.
Si d'un tel Paladin j'exalte le mérite
C'est le frère Thomas, son zèle tout amour
C'est son parler aussi qui doux m'y sollicite
Emouvant avec moi le chœur qui m'est autour.

## CHANT VINGT-TROISIÈME.

**Argument.**

*Le triomphe du Christ.*

Tel sous l'aimé feuillage un vigilant oiseau
Posant au bord du nid de sa douce lignée,
Quand la nuit voile tout de son morne réseau,
Désireux de revoir les traits de sa couvée,
De voltiger au loin, la pourvoir d'alimens,
D'un pénible labeur sollicitude aimée,
Sur la branche aérienne il devance le tems,
Tout ardeur, il voudrait que l'aurore indolente
A son œil attentif hatât ses feux naissants,
Debout ma Béatrix telle à moi se présente,
L'œil vers la région sous laquelle on croit voir
Le soleil s'avancer d'une marche plus lente,
Si bien qu'en la voyant hésiter, puis vouloir
Je me crus ressembler à qui désire, espère
Tout autre objet qu'il n'a se contentant d'espoir.
Mais entre deux instants l'instant fut éphémère,
Attendre, dis-je, et voir manifestations,
D'un ciel de plus en plus renforçant sa lumière
Et Beatrix a dit: « Voici les bataillons,
Du Christ victorieux, le fruit qui nous arrive
Des feux resplendissants de tous ces tourbillons ».
Sa face me semblait une étincelle vive,
De sa joie en ses yeux, telle était la hauteur
Qu'il faut que je m'en taise et non que je l'écrive,

Telle en un ciel serein dans toute sa rondeur,
Phébé luit au milieu de ces splendeurs premières
Email brillant du ciel et de sa profondeur,
J'aperçus au milieu de mille et mille sphères,
Un soleil qui lui seul vous les incendiait
Toutes, tel fait le nôtre à nos hauts luminaires.
A travers sa lueur diaphane, luisait,
Et visible luisait sa brillante substance,
Tant, tant, que sa clarté vive m'éblouissait.
« O Beatrix, ô guide, amour, bonté, constance! »
Elle m'a répondu: « Ce resplendissement
Est une force à qui rien ne peut résistance.
C'est ici la sagesse et le commandement
Qui du ciel à la terre ouvrit toute avenue,
Vœu long-temps des humains désiré vivement ».
Tel pour se dilater, s'échappe de la nue
Le feu qui ne tient point en ses retranchemens
Et, contre sa nature, en bas tend, et se rue.
Tel mon esprit, au sein de tous ces élémens,
Grandit, sent hors de soi la force qui l'attire,
Et puis que devint-il? mystère, égarements.
« Ouvre tes yeux, regarde, et sache en moi me lire,
« Et, que n'as-tu pas vu, mais tel à soutenir
« De ton puissant regard l'éclat de mon sourire ».
J'étais l'homme éveillé qu'un faible souvenir
D'un songe oblitéré travaille; il s'ingénie,
Il voudrait.... l'ombre fuit, et ne peut revenir.
Quand j'entendis ces mots descendre en mon ouïe
Mots bien dignes d'accueil, mots dignes toutefois
De durer où s'inscrit le passé de la vie.
Si pour me seconder les mille et mille voix,
Que Polymnie adjointe aux filles de la lyre
Nourrirent d'un lait pur, d'un lait gras de leur choix,
Retentissaient ici chantant le saint sourire,
Et tout ce que de joie avait l'aspect divin
Elles seraient encor, loin, bien loin du vrai dire.

Ainsi du Paradis vous figurant le sein,
Il doit sauter le pas notre sacré poème,
Tel fait le voyageur en un brusque chemin.
Mais qui réfléchirait au poids lourd de mon thème,
A l'imprudent mortel qui soutient ce fardeau,
Ne me blâmerait point de trembler en moi-même.
Non, il n'est pas le cours d'un débile bateau,
Ce flot, que va fendant ma proue audacieuse,
Ni d'un nocher qui craint les fatigues de l'eau.
« Pourquoi de mes attraits est ton âme amoureuse,
« Tant et tant que ton œil dédaigne le jardin,
« Où sous les feux du Christ, nait fleur et fleur nombreuse.
« Là, s'élève la rose où le Verbe divin
« Se revêtit de chair, là douze fois domine
« Le lys dont le parfum ouvrit le vrai chemin ».
Béatrix avait dit; moi qui toujours incline
A suivre son vouloir, je rengage mon œil
A combattre l'éclat dont son front s'illumine
Tel jadis, sous les feux d'un limpide soleil,
Déchirant des vapeurs les ombres passagères
Mes yeux ont vu d'un pré le nuancé vermeil,
Tel j'aperçus ainsi des groupes de lumières
Foudroyés du haut ciel par des jets lumineux,
Sans pouvoir m'expliquer qui foudroyait ces sphères.
Bienfaisante vertu qui pénètres ces feux,
Tu montas, tu laissas essor libre à mon âme,
Aux dards presque émoussés de mes débiles yeux.
La fleur belle, son nom de qui je me réclame,
Au point du jour, le soir, captiva mon esprit,
Et le concentra tout, sur la plus grande flamme.
Et quand l'une, et puis l'autre à l'envi me peignit
La grandeur, la beauté de cette étoile belle,
Qui triomphe là haut, et qui là-bas vainquit,
Des profondeurs du ciel une flamme en ruisselle,
Qui se formant en cercle au sein des firmaments,
L'environne soudain, et se meut autour d'elle.

Quels que soient les concerts qui doux retentissants
Ici-bas charment l'âme, irrésistible atteinte:
Nuages déchirés, sonore effroi des sens,
Comparés aux doux sens de cette lyre sainte
Par qui se couronnait le saphir glorieux
*Ensaphirant* du ciel la plus riante enceinte.
Moi, séraphique amour, j'encercle de mes feux
Les miraculeux flancs qui tressaillant d'attente
Ont hébergé l'objet de nos plus ardents vœux.
Cercle, je roulerai, reine des cieux puissante
Tant que suivant ton fils tu feras radieux
Plus, plus le ciel, ô toi, sa future habitante.
Ainsi tourbillonnait le sceau mélodieux
Et les autres splendeurs qu'un même instinct seconde
Du doux nom de Marie assourdissaient les cieux.
L'impérial manteau des volumes du monde
Qui luit de plus de feux et de ses feux renait
Sous l'haleine de Dieu dont l'univers s'inonde,
De son interne bord tant et tant se haussait
Et dominait nos fronts, que sa vive apparence
Nullement ou j'étais ne nous apparaissait.
Et mes yeux n'eurent point assez haute puissance,
Pour suivre en son essor le cercle flamboyant
Qui s'elevant montait vers sa douce semence.
Tel, à sa mère, tend les bras le jeune enfant
Quand il a de son lait épuisé la mamelle,
Force des feux d'amour hors de lui s'enflammant.
Chacun de ses foyers en haut s'allonge en aile
Developpant son arc, tel que l'amour ardent
Qu'ils portaient à Marie à mes yeux se révèle.
Puis cessant leur essor ils ont spontanément
Dit Regina cœli, si douce résonnance
Qu'en moi j'en sens encor un vif frémissement.
Quelle fecondité, quelle vaste abondance,
Dans ces riches greniers, pépinière de grains
A tout sol ici-bas excellente semence.

Là, jouissance et vie, et bien toujours certains,
Héritage conquis dans la Babylonie,
Sur les pleurs et l'exil, sur l'or et ses dédains.
Là, triomphe, à jamais, sous le fils de Marie,
Fils sublime de Dieu deux fois triomphateur,
Avec l'antique élite, à la nouvelle unie
Celui qui tient les clefs du séjour du bonheur.

# NOTES

## Chant Onzième.

Ce chant d'une grande simplicité de style, mais d'une simplicité savante, est un beau panégyrique de Saint François d'Assise.

Vers 4. — *Chi dietro a jura*, ec.

Dans le désordre apparent de cette période, le poëte y met la vie scientifique, la vie du monde et ses abus, en opposition avec le calme et l'élévation du mysticisme.

Vers 5. — *Chi seguendo sacerdozio*, ec.

Allusion au proverbe courir un bénéfice, in caccia de' moccoli e dei benefizj, a dit Cesari.

Vers 6. — *E chi regnar per forza*, ec.

Il y a dans ces vers-ci une foule d'allusions locales perdues pour nous qui ne pouvons y voir que des généralités.

Ceci peut s'appliquer, aussi aux armes comme à l'éloquence de Philippe roi de Macédoine.

Vers 7. — *E chi in rubare, e chi in civil negozio.*

La seconde partie de ce vers présente un double sens: Cioè *al governo della Repubblica*, a dit Landino; e chi *civile amministrazione* (Brunone, Bianchi); o *trattando qualche civil negozio*, a dit un autre.

Auf Raub Der (legt') Der auf bürgerliches Treiben. (Philaléthès).
D'autres suivaient les affaires publiques. (Pier Fiorentino).
Celui-ci spéculait avidement dans son négoce. (Artaud de Montor).

Some practised robbery and others trade and commerce. (O. Donnell).
One was on wicked gains by fraud intent
By merchandise another. (Wright).

Je crois que les vers suivants d'Horace éclairciraient bien cette difficulté :

Hic mutat merces a sole ortu usque ad eum quo
Vespertina tepet regio . . . . . .
. . . . . ne quid
Summâ deperdat metuens aut ampliet ut rem.

Pour traduire un auteur il faut bien le comprendre
Ou choisir des avis qui sachent mieux l'entendre,
Mais choisissez-les bien car ils sont peu d'accord
Presque toujours d'ailleurs la multitude a tort,
Consultez avant tout votre auteur, et lui-même
D'un passage douteux resoudra le problême.
ROSCOMMON, *Art de traduire* (Trad. Charbonnières).

Vers 15. — *Fermossi come a candelier candelo.*

Proverbe sous forme de comparaison, droit comme un cierge, a dit le français.

Le mot chandelle signifiait jadis ce que nous distinguons aujourd'hui par le mot cierge : A chaque saint sa chandelle.

Vers 135. — *Che la cappe fornisce poco panno.*

Déjà depuis 1243 Mathieu Paris se plaignait de la dégénérescence des ordres mendiants, et leur reprochait outre leurs disputes personnelles, de bâtir des maisons qui ressemblaient à des palais, en opposition avec la pauvreté qui était la base de leurs instituts; d'assister les riches et les grands à leur lit de mort, pour leur arracher des testaments, de recommander leur ordre et de mépriser les autres, etc. etc. La jalousie pouvait bien avoir eu quelque part à l'exagération de tous ces abus, car Mathieu Paris était Bénédictin, et plus tard Bonaventure défendit avec solidité les ordres mendiants; mais cela prouve du moins que Dante ne fut pas le premier à se plaindre de la dégénèrescence de ces ordres. (PHILALÉTHÈS).

Vers 137. — *Perchè vedrai la pianta onde scheggia.*

Proverbiale espression que Philaléthès interprète ainsi : Du wirst einsehen, das die Dominicanerorden einem guten Stamme gleicht, der aber durch Beschädigungen, die er erlitten, zu splittern beginnt.

Et tu reconnaîtras que l'ordre des Dominicains ressemble à un bon tronc, mais qui à cause des dommages qu'il a sonfferts, commence à s'éclater: Dante fait souvent usage de proverbes:

Attendre d'un muet les nouvelles des cieux.
Pagare di moneta senza conio.
Le cappe fornisce poco panno.
Discerner puoi che buona merce carca.

CHANT DOUZIÈME.

Ce chant est l'admirable pendant de celui qui précède.

Vers 10. — *Come si volgon per tenera nube.*

Le meilleur des commentaires, a dit un critique, est une traduction fidèle; c'est ce qu'a bien prouvé Philaléthès, indépendamment de ses notes scientifiques, historiques et littéraires.

Voici la traduction de ce passage:

Gleich wie durch zarte Wolken sich zwei Bogen
Gleichlaufend uud von gleichen Farben, wölben,
Wenn Juno ihrer Dienerin Befehl giebt,
Der inn're aus dem äusserem entstehend,
Der, Sprache jener Schmachtenden vergleichbar,
Die Lieb' einst aufgezehrt, wie Sol die Dienste
Darob die Völker hier dann prophezeien
Ob des Vertrag's, den Gott einging mit Noe,
Dass nie die Welt mehr überschwemmt wird werden;
Also aus jenen, ew'gen Rosen schlangen
Ringsum uns her sich die zwei Blumenketten
Und so entsprach die äusserste der inn'ren.

Vers 87. — *Alla sedia che fu già benigna.*

Dante fronde ici les abus qui s'étaient introduits dans l'église sous Innocent III, Honorius III; il attaque corps à corps Boniface VIII, distinguant bien le pontificat qu'il respecte du representant qui dévie. Les abus provenaient en grande partie des actes excessifs de charité, de faveurs ou de concessions aux ordres mendiants nouvellement établis, des absolutions, des restitutions, du droit de conférer les bénéfices, d'échanges de pélérinage pour une compensation ou prestation quelconque. Tous les droits confondus excitaient le mécontentement. Et, ajoute Philaléthès, dont nous extrayons et abrégeons cette note, il ne faut cependant point

perdre de vue que le choix des papes ne tombait jamais que sur des hommes honorables et savants.

Vers 93. — *Non decimas quae sunt pauperum Dei.*

La necessité de la rime nous a fait combiner le français et le latin comme font nos poètes dans leurs bouts-rimés. Mad. Deshoullières a dit :

Favori des neuf soeurs tu sais plaire *omnibus*
Et de quatre tu sais donner la mort *tribus.*

Vers 114. — *Sì ch' è la muffa dov'era la gromma.*

So dass wo Weinstein war sich Schimmel findet (Phil.). C'est à dire: Dove soleva venire buono odore, ora vien tristo.

Vers 126. — *Ch'uno la fugge l'altro la coarta.*

Si l'un interprète l'écrit si largement qu'il puisse se trouver en dehors de la règle, s'y soustraire, l'autre le resserre trop en cherchant à l'expliquer selon la lettre.

On s'est souvent plu à calomnier Dante, mais qui l'approfondit trouve à le justifier.

Das Urtheil welches hier Dante über die extreme Richtung beider Parteien ausspricht, zeigt um so mehr von seinen klaren unpartheiischen Sinne als es mit dem Urtheile Clemens V uberstimmt, dem Dichter sonst keineswegs gewogen ist (Philaléthès).

Le jugement que Dante porte ici sur les tendances extrêmes des deux partis (celui d'acqua Sparta, et celui de Casal) montre d'autant plus clairement son impartialité qu'il est d'accord avec celui de Clement V à qui le poète d'ailleurs n'était nullement favorable.

Vers 136.

Pourquoi le prophète Nathan est-il ici nommé à coté de Chrysostome? C'est répond Philaléthès peut être, parceque tous deux dirent aux grands de la terre de sévères vérités.

Vielleicht weil beide den Grossen der Erde bittere Wahrheiten sagten.

### Chant Vingt-troisième.

Ce chant étincelle de beautés. On oserait presque dire qu'il est le chef-d'oeuvre des chefs-d'oeuvre du poète. Le style en est simple, doux, soutenu, les comparaisons presque toutes neuves, mais surtout justes, riantes, poétiques, et l'intérêt y va croissant du premier au dernier vers.

Vers 1. — *Come l'augello intra l'amate fronde.*

Dante s'est déjà montré supérieur à Virgile et à Ovide, au premier dans le Chant treizième de l'Enfer où tantôt il imite où traduit son modèle, et où tantôt il marche indépendant de lui; au second auquel il semble jetter le gand dans sa double transformation de l'homme en serpent et du serpent en homme (Chant vingt-cinquième de l'Enfer). Ici il n'a point d'égal, tout est à lui, choix d'expressions, suavité de sentiment, vérité des images, harmonie ravissante. Au lieu des citations latines que donnent les commentateurs, nous préférons mettre ici en présence la traduction de ce début en vers allemands par Philaléthès, et le traducteur anglais Wright. Ces deux oeuvres font d'autant plus d'honneur à l'Italie dont elles interprètent le grand poète avec une rigoureuse vérité, qu'elles sont elles mêmes dans ce genre de production le plus bel ornement des littératures qui les ont vues naitre.

Gleichwie das Vöglein, das auf seiner süssen
Erzeugten Nest im lieben Laubesdunkel
Die Nacht durch lag, die uns die Ding' umhüllet
Um des ersehnten Anblick's zu geniessen
Und Kost zu finden, die es jenen spende,
D'rob angenehm die schweren Müh'n ihm scheinen,
Der Stunde kommt zuvor auf öff' nem Zweige
Und, glüh'nden Wunsches voll die Sonn' erharrend,
Mit festem blick' späht, ob die Dämm'rung anhebt,
So stand emporgerichtet meine Herrin,
Aufmerksam hingewandt zur Himmelsgegend,
Darunter mind'res Eilen zeigt die Sonne.
D'rob mir, der sie so sehnsuchtswoll sah harren,
Wie Einem ward zu Muth, der wohl ein And'res
Sich wünscht, allein durch Hoffen sich beruhigt etc.
(Philaléthès).

E'en as the bird that resting in the nest
Of her sweet brood, the sheltering boughs among
While all things are enwrapt in night's dark vest,

Now eager to behold the looks she loves,
And to find food her impatient young
(Whence labour grateful to a mother proves)
Forestals the time, high perched upon the spray,
And with impassioned zeal the sun expecting
Anxiously waiteth the first break of day;
Thus stood my Lady with an earnest gaze
Upright — her face unto that part directing
Where Phaebus his impetuons steeds delays.
(WRIGHT).

Vers 101 e seg. — . . . . . *il bel zafiro*
*Del quale il ciel più chiaro s'inzafira*, ec.

Gentile parola (a dit Tomaseo à qui nous empruntons ces deux notes) che rammenta l'*ingigliarsi*.

Vers 88 e seg. — *Il nome del bel fior ch' io sempre invoco*
*E mane e sera* . . . . . .

Più bello ancora del *bel zafiro;* da che rilevasi che Dante mattina e sera pregava la Madonna, e diceva buonamente l'Ave Maria, *dacchè tre volte ridice ave nel suo poema.*

Dante a repété aussi trois fois Cristo, dans son douzième Chant du Paradis, peut-être en l'honneur des trois personnes en Dieu qui ne font qu'un seul et même Dieu, comme trois fois Cristo, n'est qu'une même idée. Et que sait-on, peut-être il naîtra un jour quelque commentateur anti-dantesque, qui dans sa mauvaise foi ne manquera pas d'accuser Dante de reconnaître trois rédempteurs, et de lui appliquer le fameux sonnet-épitaphe composé en l'honneur de Bietolone.

Nous le donnons ici comme une pièce rare et curieuse de la littérature italienne :

Il poco illustre e meno Reverendo
Bietolon da Lucardo è qui sepolto,
Fu l'ottavo sapiente e morì stolto,
Derise ognuno e poi morì piangendo.
Giudizio ebbe ammirabile e stupendo
E non l'adoprò poco nè molto;
A tôrre altrui la fama era rivolto,
E andò della sua sempre perdendo.
Fu vano, e il corpo suo mai stiè digiuno
Fu maestro di scuola e fu sferzato,
Lacerò tutti e non piagò nessuno,
Era prete e morì scomunicato,
Facea de' Cristi, ed or non ne ha pur uno,
Ebbe tre redentori e s'è dannato.

Dante ne manque pas aujourd'hui d'admirateurs en France ; l'Italie le sait. Les ouvrages d'Ozanam, de Fauriel, d'Ampère sont traduits en italien, mais ce que la majorité ne sait pas c'est que lorsque dans l'espace de cinquante ans, l'Allemagne compte trois traductions de Dante, l'Angleterre cinq, la France en a dix sans y comprendre celle d'Anthony Deschamps, qui n'a traduit que quinze chants, et celle de M. Aroux, qui faisant du Dante un hérétique, l'a interprété à sa manière.

Les traducteurs en vers sont :

Terrasson : l'Enfer seulement.

Ratisbonne : l'Enfer et le Purgatoire ; le Paradis sera publié probablement.

De Mongis : les trois poèmes en rimes plates.

Les traducteurs en prose sont : Artaud de Montor, Pier Fiorentino, A. Brizeux, Lamennais, Sebastien Rhéal, Saint-Mauris et Menars. Ce dernier a dit une chose bien vraie dans la préface de son ouvrage. Tout en rendant justice au mérite de ceux qui l'ont précédé, il ajoute, en fait de traduction, toute version parait incomplète, infidèle, et chacun porte en soi selon sa manière de sentir le besoin d'une traduction nouvelle.

Carry a traduit les trois poèmes en vers blancs, anglais ; Cayley le Purgatoire seulement *in terza rima ;* Wright a traduit les trois poèmes tercet par tercet, mais seulement a deux rimes, et croisées. Le mérite de son ouvrage est constaté par les éditions multipliées qu'on en a faites. O. Donnell, moine catholique irlandais, a traduit en prose ; il a, dit-il, dans sa préface, passé sept ans a la Vallombrose à étudier et à traduire son auteur, sa traduction, est très-poétique, et littérale.

Pollock a traduit les trois poèmes en vers.

L'Espagne compte aussi deux traductions de Dante.

Les traductions en langue allemande sont celles de Bachenschwauz, de Kannegieser. A la suite d'une pièce de vers intitulée l'Etrurie on y lit cette note. L'Italia è riconoscente alla Maestà del Re Giovanni di Sassonia per la versione tedesca della Divina Commedia ; c'est probablement celle de Philoléthès en vers *sciolti*.

# LA DIVINE COMEDIE

DE

# DANTE ALLIGHIERI

VINGT-HUITIÈME

## CHANT DU PURGATOIRE

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

*par*

**HIPPOLYTE TOPIN**

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE,

CATANE
TYPOGRAPHIE DE JOSEPH MUSUMECI-PAPALE
FEVRIER 1857.

ALL'EGREGIA E NOBILISSIMA SIGNORINA

**VINCENZINA PATERNÒ-CASTELLO**

PROMESSA SPOSA ALL'ESIMIO E NOBILISSIMO

**BARONE DELLA BRUCA**

OMAGGIO DEL DI LEI MAESTRO

DI LETTERATURA FRANCESE

**Hippolyte Topin**

# PURGATOIRE

# PURGATORIO

## CANTO XXVIII.

---

### ARGOMENTO

*Il Paradiso Terrestre—Il fiume lete—Matelda*

Vago già di cercar dentro e dintorno
La divina foresta spessa e viva,
Ch' agli occhi temperava il nuovo giorno,
Senza più aspettar lasciai la riva,
Prendendo la campagna lento lento
Su per lo suol, che d' ogni parte oliva.
Un' aura dolce senza mutamento
Avere in se mi ferìa per la fronte
Non di più colpo, che soave vento;
Per cui le fronde tremolando pronte
Tutte quante piegavano alla parte,
U' la prim' ombra gitta il santo monte,
Non però dal lor' esser dritto sparte
Tanto, che gli augelletti per le cime
Lasciasser d' operare ogni lor arte;
Ma con piena letizia l'ore prime
Cantando riceveano intra le foglie
Che tenevan bordone alle sue rime,
Tal, qual di ramo in ramo si raccoglie
Per la pineta in sul lito di Chiassi,
Quand' Eolo Scirocco fuor discioglie.

# PURGATOIRE

## CHANT VINGT-HUITIÈME

---

### ARGUMENT

*Le Paradis Terrestre — Le fleuve Léthé — Mathilde*

Impatient déjà d' interroger les lieux
Ou vit le bois sacré, touffu, mystérieux,
Voilant à l'œil l'éclat du jour qui se ravive,
Soudain sans hésiter j'abandonne la rive,
Je saisis la campagne à pas calmes, pesants,
A travers des sentiers tout fleurs et tout encens.
Une brise à longs flots, moelleuse, inaltérable,
Soutenue et toujours, heurtait mon front, semblable
Aux paisibles assauts d'un suave zéphyr.
Elle agitait la feuille et la faisait frémir ,
Et la branche inclinait son mobile feuillage,
Ou du matin ce mont projetait son ombrage,
Déviant assez peu de verticalité,
Que les jeunes oiseaux en hospitalité,
Dussent taire leurs jeux et leur douce harmonie;
Mais joyeux saluant l' aurore rajeunie,
Ils chantaient à l'envi sur les rameaux penchants
Dont le bourdonnement accompagnait leurs chants.
Tel dans le Chiassi le pin sombre murmure ,
Quand frolant leurs sommets à travers la verdure
Gronde le Sirocco qu'Eole a déchainé.

Già m' avean trasportato i lenti passi
  Dentro all' antica selva tanto, ch' io
  Non potea rivedere, ov io m' entrassi :
Ed ecco più andar mi tolse un rio,
  Che 'nver sinistra con sue picciole onde
  Piegava l' erba, che 'n sua ripa uscìo,
Tutte l' acque, che son di qua più monde,
  Parrieno avere in se mistura alcuna
  Verso di quella, che nulla nasconde ;
Avvegna che si muova bruna bruna
  Sotto l' ombra perpetua, che mai
  Raggiar non lascia Sole ivi, nè Luna.
Co' piedi ristetti, e con gli occhi passai
  Di là dal fiumicello per mirare
  La gran variazion de' freschi mai,
E là m' apparve, sì com'egli appare
  Subitamente cosa, che disvia
  Per maraviglia tutt' altro pensare
Una donna soletta, che si gìa
  Cantando ed iscegliendo fior da fiore,
  Ond' era pinta tutta la sua via.
Deh bella Donna, ch' a' raggi d' amore
  Ti scaldi, s' i' ve' credere a' sembianti,
  Che soglion' esser testimon del core,
Vegnati voglia di trarreti avanti,
  Diss' io a lei, verso questa riviera
  Tanto, ch' i' possa intender, che tu canti.
Tu mi fai rimembrar dove, e qual' era
  Proserpina nel tempo, che perdette
  La madre lei, ed ella primavera.
Come si volge con le piante strette
  A terra, e intra se donna, che balli,
  E piede innanzi piede a pena mette,
Volsesi in su' vermigli ed in su' gialli
  Fioretti verso me non altrimenti,
  Che vergine, che gli occhi onesti avvalli ;
E fece i preghi miei esser contenti
  Sì appressando se, che 'l dolce suono
  Veniva a me co' suoi intendimenti.

Mes pas m'avaient déjà lentement entraîné
Mais si loin dans le bois, que ma vaine science
N'y pouvait, n'y savait s'expliquer ma présence.
Soudain par un ruisseau mes pas sont arrêtés,
Sous ses flots vagabonds vers la gauche emportés,
Sur les bords de son lit pliait l' herbe naissante.
De toute l'eau d'ici l'eau la plus transparente
Révèlerait aux yeux plus d' une impureté,
Auprès de celle-ci vive limpidité.
Son onde s'écoulait, il est vrai, sombre, sombre,
Sous la feuille immobile et perpétuant l'ombre
Ou lune ni soleil jamais ne resplendit.
Mon pied se tait, mes yeux marchent de là le lit
Du doux fleuve, ils voulaient admirer la parure
De ces multiples Mais honneur de la nature.
Là m' apparut, ( ainsi que parfois apparaît
A nos regards émus un merveilleux attrait
Qui veut que notre esprit à nul autre ne pense, )
Seule une jeune femme et qui vers moi s'avance,
Chantant, sa main cueillait et puis encor cueillait
Les fleurs dont sous ses pas le sol étincelait.
Oh, Dame de beauté qu'amour céleste enflamme
Si j'en crois à ces traits qui me disent ton âme.
Car les traits sont du coeur l'habituel témoin.
Eh, que ne te plaît il de n'être plus si loin,
Lui dis-je, viens aux bords de cette douce rive
Assez, j'y' saisirai ta voix trop fugitive.
Ton aspect me redit Proserpine et le lieu
Ou sa mère aspirant son éternel adieu,
Perd sa fille qui perd sa moisson printanière.
Telle se meut sans art la jeune bayadère,
Rase le sol d' un pied qu'elle ramène en soi ,
Posant à peine l' un devant l' autre ; vers moi
Telle elle vint foulant et fleur jaune et vermeille,
A travers les sentiers tout parfumés, pareille
A la beauté pudique humiliant ses yeux,
Contenta mes souhaits d'un air tout gracieux,
Me joignit, et si près que de sa voix aisée,
Arrivait jusqu' à moi le mot et la pensée.

Tosto che fu là, dove l' erbe sono
  Bagnate già dall' onde del bel fiume,
  Di levar gli occhi suoi mi fece dono.
Non credo, che splendesse tanto lume
  Sotto le ciglia a Venere trafitta
  Del figlio fuor di tutto suo costume.
Ella ridea dall' altra riva dritta
  Traendo più color con le sue mani,
  Che l' alta terra senza seme gitta,
Tre passi ci facea 'l fiume lontani :
  Ma Ellesponto, là 've passò Xerse,
  Ancora freno a tutti orgogli umani,
Più odio da Leandro non sofferse
  Per mareggiare intra Sesto e Abido,
  Che quel da me, perchè allor non s' aperse.
Voi siete nuovi : e forse perch' io rido,
  Cominciò ella, in questo luogo eletto
  All' umana natura per suo nido,
Maravigliando tienvi alcun sospetto :
  Ma luce rende il salmo *Delectasti*,
  Che puote disnebbiar vostro 'ntelletto.
E tu che se' dinanzi, e mi pregasti,
  Di s' altro voi udir ; ch' io venni presta
  Ad ogni tua question, tanto che basti
L' acqua, diss' io, e 'l suon della foresta
  Impugnan dentro a me novella fede
  Di cosa, ch' io udì contraria a questa.
Ond' ella : I' dicerò, come procede
  Per sua cagion, ciò ch' ammirar ti face,
  E purgherò la nebbia, che ti fiede.
Lo sommo Ben, che solo esso a sè piace
  Fece l' uom buono a bene, e questo loco
  Diede per arra a lui d' eterna pace.
Per sua diffalta quì dimorò poco :
  Per sua diffalta in pianto ed in affanno
  Cambiò onesto riso e dolce giuoco ;
Perchè 'l turbar, che sotto da se fanno
  L' esalazion dell' acqua e della terra
  Che quanto posson dietro al calor vanno,

A peine sur le bord ou le gazon naissant
Boit à l'envi les flots du limpide torrent,
D'un regard de ses yeux elle me fit la grâce,
Jamais plus beau rayon de ceux que rien n'efface
Ne brilla sous les cils de la belle Cypris,
Frappée étourdiment des flèches de son fils.
Sur la rive opposée, au gré de ses caprices,
Riante elle effeuillait les diaprés calyces,
Que ce tertre produit sans des germes y nés.
Ce torrent nous tenait de trois pas éloignés,
Mais d'Hélle que Xercès se rendit navigable
Barrière à tout orgueil encore insurmontable,
Léandre maudit moins les tumultueux flots
Pour aborder de Seste aux rives d' Abydos,
Que moi ce ruisselet qui barrait mon passage,
Nouveaux-venus, peut-être un souriant visage,
Dit-elle, en ce séjour de prédilection
Aux enfans des humains berceau d'élection
En vous émerveillant tient votre âme inquiète,
Mais le *delectasti* du lyrique prophète
Luit d'un éclat qui peut illuminer le coeur.
Et toi qui m'es devant, toi mon solliciteur
Dis si tu veux ouir plus, car me voilà prête
A rendre sur tout point ton ame satisfaite.
La voix de la forêt, dis je, son onde en moi
Heurtent à découvert ma tout récente foi,
Car de ce que jai su je sens tout le contraire.
Elle : sur cette cause il faut que je t' éclaire,
T'explique le secret de ton étonnement.
Et chasse les brouillards de ton entendement
Le premier bien qui seul se complait en soi-même
Engendra l' homme bon pour son bonheur suprême,
D'une éternelle paix cet Eden fut l'enjeu,
La faute en fut à lui s'il y séjourna peu.
La faute en fut à lui si douleurs et tristesse
Supplantèrent les ris et la douce liesse,
Pour calmer au-dessous le conflit permanent
Des vapeurs de la terre et de l'onde émanant,
Qui sur les pas du feu vont autant que possible.

All' uomo non facesse alcuna guerra ;
  Questo monte salìo ver lo Ciel tanto
  E libero è da indi, ove si serra.
Or perchè in circuito tutto quanto
  L' aer si volge con la prima volta
  Se non gli è rotto 'l cerchio d' alcun canto
In questa altezza, che tutta è disciolta
  Nell' aer vivo, tal moto percuote,
  E fa sonar la selva, perch' è folta :
E la percossa pianta tanto puote
  Che della sua virtute l' aura impregna
  E quella poi girando intorno scuote :
E l' altra terra, secondo ch' è degna
  Per sè o per suo Ciel, concepe e figlia
  Di diverse virtù diverse legna.
Non parrebbe di là poi maraviglia
  Udito questo, quando alcuna pianta
  Senza seme palese vi s' appiglia,
E saper dei, che la campagna santa,
  Ove tu se', d' ogni semenza è piena
  E frutto ha in sè, che di là non si schianta
L' acqua, che vedi, non surge di vena,
  Che ristori vapor, che giel converta
  Come fiume, ch' acquista, o perde lena,
Ma esce di fontana salda e certa,
  Che tanto del voler di Dio riprende,
  Quant' ella versa da duo parti aperta.
Da questa parte con virtù discende,
  Che toglie altrui memoria del peccato ;
  Dall' altra d' ogni ben fatto la rende,
Quinci Lete, così dall' altro lato
  Eunoè si chiama ; e non adopra
  Se quinci e quindi pria non è gustato,
A tutt' altri sapori esso è di sopra :
  E avvegna ch' assai possa esser sazia
  La sete tua ; perchè più non ti scuopra,
Darotti un corollario ancor per grazia,
  Nè credo, che 'l mio dir ti sia men caro,
  Se oltre promission teco si spazia.

Et faire qu'aux mortels il ne fut point nuisible
Ce mont se prolongea vers le ciel assez haut
Restant libre du point où sa croupe se clot.
Comme en cercle sans fin éternel dans sa route
Tourne l' air emporté par sa première voute,
Si sa sphéricité d'aucun point ne se rompt,
Un mouvement pareil heurte aussi ce haut mont,
Dans un Ether subtil indépendant espace ,
Et fait gronder le bois résistant par sa masse ;
Et l' arbre a tel pouvoir quand les vents l'ont battu
Qu' il emprègne les airs de sa toute vertu,
Puis l' air en tournoyant la propage à la ronde,
Tandis que l' autre terre ou plus ou moins féconde
De son ciel ou de soi donne en postérité
De diverses vertus, bois de diversité.
Ceci dit ce n' est donc qu'un effet ordinaire
Si la plante parait au terrestre hémisphère
Y nâitre et s'élever sans germe préparé
Connais et tu le dois cet asyle sacré
Ou ton pied pose, il est en soi la pépinière
Des germes et des fruits refusés à la terre.
L'onde qu'ici tu vois fugitive bondir
N'est point de ces vapeurs que le froid sait unir,
Tel qu'un fleuve qui perd ou reprend son haleine,
Mais jaillit d' une source immuable, certaine
Qui retrouve en Dieu seul et dans sa volonté,
Autant d' eau qu' en épand sa libéralité
D' une part elle va forte de la puissance
Qui des péchés passés ravit la souvenance ,
De l' autre en nous le bien par elle est rappelé,
Elle est d' ici Léthé, de la gauche Eunoé,
Sa vertu toute fois reste non avenue
Si d'ici, si delà, son onde n' est point bue.
Nulle eau parmi les eaux ne l' égale en saveur
Et bien qu' elle ait en toi satisfait cette ardeur
Qui réveillait ta soif pour que j'aie à me taire,
Je veux par grace encor t' offrir un corollaire,
Et mon dire je crois ne te déplaira pas,
Plus avant avec toi s'il promène ses pas.

Quelli, ch' antiramente poetaro
  L' età dell' oro, e suo stato felice,
  Forse in Parnaso esto loco sognaro,
Quì fu innocente l' umana radice:
  Quì primavera sempre, ed ogni frutto:
  Nettare è questo, di che ciascun dice.
Io mi rivolsi addietro allora tutto
  A' miei poeti, e vidi, che con riso
  Udito avevan l' ultimo costrutto
Poi alla bella donna tornai il viso.

Tels qui jadis de l'or ont poétisé l' âge
Peut-être en le créant en leur divin langage,
Sur le Pinde ont rêvé de sa félicité
Ici fut innocent le type-humanité,
Ici printems toujours, pas de fruit qui n'y naisse:
Cette onde est le Nectar dont chacun dit sans cesse:
Vers mes bardes alors je fais front, de tous deux
J'en consulte les traits, j'y vois un ris douteux
Qui de ces derniers mots suivait l échaffaudage,
Puis vers ma déité j'ai tourné le visage.

# NOTES

(1) Dans ce chant comparable à tout, ce que l' antiquité a produit de plus suave dans le genre élégiaque et idyllique, le poéte se revêt des plus vives couleurs et des plus riches ornements. Son vers y est doux, simple, frais, limpide, mélodieux. Si la doctrine physique, doctrine de l' époque, n'y est pas très juste, elle y est du moins très poétique.

(2) Mathilde de Canosse comtesse, duchesse était fille et unique héritière de Boniface Duc et Marquis de Montferrat, et de Béatrix soeur d' Henri trois empereur d'Allemagne veuve de Godefroi le bossu duc de Lorraine, elle avait épousé Welf duc de Bavière et s' en était séparée par un divorce. Elle possedait de son chef une grande partie de la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, Verone, presque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de st. Pierre, de Viterbe jusqu' à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolète, de la Marche d' Ancone. Son attachement à la religion et à Grégoire VII alla au point qu' elle fit une donation de toutes ses terres au Pape, et si par ses dons elle a consolidé la puissance temporelle qu' avaient fondée Pepin et Charlemagne elle fut aussi la cause première des guerres interminables entre le Sacerdoce et l' Empire ( Les Guelphes et les Gibellins ).

(3) Che agli occhi ec.

Ce vers présente un double sens. Si la langue italienne est plus riche dans sa vocabulation, plus savante dans ses constructions, plus forte dans son harmonie que la plùspart des langues modernes, ce qu' elle doit à son propre génie, à la puissance de la plénitude des sons, à la netteté de son accent prosodique, d' un autre côté le manque de variation dans ses désinences rend parfois la pensée louche, équivoque ou obscure.

Con altra voce omai, con altro vello
Ritornerò poeta. *Parad. Cant. 25, vers. 7.*

Voici encore un double sens: celui-ci nait des idées et non du rapport des mots; il est même si remarquable que sans doute le poète qui toujours est maître de son vers l'a glissé à dessein pour ne point compromettre

sa modestie, laissant au lecteur à deviner sa pensée, *che qui per necessitá si registra.*

4. La gran variazion dei *freschi mai.*

Les deux dernierès expressions de ce vers sont encore dans la langue et les moeurs provencales. *Lou mai* est ordinairement un sapin ou un mélèze sec des plus élevés qu' on peut trouver on l' orne de bandelettes de diverses couleurs, il est surmonté d'une toufle de laurier ou d'olivier ; on le plante le premier Mai ou tout autre jour de fête devant la porte de la personne que l'on veut honorer ou sur la place publique du hameau, ou du village, la veille de la fête du lieu, et on vient y danser autour au son du *Galoubet* ( le fifre ) et du Tambourin provencal.

(5) Deh, bella Donna ec.

La plûpart des interprètes ont vu dans la bella donna que le poète ne nomme pas encore mais qu' il fera connaître plus bas, Mathilde, qui toute dévouée à l' église représente ici l' amour de l' église qui dispose Dante à en voir le triomphe dans cette forêt.

(6) . . . . . il dolce suono
Veniva a me co' suoi intendimenti.

C'est peut être le vers le plus suave, le plus philosophiquement poétique qui jamais ait éte fait. Entendement dans Montaigne est employé comme ici dans le sens de *pensiero.*

Souvent les deux langues se rencontrent, mais souvent elles luttent envain.

Mi ripingeva ove il sol tace enfer 1.e ch.
Me refoulait aux lieux ou le soleil se tait.

Rispose mi : non uom ; uomo giá fui id.
Homme, non, m'a-t il dit mais jadis homme, oui.

Non frondi verdi, ma di color fosco,
Non rami schietti, ma nodosi e involti
Non pomi v' eran, ma stecchi con tosco. enf. ch. 13.
Au lieu d' un vert feuillage, un feuillage livide
Au lieu d' unis rameaux des torsions des noeuds,
Au lieu de fruits naissaient des piquants vénéneux.

Dante resiste souvent a la traduction il faut la chercher et la bien chercher; il ya chez lui comme dans toutes les langues des beautés de style ou d' harmonie qui sont intraduisibles :

Ambo le mani per dolor mi morsi

C' est le vers d' un poète qui a senti la faim sans en être vaincu, vers d' une harmonie sombre, d' un laconisme effrayant, désespoir des traducteurs.

# EXCURSION EN ITALIE

## FLORENCE

## JARDINS ORICELLARI

**Extrait d'un voyage 1851 par H. T.**

. . . . . .

Chacun aime, loue, admire selon ses goûts, ses instincts, ses sentiments, ce qui plait à l'un déplait quelque fois à l'autre et réciproquement. Dans ces jardins ce qui séduit, ce qui charme, ce n'est point l'ingénieux, tracé de son labyrinthe anglais, ses ombrages touffus artistement disposés, ni la grotte aux rustiques cariatides en tuf qui soutiennent un lac exhaussé sur sa voute; ce n'est point l'Hercule, rival par sa taille du Polyphème d'Homère, et qui, tel qu'Encélade *juculator audax* soulève un énorme rocher, ni la tour svelte hardiment élancée dont l'éloquent Cicerone de la plate-forme nous avertit en deux iambes inégaux mais élégants que, *hinc sat videbis alta florae mœnia, et fæsulae bivertices.*

Ce n'est point encore l'helvétique chalet que décorent les attributs de la chasse, les bois altiers du cerf de la forêt, mais on aime ce manoir sacré, ces catacombes paternelles, ou attendent les Oricellari, nom cher à la poésie, à la science, aux armes, à la Patrie.

On porte dans l'enceinte un pas religieux, on craint de profaner le calme de ces lieux. Là on médite, on rêve, on se sent tout ému; on retrempe son âme a ces admonitions salutaires, toutes briéveté, simplicité, raison, philosophie; sages leçons que le marbre dans sa crudité native, depouillé d'ornement, proclame à notre intelligence à notre cœur; suaves inspirations qui vivront dans le souvenir et l'Album des visiteurs comme la page je ne dirai pas la plus spiri-

tuelle, mais la plus sentimentale de le litterature des tombeaux et pour toute dire enfin ce musée élysien, ces jardins académiques sont dignes du poéte qui les a chantés, et le poète lui-même est digne de la poésie de ces Edens.

On ne peut s'en éloigner sans se promettre d'y revenir encore, on a oublié qu'on assistait à un spectacle de ruines.

Quoique a bien considérer les choses tout soit ruines autour de nous les ouvrages de nos mains nous mêmes, il y a toute fois dans les ruines philosophiquement considérées quelque chose de sévère et de mélancolique qui attriste mais qui plait, *est quaedam flere voluptas*, elles affectent uniformément, et s'il en résulte quelque fois dans l'homme des effets opposés, contraires aux effets habituels, ils ne sont qu'exception. Young gémit sur les restes infortunés de la fragilité humaine la froide immobilité de sa fille le fortifie en Dieu.

Le trop célèbre Polyglotte, le polyhistor de l'Orient l'auteur des ruines a rêvé sur les membres épars des palais de palmyre; Il s'est assis face à face des frontons isolés de ses temples, mutilés par les révolutions et oblitérés par le tems; il les a vus colorés par les rayons expirants du soleil du soir, et de son imagination froidement exaltée, il en est éclos.... le catéchisme de la loi naturelle.

Malheur à l'esprit aride que des ruines impressionnent ainsi! qu'il ne vienne point en Italie! qu'il n'en visite ni les villes, ni les palais, ni les temples, ni les jardins! il ne verrait que des morts, là où vingt siècles se lèvent debout devant lui avec ces guerriers antiques qui disputaient leur nationalité au vandalisme de l'Orient; ces chevaliers des croisades tout habillés de fer, tout bariolés de blasons, de légendes, et si magnanimement prodigues au Christ de leur courage, de leur fortune et de leur vie; là enfin où dans presque chaque cité, quelque chef-d'œuvre géant, météore monumental a sillonné les âges sans obscurcir son éclat, tradition vivante, témoignage indestructible d'une civilisation déchue, qu'ont débordée si l'on veut l'industrie, les sciences, mais que sous le point de vue artistique on n'atteindra certainement jamais.

# LE CINQ MAI

## ODE

*Traduite de* **Manzoni**

Il n'est plus : telle immobile ayant rendu le dernier soupir, sa dépouille insensible resta privée de sa grande âme : telle la terre en entendant sa mort, frappée de stupeur Se tait.

Réfléchissant, silencieuse, à l'heure suprême de l'homme du destin, elle ignore si jamais semblable empreinte d'un pas mortel viendra fouler sa poussière sanglante.

Il resplendissait sur le trône : mon génie le vit et se tut : quand tour à tour il tombe, se relève, gît abattu, sa voix au retentissement de mille voix ne se mêla jamais.

Pur de servile éloge et d'insultante lacheté, il se lève maintenant ému de la disparition soudaine d'un si grand météore, et entonne sur sa tombe un chant qui peut-être ne mourra plus.

Des Alpes aux Pyramides, du Mançanarès au Rhin, la foudre se confiant à lui marchait sur les pas de l'éclair, elle éclata de Scylla au Tanaïs, de l'une à l'autre mer.

Fut elle vraie sa gloire ?... à toi posterité ce difficile arrêt.... Nous, nous inclinons notre front devant l'ordonnateur suprême qui voulut empreindre en lui une trace plus vaste de sa puissante créatrice.

L' orageuse et frémissante joie d' un grand projet, la sollicitude d' un cœur qui sans repos bouillonne, rêvant le trône et y monte, et obtient une récompense qu'on ne pouvait sans folie espérer, il connut tout :

La gloire plus grande après le péril, la fuite, le triomphe, la pompe du palais, la tristesse de l' exil, deux fois dans la poussière, deux fois sur les autels.

Il se nomma : deux siècles l' un contre l' autre armés se rangent humblement sous sa loi, comme dans l' attente du destin : il commande le silence et siège en arbitre au milieu d' eux.

Il disparut : et ses jours s' éteignent dans l'oisiveté, sur un rivage étroit, but d' une immense envie, d' une pitié profonde, d' une haine insatiable, d' un amour indompté.

Telle sur le front d' un naufragé tourbillonne et s' appesantit l' onde, l' onde, d' ou l' œil du malheureux, dominant tantôt l' étendue, courait découvrir, mais envain, des plages éloignées. (1)

Tel se précipite dans cette âme le monceau des souvenirs. (2) Oh, que de fois il essaya de se raconter soi-même à la postérité et sur ses pages immortelles tomba de lassitude sa main. (3)

Oh, que de fois au déclin silencieux d'un jour d'inaction, debout, il baissait son regard foudroyant, croisait ses bras sur sa poitrine, et des jours éclipsés l'assaillait le souvenir.

---

(1) Prospexi italiam summâ sublimis ab undâ.
(2) Insequitur cumulo præruptus aquæ mons.
(3) Bis conatus erat casus effingere in auro
Bis patriæ cecidere manus.... ( Virgile Eneide )

Deux fois il veut sur l' or empreindre ses malheurs,
Deux fois la main d' un père hésite et s' y refuse.

Et sa pensée se retraçait, les camps volants, l'ecroulement des remparts, les feux des bataillons, les ondulations des coursiers, l'impétuosité des ordres, la promptitude de l'obéissance.

Hélas, peut-être à l'émotion d'un tel désastre son âme succombant abattue désespéra d'elle-même ; mais une main puissante descendit du ciel et pleine de pitié le transporta dans un Éther plus pur:

Et l'achemina vers les sentiers fleuris de l'espérance dans les champs de l'éternité, à cette récompense qui surpasse nos désirs, ou la gloire qui fut s'obscurcit, et se tait.

Foi pure, bienfaisante, immortelle, habituée aux triomphes, inscris encor celui-ci, rejouis-toi, car jamais plus sublime grandeur ne courba sa tête devant l'humiliation du Golgotha.

O toi, de ses cendres épuisées éloigne tout criminel reproche, ce Dieu qui humilie ou élève, afflige ou console, sur sa couche solitaire à côté de lui reposa.

# DE L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

## DANS LES ÉCOLES

*Lecture faite à la séance de la société de statistique du mois de Novembre 1849.*

PAR

**M. HIPPOLYTE TOPIN.**

La manière d'enseigner les sciences et les arts, ou d'en exposer les principes, a subi en France une révolution complète dès le commencement du dernier demi-siècle. Art ou plutôt science, la grammaire, qui dès les premiers ans de cette rénovation brilla de quelque éclat, déchue tout-à-coup, a retrogradement progressé, et stationne depuis dans la routine; elle n'a cependant manqué ni de professeurs habiles, ni de théories, ni de méthodes; mais diverses causes qu'on n'a point cherché à combattre ou qu'on a combattues vainement ont entravé, arrêté sa marche ascendante. D'une part l'enseignement devenu obligatoire de principes adoptés, approuvés sans examen sérieux, imposés quand même, argument irrésistible qui paralysait le bien, le progrès, le vrai grammatical. De l'autre, de même que la multiplicité des remèdes pour une même maladie, est en médecine le symptôme de l'ignorance ou du charlatanisme, de même que la multiplicité des lois est l'indice de la corruption d'un état, la multiplicité des grammaires et des règles du langage a signalé la décadance de l'art et mis en évidence l'incertitude des principes de notre langue.

Si vous supposez un char assez vaste, qui pût contenir toutes les grammaires composées depuis quarante ans, trente-deux chevaux qu'on y attèlerait suffiraient à peine à les traîner.

Ce calcul statistique est dû à M. Vanderbourg, ci-devant bibliothécaire de l'établissement rue Richelieu. L'enseignement national primaire et secondaire, appelle depuis longtemps la liberté et la réforme. Changer le plan, choisir dans les méthodes, en déterminer une, abréger le temps des études diminuer les frais d'éducation, développer les intelligences selon les spécialités, substituer les choses aux mots : tel est le besoin de nos écoles, telle est la difficulté pratique. Sans nous arrêter à reproduire ce qu'on répète depuis longtemps, nous nous bornerons à l'enseignement de la grammaire. Ici, qui nous guidera ? Quelle route suivrons-nous dans ce dédale d'ouvrages ?

Chaque jour on crie à nos oreilles : la routine étouffe dans nos écoles les innovations grammaticales de Condilllac, de Bausée, de Dumarsais, de Domergue, de Lemare, et de quelques autres.

Ils ont fondé la véritable théorie, posé les vrais principes de la langue ; leurs doctrines reçues, adoptées par quelques bons esprits, dominent dans l'enseignement public et particulier, partout où l'on peut, où l'on sait s'affranchir des préjugés et de l'erreur. L'intérêt, la passion même s'obstinent à rouler machinalement dans l'ornière. Une double régénération est devenue nécessaire et dans le mode de rédaction de la grammaire française et dans la methode d'enseignement.

C'est aux grammaires qui sont encore enseignées dans la plupart de nos écoles depuis Regnier-Desmarais jusqu'a nos jours, c'est-à-dire depuis deux cents ans, qu'on peut appliquer ce que disait Domergue : Dénominations vicieuses, fausses classifications, définitions inexactes, règles peu sûres, nul principe qu'avoue la logique, telles sont nos grammaires.

La métaphysique grammaticale et l'analyse surtout sont le grand écueil pour bien des personnes qui disent savoir.

Le père Bouhours, dans son style coquet et musqué, a caracterisè ainsi les nations : « Les Chinois et presque tous les peuples de l'Asie chantent, les Allemands râlent, les Espagnols déclament, les Italiens soupirent, il n'y a proprement que les Français qui parlent. »

Dans ce sens, aucune grammaire ne pourra nous apprendre a parler ; aucune prononciation figurée non plus, c'est l'ouvrage de la nature ; ce don de la parole est inné. Mais quelle est la science, ou si l'on veut, la grammaire, qui nous apprendra le fond de notre langue, et par quelle mé-

thode? La réponse est assez difficile. Ce ne sera cependant ni telle ou telle grammaire publiée sous un nom apocryphe, hérissée de règles fausses et d'une métaphysique inexacte ou obscure ; ni telle autre qui brave la critique, qui, basant sa marche sur des règles arbitraires, résiste, bon gré, mal gré, à la sévérité de la dialectique.

Comprend-on bien quels développements peut acquérir l'intelligence avec de pareils livres ? Aucun. Ce qu'on sait quand on sort d'un cours de langue française ? Des règles, et puis des règles, et quelles règles encore !

Mais du français, de ce qu'on appelle le matériel, le fond de la langue, qu'en sait on ? rien, mais rien, pas même l'orthographe usuelle, et cela par une raison toute simple et que beaucoup ne connaissent pas : autre chose est la grammaire, autre chose est le français. Tel et tel littérateur sera mauvais grammairien, et tel et tel grammairien sera un maudit écrivain. J'en atteste Lemare lui-même :

> Son commis sur sa table ecrivant de travers,
> Ne sait pas l'orthographe et veut faire des vers.

Après cela, fiez vous à l'art de parler et d'écrire correctement, et pâlissez sur la grammaire !

Il en est dans l'instruction publique de l'étude de la grammaire comme de celle de la philosophie. L'une et l'autre sont arbitrairement enseignées. Si la grammaire s'éloigne des analogies et de l'analyse, elle tombe dans le mensonge ; elle n'a plus de base, plus de point de départ, plus de principes possibles, c'est-à-dire plus de vérités grammaticales réelles. Si elle déduit ses conséquences d'analogies imparfaites, ou d'une analyse vicieuse, à chaque instant, elle se trouvera en contradiction avec nos écrivains et barbotera dans l'erreur.

Si la philosophie s'éloigne du moi, mais du moi né de la révelation, et cherche à expliquer tout par la raison, elle subit les conséquences de la grammaire, et ses plus importantes questions restent insolubles ou ne sont qu'imparfaitement résolues, et l'on pourrait dire qu'à part certaines vérités éternelles, immuables, base de nos convictions spirituelles, toutes les erreurs possibles ont été débitées depuis Thalès jusqu'à nos jours, et que la vérité, sur certaines questions, est encore à trouver. Chénier a, ce me semble, avancé le plus absurde des paradoxes, quand il a dit que ce qui est au-dessus de la raison en est immédiatement au-dessous.

La philosophie et la grammaire sont deux sciences de spéculation pleines de terres désertes où nos auteurs peuvent non seulement glaner, mais encore découvrir. Chacun s' y arrête à ses convictions et les donne comme des oracles.

Les deux extrêmes de notre éducation littéraire reposent sur des bases bien versatiles. La philosophie, pour être bien traitée, aurait dû, ainsi que la grammaire, prendre ou avoir pris pour épigraphe : *Discere à peritis, sequi optimos*, c'est-à-dire être l' une et l' autre éclectiques. Veut-on concilier toutes les exigences, satisfaire tous les vœux et les besoins imminens de l' école ? qu' un arrêt souverain assemble un synode, un congrès, un concile de professeurs de philosophie, qu' après avoir discuté toutes les questions philosophiques, ils donnent à la science, à l' école, à la nation une franche profession de foi, base immuable des vérités de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les convictions, enseignement obligatoire de tous et pour tous ; que de ces vérités claires, positives, précises il en résulte, suivant une devise fameuse : *post tenebras lux*, la lumière après les ténèbres, qu' on ne puisse en torturant l' expression pour en exprimer le dernier suc en extraire quelques quatre ou cinq propositions jansénistes, ce qui serait retomber dans le *statu quo* d' où l' on doit s' efforcer de sortir.

La grammaire devrait être traitée de même et refondue par un corps savant d' hommes spéciaux : et dans la méthode d'enseignement elle devrait concourir, avec l' étude des principes, au développement intellectuel et moral ; être la raison logique des idées, de leur emploi, de leur combinaison dans le discours, une étude de choses, et le grammairien ne serait plus, comme on l' a défini, un homme dont la tête est un arsenal de mots et un désert d' idées, mais le philosophe par excellence.

Il n' y a point de soumission absolue dans le domaine de l' intelligence. Comme rien ne se fait sans motif, chacun peut, en métaphysique, déduire d' un fait une opinion plus ou moins probable ; s' abandonner à l' usage et l' alléguer sans cesse, c' est avouer son impuissance. L' usage est un vieux sot qui gouverne le monde, un tyran dont nous devons courageusement rejeter le joug. Mais il existe un bon et un mauvais usage, a remarqué Vaugelas, et c' est au second qu' il faut appliquer notre axiôme. Il n' y a que ceux qui ne peuvent être, ou ne veulent pas prendre la peine d'être philosophes, qui ignorent l'étroite liaison du langage et de la philosophie. Ce n'est point à l' écorce qu' on doit

juger les mots, mais aux idées qu' on y attache, et au rôle qu' ils jouent dans les discours. Montaigne, maître passé dans l' étude des langues, veut qu' avant de parler on étudie en son lexique les mots et leur signification. Ce préliminaire est si important, que, Duclos, après Port-Royal, a répété que la vocabulation et la syntaxe sont le deux fondements de toute langue.

Mais où l'apprend-on dans nos écoles cette vocabulation, et en supposant qu' on l' apprenne, avec quels dictionnaires le fait-on ? *Horatium in quibusdam interpretari nolim*, a dit Quintilien quelque part. Qu' on lise la préface du dictionnaire de Nodier, on verra qu' il a senti l' inconvénient de la rédaction de nos lexiques d' école, et, seul, il a présenté à l' intelligence de la jeunesse un dictionnaire pur. Que Richelet ou Boïste étalent dans leur livre l' immoralité ou le philosophisme, ils parlent à des hommes; mais un livre élémentaire veut que l' auteur s'observe, et l' autorité ne doit l' approuver qu' après l' avoir lu. Nous ne nous étendrons pas sur cette matière ! Que de livres classiques il faudrait renvoyer aux ciseaux des parques.

Maîtres, donnez vos leçons en exemples et soyez sûrs de leurs effets. Les faits, ils ne sont jamais dangereux. C' est l' opinion de Lemare empruntée à Rousseau, c' est la base de son systeme : il a raison dans l' application. Metaphysiquons un peu moins et pratiquons un peu plus. Les régles n' apprennent qu' à ceux qui savent déjà, parce qu' elles ne sont que des observations fondées sur les analogies. Peu de règles et beaucoup de pratique, mais la pratique d' abord et les règles après. C'est la clé des langues et des arts, et peut-être y viendra-t-on quand la raison aura proscrit ces vieilles routines qu' on a l' extrême simplicité de regarder comme des méthodes d' instruction, et qui exercent sur l'enseignement une dictature absolue, c'est-à-dire une influence désastreuse qui tue tous les jours la science et abrutit les intelligences.

Laissez les grammairiens se disputer entre eux, laissez-les inventer des règles que désavouent la pratique et le bon sens. marchez hardiment à l'aide des faits et de l' analyse sur les traces des écrivains qui sont en tout nos meilleurs guides. L' analyse, c' est la sonde jetée dans l' océan des langues.

On ne peut concevoir une bonne grammaire, si elle n'est l'ouvrage de plusieurs. Depuis 1620, époque ou parut celle de Regnier-Desmarais, interprête de l' académie, élu à la

majorité, tous les grammairiens les plus vermoulus, comme les plus frais émoulus des bancs de l'école, se sont complu a rhabiller en style moderne, chacun suivant son époque, les principes accrédités par notre vieil académicien, a les rabacher, à les proclamer comme des oracles; ils ont juré sur la foi du maître, et leur disciples après eux, sans discerner ce qui était vrai de ce qui était faux, intelligible de ce qui ne l'était pas.

L'académie qui juge a propos de couler tous les trente ans un nouveau dictionaire, devrait au moins y rectifier ses erreurs.

Ce grand dictionaire
Que Didot dit parfait,
Toujours fait et refait,
Reste toujours à faire.

L'avis a été bon à donner, il serait bon à suivre, et l'académie pourrait bien aussi nous octroyer une grammaire. Ici tout est à faire, ou du moins à choisir, à fixer dans ce qui a été fait, depuis la méthode d'épellation, jusqu'à la redaction des principes, pour que la grammaire puisse dire : je suis la loi du discours, la règle infaillible du langage. Une bonne théorie ne peut être qu'une pratique raisonnée et l'ouvrage consciencieux d'un corps d'élite littéraire.

Il faut faire une science de l'étude de sa langue, il faut même étudier plusieurs langues pour se renfermer mieux dans la sienne.

La langue française a traversé huit siècles pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Elle a subi bien des modifications, dans le genre des mots, dans leur formation, et dans ses constructions. Elle a marché, elle marche encore et marchera jusqu'à sa décadance, si déjà elle n'est commencée. Les mots nouveaux, les mots, étrangers y abondent et y surabondent, le néologisme l'envahit chaque jour, et le néologisme est, selon Nodier, un à-compte sur la barbarie future.

Il ne faut pas confondre avec le néologisme l'euphonie. On ne doit pas perdre de vue que si la musique est une langue chantée, le langage est une musique parlée, l'euphonie introduit dans le flux des expressions quelques lettres sans valeur, lettres parasites, pour adoucir par exemple ce qu'on ne peut dire qu'entre *quatre-z-yeux*; différant du rithme oratoire, elle vicie quelquefois l'accord des mots, et consacre pour le plaisir de l'oreille un véritable solécisme que la pratique adopte et qui n'a sa justification que dans l'euphonie.

C'est, comme on l'a fait observer, la chaleur de l'imagination et de la méditation profonde qui enrichissent une langue d'expressions nouvelles; c'est la justesse de l'esprit et la sévérité de la dialectique qui en perfectionnent la syntaxe, c'est la commodité des organes de la parole qui l'euphonise, c'est la sensibilité de l'oreille qui la rend harmonieuse.

La grammaire a eu aussi ses novateurs, ses hérésies, ses pères: en 1521, Jacques Dubois, professeur de médecine, plus connu sous le nom de Sylvius; Louis Meigret, de Lyon, Jacques Pelletier, du Mans, en 1515, Pierre de la Ramée ou Ramus; en 1582, Rambaud, né à Marseille, et dont la grammaire fut imprimée à Lyon; en 1578, Louis de Lesclache, Lartigault tentèrent une réforme dans l'orthographe française pour en rectifier ce qu'il y avait de faux et d'inutile dans ses combinaisons. Duclos, après eux, a enchéri même sur les idées de ses prédécesseurs. Tous ces rêves d'innovation qui ne portaient que sur des mots ont été appréciés à leur valeur, et la raison plus puissante que l'usage n'en a adopté que ce qui réellement tendait au perfectionnement de la langue.

Le véritable réformateur de la grammaire a été Dumarsais. Il était né à Marseille. Indépendamment de ses tropes, il a enrichi l'*Encyclopédie* de ses beaux articles sur la grammaire, et mieux que personne il a su débrouiller la métaphysique qui se cache sous le voile de l'expression.

Domergue, élève de Dumarsais, marcha sur ses traces, en propagea les principes; il fut le fondateur de la société grammaticale et l'un des principaux collaborateurs de ses publications; il mourut à Paris, membre de l'Institut.

Un fait qu'il ne faut point passer sous silence, c'est que, dans son zèle pour la science, il avait légué une somme de douze mille francs destinée à l'entretien d'une école de grammaire à Aubagne sa ville natale. Comment ce legs est-il resté sans effet?

Les travaux de Domergue sont bons, mais malheureusement ils sont trop épars. Il était logicien et peut-être trop rigoureux. Lemare l'appelle le martyr de l'exactitude grammaticale. S'il eût rédigé un corps complet de doctrine, par l'application de la philosophie à la grammaire, il eût fait progresser celle-ci, fixé son point de départ d'enseignement, sa méthode, et ses successeurs marchant sur ses traces auraient achevé l'édifice.

On a dit, et certainement avec raison, que nous aurions

besoin tous les vingt-cinq ans d' une grammaire nouvelle. Ce travail deviendrait inutile, ou le serait devenu si les principes de la langue avaient été une fois nettement posés, et une méthode d' enseignement bonne, uniformément adoptée.

Restaud, qui parut après ces maîtres fameux, a rendu de grands services à notre langue ; mais sur certains points, il est resté ou retombé dans la routine. Wailly parut, il éclipsa trente ans de vogue et de succès ; Wailly à son tour a été détrôné par Lhomond, et ce dernier supplanté par Noel et Chapsal, ou Chapsal et Noel, car il n' importe guère, *que Chapsal soit devant ou Chapsal soit derrière.*

Que faire dans ce dédale de grammaires qui surnagent au milieu du déluge grammatical. Il faut avoir le courage de s' affranchir des préjugés, de marcher dans une voie indépendante à l'aide des analogies et de l'analyse, c'est-à-dire d' une pratique raisonnée, voilà le seul système qu' avoue la logique.

La grammaire est un abrégé des analogies et les analogies sont une grammaire détaillée. Elle établit des principes abstraits d'où il suit que la grammaire exige plus de raisonnement que de mémoire, au lieu que les analogies exigent plus de mémoire que de raisonnement. Le principe de l'analogie nous a fait découvrir la vraie théorie des grammaires particulières et doit être la base d'une grammaire philosophique commune à toutes les langues. Toutes n' ont qu'une même syntaxe générale dont les exceptions ne sont que les aberrations. On ne peut, on ne doit les apprendre que par la pratique et elles n' ont d' autres motifs que l' euphonie. Moins la grammaire autorisera d'exceptions moins elle aura d'épines. C'est le sentiment de l'abbé d'Olivet, et rien, ajoute-t-il, ne me paraît si capable que des règles générales de faire honneur à une langue savante et polie.

Parle-t-on ? L' esprit dans sa grande activité dont on ne peut suivre la marche, synthétise en lui-même. La pensée est le résultat de l' opération métaphysique qui s' est passée en lui. C' est à l' analyse à expliquer cette opération toute intérieure, dont l' expression est l'image sensible, et l'analyse nous montre aussi cette même expression, sous son accord tout à la fois logique, grammatical, euphonique, et cette triplicité harmonique qui constitue le fond de toute proposition n' a pas toujours été sentie par les exposants de régles. On peut jusqu' à un certain point réduire une langue à des principes généraux exacts. Quelques uns de nos bons grammairiens l' ont tenté en se basant sur les axiômes de

la méthode de Descartes, et en abandonnant les exceptions à la pratique.

Locke a composé une grammaire latine qui réduit la langue à quinze règles générales, précédées des désinences des déclinaisons et des conjugaisons; il a, ce me semble, implicitement démontré par là que la grammaire est dans les langues, mais que les langues ne sont pas dans la grammaire. Ce qu'on peut tenter pour la syntaxe ne peut l'être pour l'orthographe usuelle; vouloir l'assujétir à des règles c'est le rêve d'un cerveau creux. Domergue a tranché la question et la jugée en dernier ressort. Il renvoie à des lectures attentives, à de fréquentes copies de prose et de vers, à des dictées, à l'étude des homonymes. Que de livres inutiles et absurdes sur cette matière? Persister à en faire, c'est, suivant le proverbe, perdre son temps et son huile.

Il est une autre étude, hautement importante, et beaucoup trop négligée: c'est celle des synonymes.

Gérard, Beauzée, Roubaud, D'Alembert, Guizot, Fontanes ont laissé de beaux matériaux; un livre encore non moins remarquable de nos jours, c'est le *Dictionnaire des synonymes* de M. Laffay, aujourd'hui professeur de philosophie à la faculté des lettres d'Aix; ce livre résume l'état actuel de la langue, en constate les progrès, l'auteur y marche dans la bonne voie de l'école moderne et continue avec succès, l'application de la philosophie à la grammaire.

En ce qui tient à la rédaction des règles, la meilleure des grammaire ce sera la plus courte, mais à trois conditions pourtant: qu'elle sera claire, méthodique et vraie. Si l'on me donnait à choisir pour l'enseignement, je prendrais ou la plus courte ou la plus moderne, l'une parce qu'elle me laisserait moins d'absurdités à soutenir, l'autre parce qu'elle serait à la hauteur de l'état actuel de la langue. Sous le point de vue purement didactique, soixante ans de travaux et de nombreux écrits sur la grammaire, assurent à Boniface un rang distingué parmi les grammariens. Disciple de Dumarsais, de Domergue, de Lemare, si on lui reproche d'être un peu trop élevé dans sa métaphysique, du moins il est méthodique, il est vrai, par cela même qu'il s'est appuyé sur les analogies; il est essentiellement éclectique. C'est la grammaire de ceux qui veulent approfondir la science grammaticale, ou qui sont destinés à l'enseigner. Suivie dans les écoles du nord et du centre de la France, pourquoi est-elle négligée dans le Midi?

Si des règles nous passons à la méthode, le vide est bien

vaste, et surtout dans les écoles primaires. Il est deux hommes qui par la simplicité de l'exposé des principes et de la méthode, ont acquis à juste titre la reconnaissance publique, et bien mérité de la science. L'abbé Gaultier, qu'on peut regarder comme le véritable éducateur de la jeunesse. Laissant de côté les grammaires qui n'étaient pour lui que des grammaires de mots, il alla droit au développement de la pensée.

Dans la tendance de ses principes, nous ne voyons pas malheureusement qu'il ait trouvé des imitateurs et qu'on ait tenu à soin de marcher dans la route qu'il avait ouverte à la grammaire. C'est le regret qu'exprime à son sujet le père Girard, auteur lui-même d'un *Cours éducatif de langue maternelle.*

Quand l'épigraphe d'un livre est bien sentie, elle révèle tout un auteur, résume tout son ouvrage. *Les mots pour les pensées, les pensées pour le cœur et la vie* : celle-ci est un plan, une méthode, un enseignement complet. Quelle influence n'aurait pas dû exercer sur l'enseignement un livre conçu sous de tels auspices, par un homme également versé dans les sciences et les lettres et professeur pendant quarante ans d'une classe élémentaire de français ! Le père Grégoire Girard a senti et montré qu'on ne pouvait réussir dans un cours éducatif de langue maternelle sans réunir en soi quatre personnages divers dont chacun a ses fonctions particulières. Le logicien, le grammairien, l'éducateur et le littérateur. Philosophe infatigable, il étudie dans les premiers instants de son développement cette âme toute neuve, toute vierge d'idées, mais où Dieu réside ; il s'empare de l'intelligence naissante, dès la cinquième ou sixième année de l'enfance ; il s'abaisse, s'identifie à elle, la suit, la dirige, l'élève, et arrive, à l'aide de la grammaire, au but le plus noble, le plus grand, la culture simultanée de l'esprit et du cœur. Un bon livre élémentaire est le résultat d'une longue expérience. Celui que nous signalons ici, publié en 1844, a mérité un prix extraordinaire de six mille francs que lui a décerné l'Académie française. Pourquoi cet ouvrage est-il si peu répandu dans les institutions, pourquoi cette méthode n'est-elle pas prescrite, exigée ? Jusques à quand fera-t-on du développement de l'intelligence à rebours ? Quand finiront ces éternelles études de mots ?

Le même auteur a publié en 1821 la *Grammaire des Campagnes.* Ce livre a passé inaperçu ; on fermait à cette époque les yeux sur l'école du village, ou plutôt il n'en exi-

stait pas. Si nous avons bien compris l'idée de l'auteur, les principes, dit-il, restent les mêmes, pour la grammaire, la méthode reste la même ; il n'y a de changé que les exercices. Ainsi donc, la valeur des lettres, les accents, les voyelles et les diphtongues s'apprendraient avec la vocabulation sur la *bêche* ou le *rateau*, la *herse* ou le *hoyau*, l'*engrais* ou l'*assolement*. Le développement des conjugaisons par propositions, et les règles de la syntaxe s'exerceraient avec la religion et la morale, *sur tout bien qui procède de Dieu, sur l'agriculture, le premier et le plus honorable des arts, la richesse du peuple, l'état des patriarches.* Le but des écoles normales est tout-à-fait manqué. On arrache les bras à l'agriculture, on ne lui en rend point. Sept ans d'exercice d'un instituteur normal à quoi aboutissent-ils ? A former des commis de comptoir, des secrétaires civils dans les grandes villes, ou des sous-officiers futurs à l'armée. Qu'on fasse à l'instituteur du village une meilleure position ; qu'on le retienne si l'on veut plus longtemps sous les drapeaux ; qu'il acquière à l'école mère moins de connaissances de luxe, mais de solides notions agronomiques ; dès-lors, il sèmera l'agriculture non seulement dans l'école, mais encore dans les mœurs et les croyances de l'homme-enfant, et, peu à peu, on verra les bras et les intelligences refluer dans les champs. Ce que nous avons dit sur la nécessité de régénerer, la grammaire n'a rien d'exagéré ; c'est un besoin actuel, indispensable. Elle nous paraît être aujourd'hui l'histoire du chapeau, apologue de Gellert, fabuliste allemand ; il l'applique à la philosophie : mais on peut tout aussi bien l'appliquer à la grammaire. Ce chapeau changeait de forme chaque fois qu'il passait d'un héritier à un autre ; il finit par s'user, et il fallut enfin régénérer et le fond et la forme. L'auteur réserve pour le second livre les changements qui surviendront.

Livourne. Imprimerie Vannini.

# SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE MARSEILLE

## RAPPORT LU A LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE

*Séances du 4 janvier et du 1.er février 1850,*

*par* H.TE TOPIN.

La pensée est la vie de l'âme; la vie de l'homme et du corps social, c'est l'activité. De quelque manière que s'exerce cette activité, ou par le travail mécanique ou par celui de l'esprit, c'est toujours le bien de tous, le bien physique comme le bien moral qu'on doit avoir en vue; pour concourir à ce double but, toutes les sciences humaines se lient les unes aux autres et forment comme les rameaux d'un arbre généalogique qui tous partent du même tronc. Si les unes sont exactes par le calcul, d'autres le sont par la thèse des faits et par la déduction et la conséquence de ces faits. De ce nombre est la Statistique, science moderne et d'une vaste etendue. Didérot a dit que la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire; ne pourrions-nous pas dire avec plus de raison que la statistique est l'âme de la philosophie des faits?

Quelques subtils détracteurs, énergumènes sophistes, vous diront peut-être: Nous connaissons votre statistique; comme la renommée elle a cent yeux, cent oreilles, cent bouches. Son omnipotence s'etend à tout, elle sait tout, entend tout, voit tout, parle de tout.

Que m'importe le nombre de grains de sel qu'un malade doit mettre dans son œuf; que m'importe la quantité de foin qu'une poule peut manger en un jour?

A quoi bon tant de science, puisque si vous placez un quinze-vingt au milieu des 900 mille volumes de la Bibliothèque nationale, et qu'il ouvre un livre quelconque, dès la première page il est sûr d'y trouver une erreur.

Est-il nécessaire d'être statisticien pour savoir que plus y a d'avocats, plus il y a de procès; plus il y a de médecins, plus il y a de malades, et tant d'autres antithèses de ce genre, lieux oratoires de l'école?

Laissons ces beaux diseurs se complaire dans leur dédains, leur ignorance ou leur mauvaise foi. Homme utile, homme laborieux ne t'arrête point aux vains propos de tous les mal-disants ! marche, marche, travaille; la reconnaissance publique est le fruit des travaux généreux.

La statistique, science positive, ne saurait nous laisser dans le doute, elle a pour point de départ des faits accomplis et le réel dans le passé est une vérité nécessaire ; elle ne peut sanctionner le sophisme ou le paradoxe, encore moins l'erreur ; elle pose les faits et d'après les faits déduit et raisonne.

Elle vous dira avec Montesquieu, que la multiplicité des lois est le signe de la corruption des états ; avec la philosophie du langage que nos myriades de néologismes sont un à-compte, une coche sur la taille de la barbarie future, un symptôme de la decadence littéraire et de l'extinction du goût.

Avec la logique, que souvent les seules verités d'un livre en font les errata; ouvrez le premier socialiste venu, fût il imprimé par Didot.

Poursuivons; rien n'empêche de dire la verité même en riant ; parcourons le cadre des faits, cherchons, choisissons surtout dans ce qui peut caractériser une nation.

S'agit-il du café, la science vous précisera la quantité qu'un état en consomme ou en a consommé, je ne dirai pas annuellement, mais encore chaque mois, chaque semaine, chaque jour, à chaque heure; le revenu qu'en a retiré progressivement, la France par exemple, depuis le jour qu'une chèvre ignorante broutant dans les montagnes du *Nedjed* ou de l'Hedja, cette fève électrisante connue sous le nom de *Coffea Arabica*, donna l'éveil de ses propriétés si favorables au développement de l'imagination.

Comment elle se répandit en Orient et de là en Europe, passa dans nos colonies américaines ; comment, en 1666, s'ouvrirent en Turquie les premiers cafés, comment ils s'introduisirent en France où le premier fut établi à Marseille, origine des réunions populaires, des cercles et des salons, et puis enfin des clubs, depuis 93 jusqu'à nos jours. L'influence du café et surtout du tabac a été telle sur nos mœurs, que sans l'un et l'autre, les clubs n'eussent sans doute jamais existé.

A propos du tabac, la statistique vous prouvera que de tous ces impôts contre lesquels on s'élève tant, de ces impôts dont Mirabeau disait que le timbre et le tabac sont encore les meilleurs des plus mauvais, ce dernier, que le consommateur s'impose à lui-même, est à lui seul au-dessus de trois ou quatre autres mis ensemble ; c'est celui qu'il supporte avec le plus de gaîté de cœur, qu'il savoure même. L'impôt sur le sel était exhorbitant, mais celui du tabac ne l'est pas? Il y paraît : Depuis que Nicot a importé l'enivrante nicotiane et que l'État en exerce le monopole, défendant ou autorisant sa culture, amalgamant le Havane et le Virginie, et l'Espagne et la France; son revenu, c'est-à-dire votre impôt volontaire, illimité pour chaque individu, a marché annuellement

jusqu'à nos jours vers une progression effrayante. Quoi d'étonnant, puisque tout consomme en ce genere depuis l'infiniment petit, jusqu'à l'infiniment grand, jusqu'à la lionne des cités, et que dans ce siècle de progrès et de perfectionnement on ne repousse plus, comme du temps du chaste Boileau, les baisers parfumés au tabac.

Si nous abordons les postes, nécessairement on remonte jusqu'à Louis XI, non que ce roi les ait inventées, l'Université s'en servait longtemps avant lui, mais il les a employées seulement à son usage. Malgré ce que ce prince a pu faire de bon, il serait difficile d'absoudre sa mémoire. Je sais bien que Philippe de Commines abandonna le parti du duc de Bourgogne pour suivre celui de Louis XI, et qu'il a écrit de lui : *Il ne fit oncques du mal à qui ne lui en eût fait.* C'est une excuse à ses cruautés et non une justification.

Comme il ne vit dans le commencement de son règne que le commencement de ses vengeances, ce roi, politique habile autant que raffiné, se connaissant en hommes et sachant son histoire, mit en œuvre tout ce qui pouvait servir son infernale tactique. Il se souvint, sans doute, que les Perses avaient leurs hémérodromes. C'etaient des coureurs ou courriers d'un jour échelonnés de distance en distance sur les grandes routes, destinés à transmettre les dépêches d'un lieu à un autre.

Il n'ignorait pas que Mithridate, ce fameux roi du Pont, avait fait égorger en un jour et à la même heure, cent mille Romains répandus dans les villes de l'Asie. Il sentit tout le parti qu'on pouvait tirer de l'institution des postes. L'état en payait les frais ; l'état seul s'en servait, et l'état et tout son conseil c'était Louis XI porté sur sa mule.

Plus tard, les postes sont tombées, en quelque sorte, dans le domaine public. Elles ont servi avec l'état, le commerce et l'industrie, elles sont restées un des grands revenus des gouvernements, on peut dire que tous n'ont eu qu'à se louer d'une pareille institution, tous, souverains et peuples, hors pourtant les maîtres de poste, les postillons et les chevaux. Les premiers ne trouvent aucun bénéfice à faire, les distances à percourir et les frais ont été si statistiquement calculés, qu'ils ne peuvent, disent ils, tirer leur épingle du jeu et que leurs économies annuelles se réduisent à cette formule algébrique, *zéro bis* multiplié par *bis idem* égale *x*. Les postillons trouvent que leur exiguë retribution ne compense ni une jambe, ni un bras cassé avant d'arriver à la retraite, si toutefois, avant cette époque, ils ne vont pas ramasser leur tête à trente ou quarante mètres d'un grand chemin. Et nos seigneurs les chevaux, que ne diraient-ils pas s'ils pouvaient faire entendre leur voix dans une république d'animaux parlants et parlant surtout avec connaissance de cause comme ceux de *Casti. Hiver, été, printemps, automne*, toujours trotter, quatorze kilomètres à l'heure, c'est de rigueur, et puis les invalides au bout de trois ou quatre ans, voilà leur destinée !

Des postes aux truffes, la distance est moins grande qu'on ne croit. Que serait-ce si l'on vous montrait la truffe mystérieuse, crypto-

game privilégié, volant de poste en poste dans toutes les cours de l'Europe. Aliment de tous, il y a trente ans, on la vendait à 1 fr. 50 c. le kilogramme ; elle s'est élevée successivement jusqu'à 12, 15, 18, fr. dans certaines années. En pouvait-il être autrement ? Les bois en étaient épuisés, la consommation en avait décuplé et n'était plus balancée par la reproduction. Les cultures artificielles ne réussissaient pas et ne réussiront probablement jamais. Les truffes soutenaient l'existence matérielle et politique des rois, des ministres, des conseils d'état, des assemblées nationales. Fut-il jamais commerce plus lucratif, légume plus important, légume si l'on veut, ou enfin ce qu'on voudra qu'il soit, bulbe, fruit, tubercule ou polype, ou éponge ? Explique l'énigme qui pourra.

Notre cadre est vaste, la matière abondante ; il faut la restreindre dans des bornes légitimes. Arrivons chez nous.

La société de statistique a procédé, dans sa séance du mois de janvier, au renouvellement et à l'installation de son bureau. Elle a vu non sans regrets un homme respectable par son mérite personnel et ses longs services à la chose publique et à la société de statistique, résigner un siége si dignement occupé pendant tant d'années. La retraite de M. de Montluisant a laissé des regrets réciproques, et si quelque chose a pu les rendre plus supportables, c'est le choix de son successeur. M. Dufaur de Montfort, appelé à la présidence en remplacement de M. de Montluisant, après avoir payé un juste tribut d'éloges à son prédécesseur dans un discours très simple, mais très vivement senti, a fait ressortir l'importance des devoirs qui lui sont imposés ; mais il s'est pleinement rassuré par la pensée qu'il serait bien secondé par les travaux du nouveau vice-président, M. de Villeneuve, dont le mérite et le zèle sont une garantie assurée.

« Au surplus, a-t-il dit, malgré les événements qui ont si fort agité le monde politique, notre société est restée fidèle à ses traditions laborieuses. Rien n'est venu rompre la sage direction qu'elle reçoit de son bureau ni l'élan nécessaire que lui imprime son infatigable secrétaire ; elle a continué ses séances mensuelles, poursuivi le cours de ses études morales ; et pourquoi en eût-elle été distraite ? Ne travaille-t-elle pas dans l'intérêt des classes ouvrières ? N'a-t-elle pas pour point de départ, pour but unique, la prospérité de la nation, le bonheur du peuple ? » Après avoir promis de joindre ses efforts à ceux de ses collègues, après s'être félicité du concours des fonctionnaires nouvellement élus, M. de Montfort propose de voter des remerciments aux fonctionnaires sortants.

M. de Villeneuve, prenant la parole, a exprimé combien il était flatté d'avoir été placé à côté d'un président tel que l'a voulu le choix éclairé de la société. Entrant ensuite dans son sujet, il fait observer que l'industrie et le commerce ont, depuis vingt cinq ans, absorbé les esprits au détriment de l'agriculture ; il raconte les maux qui en sont

résultés, et propose d'y remédier en jouant le rôle le plus noble et le plus utile; ce rôle est dans l'impulsion vers les progrès agricoles.

« Marseille, ajoute-t-il, a pressenti cette impulsion plus que toute autre ville; elle a consacré des efforts opiniâtres, poussés presque jusqu'au désespoir, pour obtenir ces eaux qui vont vivifier les campagnes ».

M. de Villeneuve voudrait que l'agriculture entrât dans le cadre des annotations de la Société de statistique, et montrant combien seraient magnifiques les études ainsi proposées aux annotateurs, il fait de ces différentes remarques le sujet d'une proposition qu'il soumet à l'appréciation de l'assemblée.

M. de Montfort a repris ensuite sa lecture sur le système financier de la France et de la Grande-Bretagne.

Il fait suivre l'exposé de tout ce qui concerne l'organisation des douanes, du résultat général des produits montant pour l'année 1846 à 217,211,132 fr. les frais de régia et de perception ont été dans cette période de 25,742,508, fr., ou 11 fr. 85 p. 0|0 du produit brut. Il fait ensuite connaître l'origine des impôts indirects, laquelle, au dire de Mézerai, paraît remonter à l'année 584, sous le règne de Chilpéric, et il parcourt succinctement les phases de la législation jusqu'à la loi du 28 avril 1816, qu'on peut regarder comme organique dans la matière.

Les droits qui composent l'administration des contributions indirectes sont passés en revue par M. Dufaur de Montfort; il a soin de faire observer la progression notable du produit des tabacs, surtout depuis 1833. Alors le chiffre brut des ventes n'étoit que de 69,631,000 fr., et il s'est élevé en 1846 à 117,696,000. Au reste, dans la même année, l'ensemble des produits de cette grande régie, y compris les tabacs et poudres à feu, a été de 307,694,741 fr., ce qui ramène les frais de perception à 12 fr. 40.

M. Dufaur de Montfort trace rapidement l'histoire de l'administration des postes, et termine la seconde partie de son travail par deux tableaux présentant par ordre de services publics, d'un côté le budget des recettes s'élevant en 1846 à. . . . . F. 1,410,289,975

De l'autre le budget des dépenses, qui monte à 1,541,152,925

D'où il résulte, comme triste conclusion, un excédant de dépenses de . . . . . 130,863,950

M. le docteur Giraud a captivé l'attention de ses auditeurs par la lecture d'un mémoire sur un tableau de l'école romaine, cette école si féconde en grands peintres et en grands chefs-d'œuvre! Ce tableau, dans le principe envoyé par la cour de Rome en don à un ambassadeur français, plus tard, oublié méconnu, mutilé et en quelque sorte miraculeusement sauvé, restauré à grands frais et rendu à l'existence, represente le meurtre de Ninus. On croit qu'il a été commencé par Raphaël Sanzio et terminé par Jules Romain. Il figure dans le cabinet de M. le docteur Giraud. Si ce tableau été avec raison jugé digne d'un

mémoire, le mémoire lui-même déjà très justement apprécié, mériterait à lui seul un long article. Marchons dans une autre matière:

Deux peuples situés aux portes de notre Orient, ont eu par leur existence politique une destinée tout à fait opposée; et par leurs mœurs, leur langage, leur littérature de grandes analogies:

Les Hébreux! Leur langue riche, majestueuse, savante, a pour elle son antiquité, son droit d'aînesse. Interprète de la voix créatrice qui planait sur les eaux, elle est simple et sublime comme la pensée du monde.

Renfermée dans les limites étroites de la Judée, elle expire avec sa nationalité à la ruine du temple de Jérusalem par Titus, mais elle lègue au monde le monument impérissable de ses premières annales, et le modèle d'une littérature surabondante des inspirations du ciel.

A six cents ans de Titus, apparait sur la scène de l'histoire du moyen-âge l'Arabe, type ou plutôt tradition vivante des mœurs patriarcales. Ce peuple généreux, longtemps inconnu, devait être asservi pour devenir illustre. Séduit, fanatisé par les visions de son prophète, le glaive d'une main et le Coran de l'autre, sous les Califes ses successeurs, il marche à la conquête du monde. La Palestine, la Syrie, la Perse, l'Egypte, tout l'espace qui s'etend de l'Egypte à l'Océan Atlantique, une grande partie de l'Espagne subissent ses lois, ses mœurs, sa religion, sa langue. Une bataille renverse en un jour trois cents ans de la dynastie des Goths en Espagne. Le valeureux Rodrigue a succombé: les Arabes franchissent les Pyrénées, mais leur astre a pâli: Charles-Martel, entre Tours et Poitiers, engorge par un rempart de leurs cadavres les dernières limites de leur agrandissement, et la cause de la chrétienté et de la civilisation occidentale, qui sera, pour la deuxième fois, et dix siècles plus tard, soutenue les armes à la main, sous les créneaux de Vienne, conquise sur les Musulmans, au profit de l'ingrate Europe, et par le héros de la Pologne, monumenta sur le sol français son premier triomphe.

Dès ce jour, c'en est fait de l'invasion; elle s'arrête. Mais un envahissement plus pacifique sembla consoler les peuples subjugués et attacher en même temps aux Arabes ceux qui avaient su se préserver de leur domination. Le caractère de leur grandeur s'imprima sur le sol de servitude, et leur génie révolutionna, chez les peuples libres, les sciences et les arts. Du septième au dixième siècle tout fut Arabe.

Versé dans la langue et l'histoire de cette nation, M. Géorges Sakakini, professeur au Lycée de Marseille, a offert à la société à l'appui de son titre à la candidature, précisement l'influence *exercée par la langue arabe sur la littérature du moyen-âge, et celle qu'elle peut avoir sur l'avenir de nos transactions commerciales.* Ce sujet vaste et bien digne des méditations du littérateur philosophe, a été exquissé avec tout le talent qu'on connait à son auteur. On aime à voir cette littérature jeter ses reflets jusqu'à la cour de Charlemagne, et surtout

à l'époque où parut le moine Gerbert, savant enthousiaste, caractère ambitieux dont un chroniqueur a résumé la vie dans ce vers latin :

*Transit ab. R. Gerbertus ad R. fit papa, regens R.*

Designant ainsi Ravène, Rheims où il regna comme évêque, et Rome où il trôna comme pape, sous le nom de Silvestre II.

Si le style c'est l'homme, on peut dire avec une égale vérité : la langue c'est la nation, c'est sa physionomie ; la littérature c'est l'expression de ses mœurs, la mesure de sa liberté, et de la liberté sous ses diverses formes philosophiques.

Ces choses, distinctes en elles-mêmes, s'identifient, co-existent dans l'arabe comme dans le castillan, dans l'anglais comme dans le français, et, statistiquement parlant, dans les trente-deux mille idiômes du globe.

Dans l'examen comparé des littératures orientales, on voit dominer l'apologue. L'apologue qui, chez nous, est la leçon du philosophe au roi, n'ose se montrer dans son pays natal qu'environné d'un atmosphère nébuleux, ou dans le fond d'un clair obscur, ou comme un point lumineux vu à travers le jour éteint de vitraux coloriés. Quel fabuliste, même sous Mahmoud le Gasnévide, eût osé dire impunément :

L'âne c'est quelque fois une pauvre province,

ou bien :

Selon que vous serez puissant ou misérable
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

L'arabe cependant commence aujourd'hui a avoir une poésie dramatique ; il possède une épopée. La Gréce, le pays classique de la liberté, eut le privilége d'en enfanter deux : et l'Italie, seule rivale de la Grèce par la multiplicité de ses génies, a produit le Dante, le Tasse et l'Arioste. L'épopée, c'est le dernier effort de l'esprit humain, de la civilisation et de l'indépendance de la pensée.

La langue arabe, fille, sœur, rivale de la langue hébraïque, est comme elle simple, riche, profonde, mais bien moins sublime. Elle vit de figures d'éclat, de métaphores hyperboliques, de comparaisons géantes. Pleine, large, abondante, elle reflète admirablement dans ses tons, dans ses tours, dans ses périodes suaves, et l'azur et les feux de la nuit la plus pure, les diamans et l'or, les parfums et les beautés du harem. Sonore, ambitieuse, éloquente, elle respire la fierté et la magnificence ; elle a produit le Coran, mais l'hébreu a fait la Bible. L'Arabe, individuellement est bon, généreux, hospitalier. J'aime l'Arabe ! j'en admire la littérature !

Je partage les vœux de M. Georges Sakakini pour que l'Arabe soit associé aux études littéraires : il serait a desirer aussi qu'on fit revivre dans les seminaires la langue hebraique, et que son étude y fut prescrite et encouragée.

---

Korea

Stanford University Libraries
3 6105 004 394 420